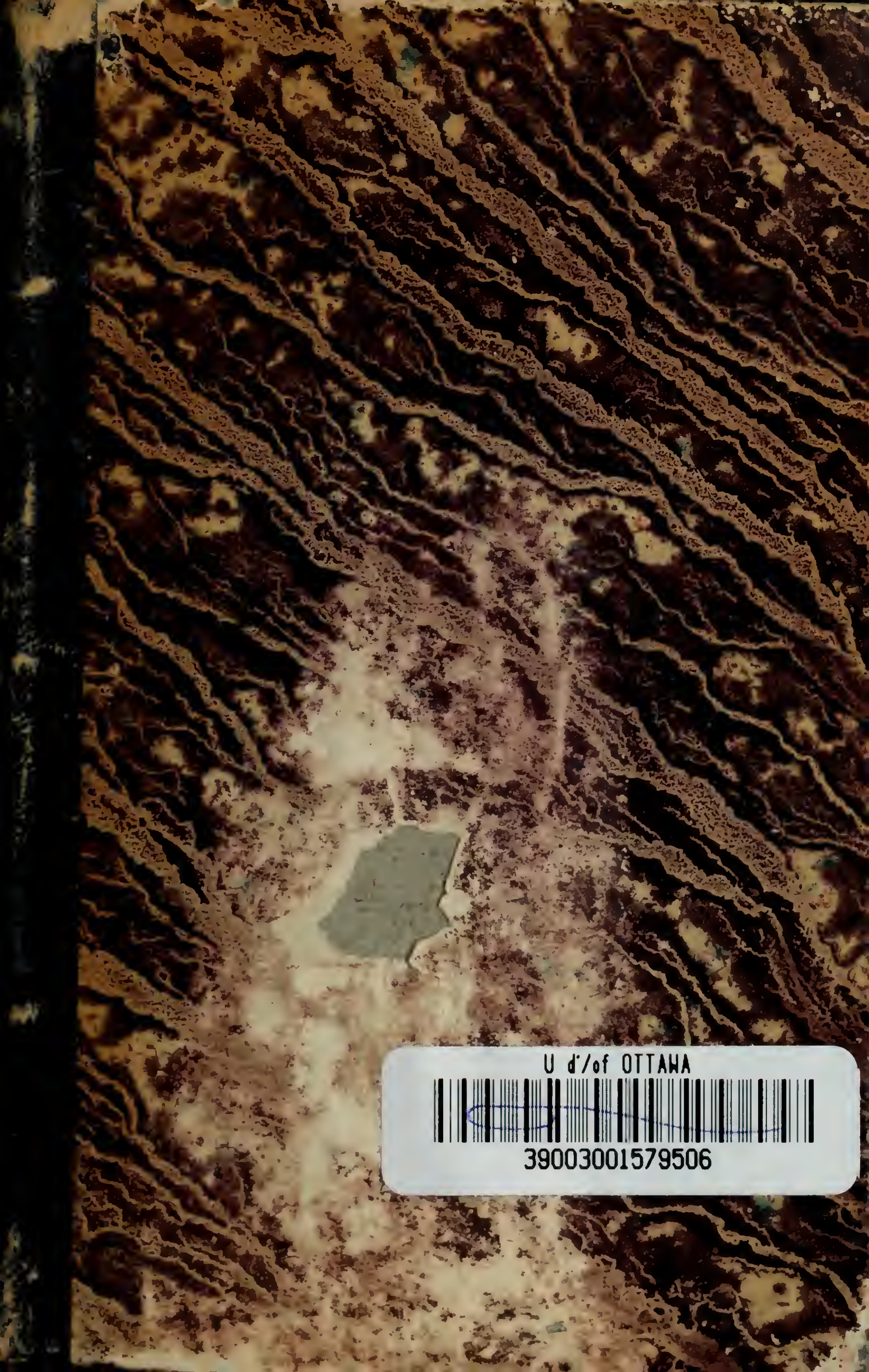
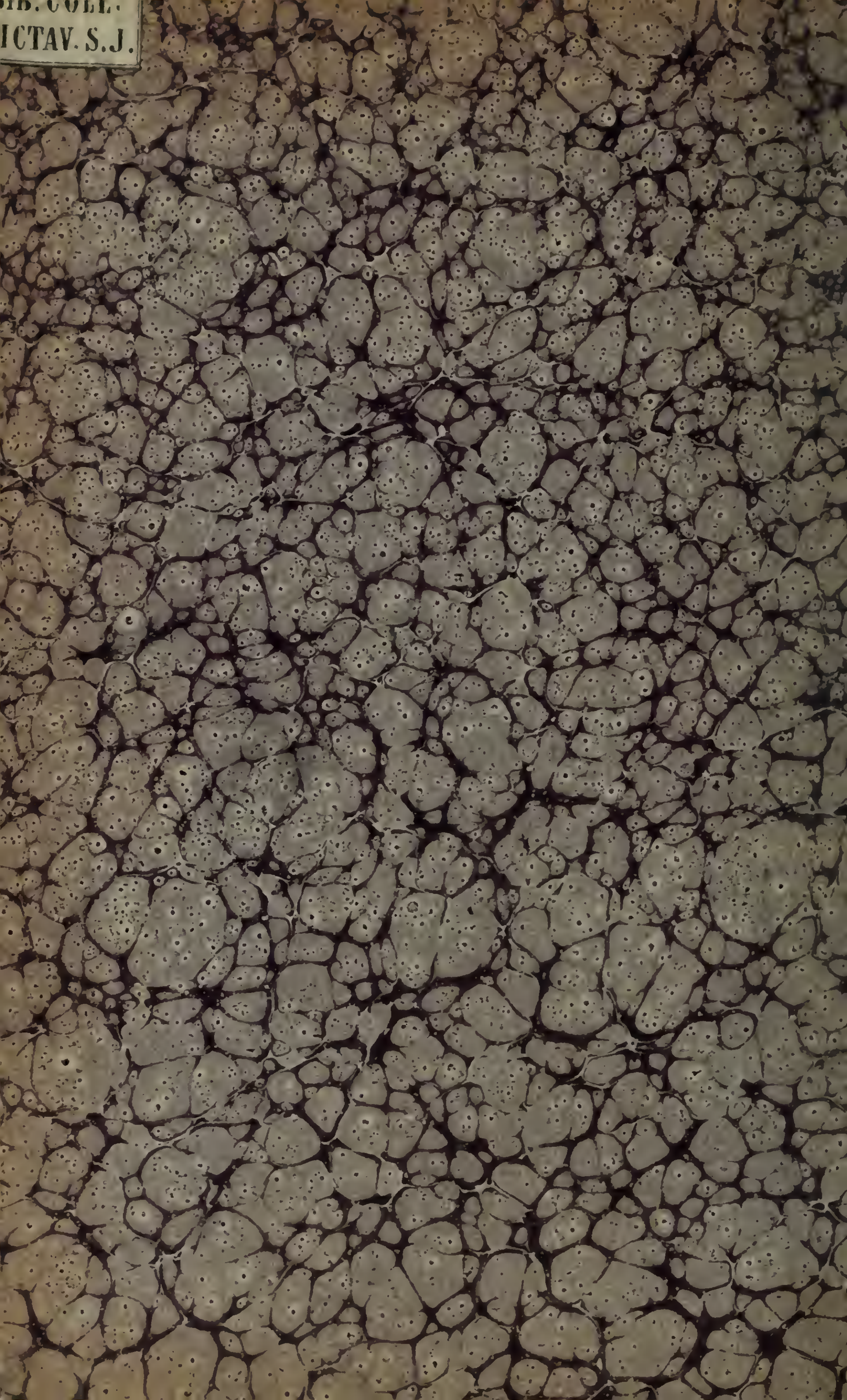
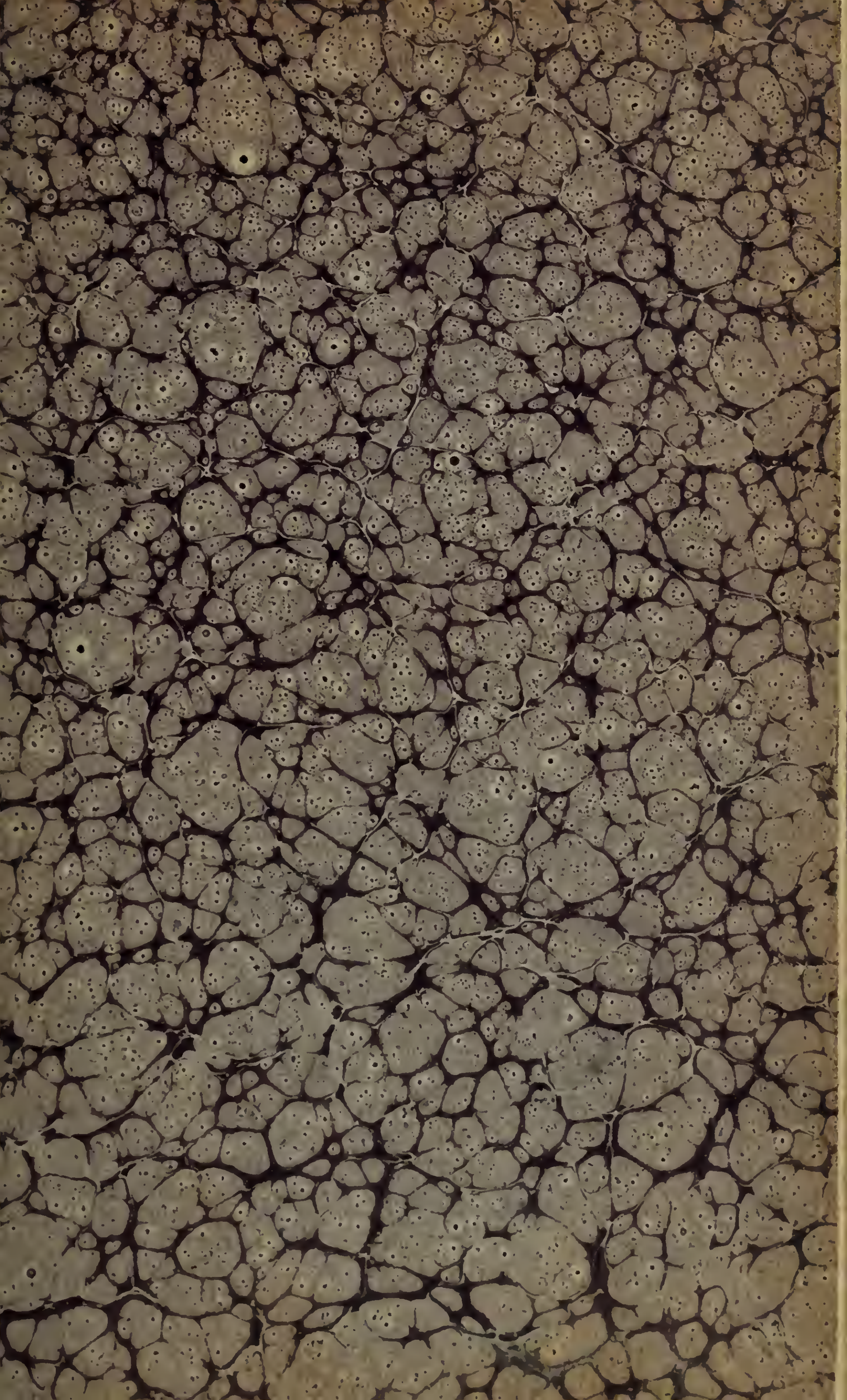
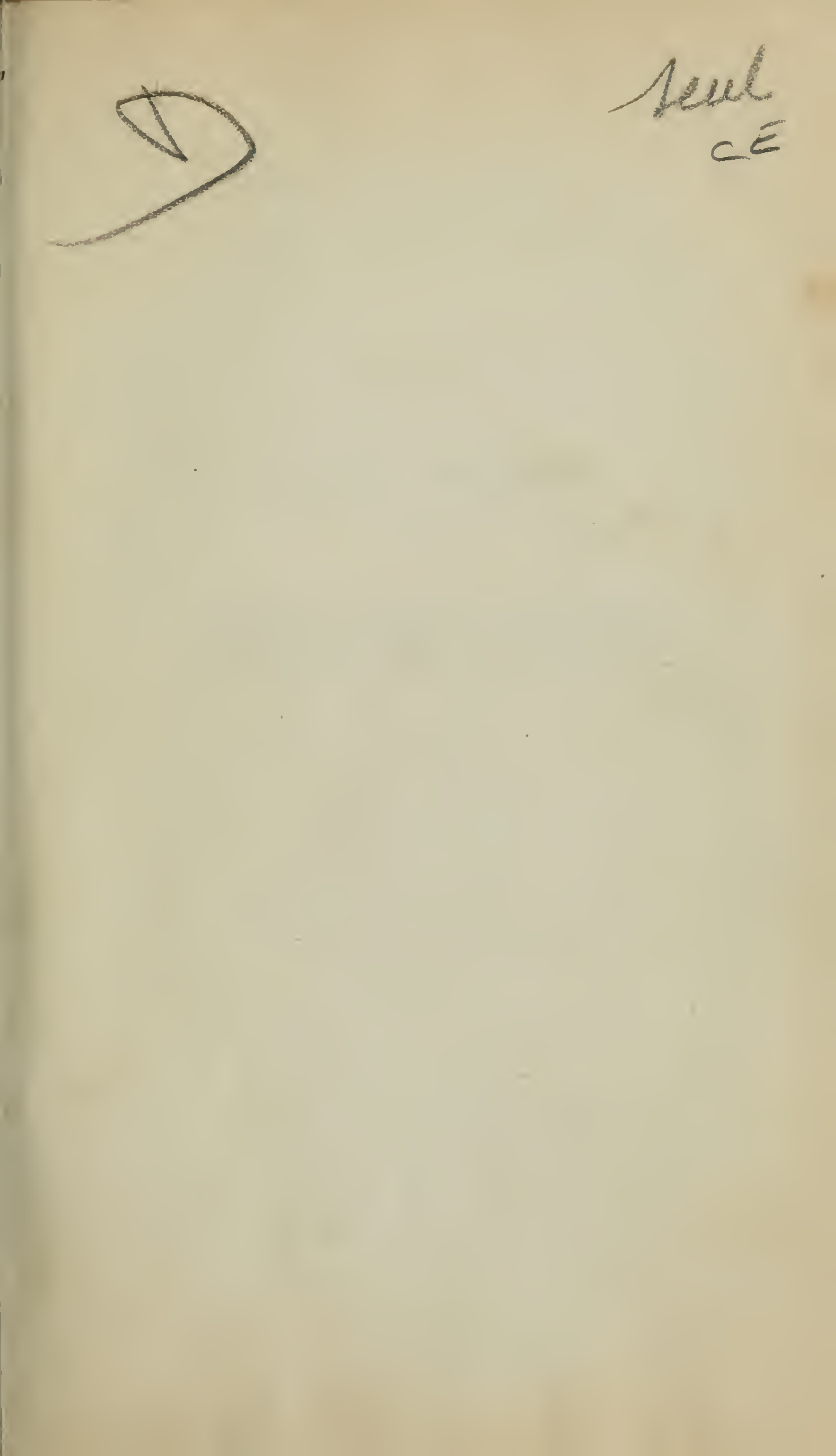

U d'/of OTTAWA
39003001579506






seul
CE

ŒUVRES POSTHUMES

MÉDITATIONS INÉDITES



OUVRAGES DU P. GRATRY

Souvenirs de ma jeunesse, *l'enfance, le collége, l'École polytechnique, Strasbourg et le sacerdoce,* 1 vol. in-8. . 3 fr. »
De la Connaissance de Dieu. 7e édit. 2 vol. in-8. . . . . 12 fr. »
De la Connaissance de l'âme. 5e éd., 2 vol. in-18. 8 fr. »
Logique. 2 vol. in-8. . . . . 12 fr. »
— 2 vol. in-12. . . . . 7 fr. 50
Les Sophistes et la Critique. 1 vol. in-8. . . . 6 fr. »
Étude sur la sophistique contemporaine, ou Lettre à M. Vacherot, et réponse de M. Vacherot, et la réplique du P. Gratry. 1 vol. in-8. . . . . 5 fr. »
— 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. »
Lettres sur la religion. 1 vol. in-8. . . . . 6 fr. »
— 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. »
Mois de Marie de l'Immaculée Conception. 4e édition. 1 vol. in-18. . . . . 2 fr. 50
Les Sources. Première partie : CONSEILS POUR LA CONDUITE DE L'ESPRIT. 1 vol. in-18. . . . . 2 fr. »
— Deuxième partie : LE PREMIER ET LE DERNIER LIVRE DE LA SCIENCE DU DEVOIR. 1 vol. in-18. . . . . 1 fr. 50
La Philosophie du Credo. 1 vol. in-8. . . . . . 5 fr. »
— 1 vol. in-12. . . . . 2 fr. 50
Petit Manuel de critique. 1 vol. in-18. . . . . . 1 fr. 50
Crise de la Foi. Trois conférences philosophiques de Saint-Étienne du Mont, 1863. 1 vol. in-18. . . . . 1 fr. 50
La Morale et la loi de l'histoire. 2 vol. in-8. . 12 fr. »
— 2 vol. in-12. . . . . 7 fr. 50
Commentaire sur l'Évangile selon saint Matthieu. 2 vol. in-8. . . . . 8 fr. »
Henri Perreyve. 4e édition. 1 vol. in-18. . . . . 2 fr. 50
Méditations inédites. 1 vol. in-18. . . . . . . 4 fr. »
Jésus-Christ, réponse à M. Renan, 1 vol. in-18. 1 fr. »
Sources de la régénération sociale. 1 vol. in-18. 1 fr. 50
Le P. Gratry, ses derniers jours, son testament spirituel, par le P. Adolphe PERRAUD, prêtre de l'Oratoire, professeur en Sorbonne. 1 vol. in-18. . . . . . . 1 fr. 50

ŒUVRES POSTHUMES

MÉDITATIONS INÉDITES

PAR

A. GRATRY,

PRÊTRE DE L'ORATOIRE, PROFESSEUR EN SORBONNE
ET MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

PARIS

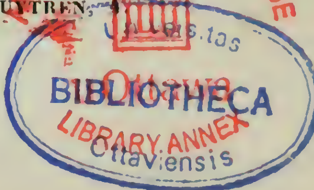
AD. LAINÉ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
19, RUE DES SAINTS-PÈRES, 19.

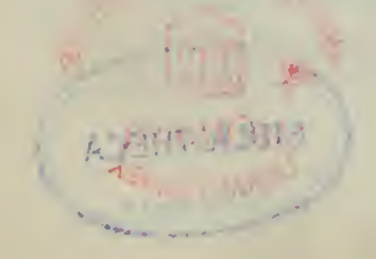
CHARLES DOUNIOL
LIBRAIRE-ÉDITEUR
29, rue de Tournon, 29.

LECOFFRE FILS ET Cie
LIBRAIRES-ÉDITEURS
90, rue Bonaparte, 90.

A. BROUSSOIS ET Cie, RUE DUPUYTREN, 4

1874





AVANT-PROPOS DES ÉDITEURS.

L'accueil empressé fait par le public aux Souvenirs de ma jeunesse (1), *à ces pages si originales, si profondes, dans lesquelles le P. Gratry a raconté lui-même les trente-cinq premières années de sa vie, nous a décidés à donner sans retard ce recueil de* Méditations inédites.

Elles forment deux séries distinctes, et pour le temps où elles ont été composées, et pour les sujets qui y sont traités.

La première série appartient à la jeu-

(1) Un vol. in-8° publié le 31 décembre 1873. — Prix : 3 fr.

nesse sacerdotale du P. Gratry, et a dû être écrite entre les années 1835 *et* 1840. *L'originalité des pensées, la verve du style, l'éclat d'une puissante imagination, la profondeur du sentiment chrétien, l'ardent amour de Dieu et des hommes, en un mot, tous ces dons exquis de grâce et de nature, qui devaient faire de l'abbé Gratry le prêtre à l'âme apostolique, le penseur éminent, le grand écrivain ; tout cela se trouvait déjà dans ces pages, que l'incomparable modestie de l'auteur a cachées toute sa vie.*

La seconde série de ces Méditations n'est malheureusement que l'ébauche d'un grand travail demeuré inachevé. Pendant son aumônerie de l'École normale (1847-1851), *le P. Gratry aimait à commenter, devant son jeune auditoire, l'Évangile du disciple bien-aimé. Suivant sa méthode ordinaire, il préparait ces entretiens par des*

méditations très-approfondies. Emporté par d'autres travaux, il n'a eu le temps de rédiger qu'une partie de ce commentaire. On aimera à le rapprocher de celui qu'il écrivit quinze ans plus tard sur l'Évangile de saint Matthieu.

Si nous osions répéter ici un conseil que le P. Gratry donna plus d'une fois à ses auditeurs, nous voudrions persuader aux lecteurs de ce recueil de s'appliquer eux-mêmes, par un travail personnel, à creuser dans la prière, le silence, le recueillement, ces mêmes sujets de méditations, ces mêmes textes du saint Évangile.

Ainsi entendue et pratiquée, cette lecture laisserait dans les âmes plus que des impressions passagères : elle déposerait dans les profondeurs mêmes de la pensée, du sentiment et de la volonté, ces germes féconds, d'où sortent, avec la grâce de Dieu,

les convictions énergiques et les solides vertus.

C'était tout le désir de l'auteur.

Qu'on nous permette d'y joindre modestement l'expression du nôtre.

LES ÉDITEURS.

INTRODUCTION.

« Mon âme ne sera-t-elle donc pas enfin soumise à Dieu (1)? » dit en son cœur l'homme de bonne volonté, qui veut le bien et qu'entraîne le mal. L'humanité ne sera-t-elle donc pas enfin soumise à Dieu? pouvons-nous dire aussi à la vue des soupirs du monde vers la justice et la vérité, et des entraves toujours renaissantes que le mal multiplie sous nos pas.

Sans doute la vie présente est un combat. Mais serons-nous toujours foulés aux pieds

(1) Ps., LXXI, 2.

dans la lutte, et ne saurons-nous pas un jour nous servir du secours divin pour la continuer avec une tout autre force et une tout autre dignité? « J'aurais humilié tous vos « ennemis devant votre face, dit le Seigneur « à son peuple, si vous m'aviez écouté (1). » C'est ce que Dieu dit, encore aujourd'hui, à l'humanité tout entière.

Ne peut-on espérer qu'après notre longue ignorance et notre longue ingratitude à l'égard de l'Évangile et de la présence du Christ, le temps approche où l'humanité ouvrira les yeux plus qu'elle ne l'a jamais fait, reconnaissant enfin la mission et le secours qui lui est donné pour l'extermination du mal; le temps où les peuples chrétiens et les individus parmi ces peuples, plus unis pour travailler et pour combattre, et sûrs du triomphe en s'atta-

(1) Deuter., c. XXVIII.

chant à Jésus-Christ, souffriront encore, mais avec joie; lutteront encore, mais avec la vigueur de l'espérance, et se dévoueront les uns pour les autres et pour le bien de l'humanité, avec enthousiasme et bonheur?

Heureux dès aujourd'hui l'homme de bonne volonté qui connaît sa mission, qui connaît son Dieu, et marche dans sa voie véritable avec une invincible persévérance, en brisant l'entrave du vice qui arrête la plupart des hommes dans l'admirable développement dont tous seraient capables!

Malheureux ceux que leurs péchés tiennent liés et serrés, que leur iniquité charge et suffoque, comme un sol qu'étouffe une impénétrable forêt, comme un sentier qu'occupent les épines et par où l'homme ne peut passer!

PREMIÈRE MÉDITATION.

L'HOMME SUR LA TERRE.

La terre n'est pas seulement pour l'homme un lieu de passage et de souffrance ; l'humanité a dans ce monde une œuvre à faire et un développement à réaliser.

L'homme regarde souvent sa demeure et les créatures qui l'environnent d'un œil trop dédaigneux. Les uns, voulant jouir de ce monde et abusant des créatures, les méprisent comme on méprise tout ce dont on abuse. D'autres, par piété triste, croient que la voie de l'homme sur la terre est d'y passer en pleurant et d'en sortir au plus tôt.

L'esprit chrétien et catholique évite ces deux excès ; il n'a rien de commun avec

l'impur sensualisme qui profane le monde et le méprise; et il réprouve ce mysticisme stérile qui se sépare des réalités comme illusoires, et des choses visibles comme mauvaises. Le chrétien sait que si le Verbe s'est fait chair, la chair n'est ni le mal ni le mensonge. Si le Christ nous enseigne à dire chaque jour : « Que votre volonté soit « faite en la terre comme au ciel, » il y a sur la terre une œuvre à faire qui mérite que l'homme s'y livre avec un zèle plein d'ardeur et de joie.

L'homme, ministre de Dieu dans ce monde, a pour mission d'y faire régner la volonté de Dieu; son progrès est de se soumettre lui-même à cette volonté sainte et d'y assujettir toute créature.

La terre est une base de travail pour l'homme, elle est un lieu pour l'éducation de la race humaine.

L'Évangile nous apprend à respecter la terre, de même qu'il nous apprend à respecter le ciel, car s'il défend de jurer par le

ciel « parce qu'il est le trône de Dieu », il nous défend de jurer par la terre, « parce « qu'elle est son marchepied (1). »

Cette terre n'est-elle pas toute remplie des bénédictions du Seigneur? N'y a-t-il pas de l'ingratitude à ne pas apprécier aussi les dons terrestres de la bonté divine? C'est parce qu'on regarde les choses d'un œil flétri par l'habitude ou faussé par le vice qu'on les dédaigne; si l'on contemplait les créatures avec cette jeunesse et cette pureté de regard que donne l'esprit de Dieu lorsqu'il renouvelle notre cœur, on verrait dans ces biens terrestres dont le nom même paraît commun et sans beauté, dans tous ces biens vulgaires et quotidiens, comme la lumière du soleil, on verrait rayonner la bonté vivante du Père et les traces éclatantes de ses mains.

Le cœur pur sait goûter et sentir le moindre don sorti des mains de Dieu; l'œil sim-

(1) S. Matth., v. 34-35.

ple et calme sait voir en tout son amour et sa bonté.

Heureuses ces âmes pures et enfantines, ces âmes des saints que la vue d'une fleur, d'un ruisseau, l'odeur d'un champ chargé d'épis, la vue d'un rayon de lumière au ciel ou d'une vapeur s'élevant de la terre, touchait au cœur et faisait tressaillir d'amour!

O saintes âmes, qui aimiez toutes les créatures et que toutes les créatures aimaient, saints des déserts à qui les animaux sauvages obéissaient, saints appelés séraphiques à cause de votre immense amour, vous qui bénissiez les campagnes, les animaux et les moissons, qui appeliez les colombes vos sœurs et les plus humbles animaux vos frères, vous dont tout être vivant s'approchait avec joie, et sous le regard de qui la nature semblait s'épanouir plus belle et plus heureuse, vous qui vraiment annonciez l'Évangile à toutes les créatures, apprenez-nous, aimables enfants de Dieu, à

aimer comme vous, dès cette vie, chaque chose en Dieu, transmettez à nos cœurs quelque émotion de votre universelle charité.

DEUXIÈME MÉDITATION.

LES MÉTAUX.

Quand l'homme s'est mis au travail dans ce monde et a trouvé des résistances et des obstacles, Dieu n'a-t-il pas donné des instruments à ses mains ?

Quelle fut la joie du premier homme qui, sondant le sein de la terre, y découvrit, sous la poussière et sous le sable, des instruments, des armes, des trésors, les brillants et précieux métaux !

Au milieu de toutes ces substances inconsistantes que l'eau dissout, que la sécheresse pulvérise, que l'air décompose, quel trésor que ces substances solides et fermes, durables et inaltérables, ductiles et tenaces, que l'homme peut à son gré modeler comme la

cire, puis aussitôt rendre plus dures que tout obstacle, et dans lesquelles il trouve réunies et l'obéissance et la force!

Les métaux n'entretiennent pas, comme les plantes, la vie de l'homme; ils ne se transforment pas en son corps, quoiqu'ils y soient aussi représentés; mais ils sont l'âme de sa force physique, l'aide de ses mains, soit qu'elles travaillent, soit qu'elles combattent, soit qu'elles édifient, soit qu'elles plantent. Ils sont la base ou l'instrument de toute réalisation matérielle de la pensée; les plus nobles prennent avec une souplesse et une docilité sans limites la forme que la pensée leur donne, et la conservent avec une inaltérable fidélité. Sans cette matière forte et puissante à l'égard du reste de la matière, et docile à l'égard de l'homme, le premier pas de la civilisation ne pouvait avoir lieu.

Le métal, par ses précieuses qualités, est devenu la mesure même des biens de la terre, l'unité à laquelle se compare toute richesse et toute puissance matérielle, et le

rapide excitateur de tous ces mouvements de commerce et de guerre qui remuent la face du monde et préparent le progrès de l'humanité.

Ces simples et pures substances, ouvertes à l'influence des fluides puissants qui règnent sur le monde matériel, capables de réfléchir la lumière, de boire la chaleur, de se charger des forces électriques et magnétiques, sont, au milieu de la matière, ce qu'est parmi les hommes le génie capable d'inspiration, ou l'âme précieuse et choisie, ouverte aux influences d'en haut.

Tels sont les instruments que Dieu nous a donnés. Peut-être ignorons-nous encore toute leur puissance.

Pénétrables à l'influence des grands agents de la nature dont ils transmettent l'action et manifestent les mouvements, qui sait s'ils ne livreront pas un jour aux mains de l'homme la force même de l'esprit de la nature?

Déjà l'homme découvre avec surprise

les premières manifestations de cette force nouvelle. Bientôt il saura la mettre en usage. Alors il trouvera dans les métaux des instruments qui travailleront seuls, des machines d'une étrange nature qui porteront dans leur propre substance une force motrice inépuisable.

L'homme alors sera possesseur d'une force qui surpassera la dernière dont il est fier d'avoir trouvé l'usage, autant que celle-ci surpasse les autres.

Son travail devenant plus facile et plus doux, l'homme sera moins courbé vers la terre, et pourra plus librement et plus souvent relever vers le ciel la face et le regard.

TROISIÈME MÉDITATION.

LES VÉGÉTAUX.

Dieu n'a-t-il pas ensemencé pour nous cette terre où il nous a mis ?

L'homme voit de ses propres yeux sortir du sein de la terre des créatures qui, s'élançant à la lumière du jour sous l'action d'une force cachée, croissent et grandissent avec ardeur et joie ; qui, répandant leur force et l'essence de leur être dans le rayon vivant de leur tige, se reproduisent elles-mêmes dans leur couronne, et semblent fières de présenter au ciel, au milieu d'une enveloppe substantielle et d'une auréole de beauté, la riche offrande d'un germe multiplié avec usure.

Ces créatures conçoivent en elles, sous

l'influence du soleil et de l'esprit de la nature, les vertus nourricières et médicales, les saveurs et les odeurs ; elles élaborent pour l'homme le sucre et l'huile, le vin et le froment ; elles font, pour lui, découler de leur sein les gommes, les essences, les parfums ; elles offrent à ses mains des substances renfermant l'étonnante vertu de maintenir sa vie, de raffermir sa force, de relever sa tête lorsqu'elle languit et de rendre l'éclat à son regard abattu.

N'y a-t-il pas là un don qui vient d'en haut ; quelque chose qui ne peut découler ni de la plante, ni du soleil qui vivifie la plante, mais de Celui qui vivifie la plante et le soleil ?

« C'est vous, Seigneur, qui faites sortir le « pain de la terre et le vin qui réjouit le « cœur de l'homme ; vous lui donnez « l'huile afin qu'elle répande la joie sur son « visage, et le pain afin qu'il fortifie son « cœur.

« Toutes les créatures attendent que vous

« leur donniez leur nourriture, lorsque le « temps en est venu. Vous la leur donnez « et elles la recueillent. Vous ouvrez la « main et elles se remplissent des biens qui « viennent de vous (1). »

Nous sommes, même par la nourriture du corps, plus en rapport avec Dieu que nous ne savons.

L'homme n'apprécie pas assez ce don ; il en abuse, il le prend sans actions de grâces ; il ne comprend pas le sens de cette parole : « Soit que vous buviez, soit que vous man- « giez, faites tout pour la gloire de Dieu (2). Comment donc pourrait-il comprendre que le Verbe de Dieu se soit fait nourriture et breuvage et qu'il y ait, par la consécration du prêtre éternel, un passage possible du pain au corps du Christ et du vin à son sang ?

Si l'homme vivait bien, s'il n'abusait pas des bienfaits de Dieu, s'il prenait sa nourri-

(1) Ps. CIII, 14, 15, 27. — (2) I Cor., X, 31.

ture comme la recevant de la main du Père, s'il gardait pour Dieu seul la force qu'il en retire, s'il était pur, son âme serait un ciel et son corps une terre qui, fécondée par la rosée céleste, s'épanouirait pour donner son fruit, pour germer l'homme immortel.

QUATRIÈME MÉDITATION.

LE JOUR ET LA NUIT.

Dieu n'a-t-il pas placé l'homme sur la terre comme un enfant dans un berceau ? Il proportionne à sa force la durée du jour qu'il lui donne, et, lorsque l'heure de la veille a cessé, il tire un rideau sur le monde, impose silence à la nature, pour que tout se recueille et sommeille. Il nous porte du repos à la veille, de la veille au repos. Il berce son enfant, comme une nourrice, entre la nuit et le jour.

Comprend-on ce qu'il y a de tendresse maternelle dans ces soins touchants de Dieu pour sa créature; tout ce qu'il y a de providentiel, pour l'éducation de l'enfant céleste, dans cette alternative du soir et du matin, de la nuit et du jour; tout ce qu'il

y a de divinement calculé dans l'éclat de l'étincelant midi, heure de l'extrême développement; dans le repos du silencieux minuit, heure de l'extrême recueillement; et dans ces deux mouvements contraires du soir et du matin, excitateurs et conducteurs des deux mouvements de la vie?

Qui a remercié Dieu de tout ce qu'il met de joie dans nos cœurs par l'éclat du midi, de tout ce qu'il y met de mystérieux instincts par l'influence des nuits? Qui lui rend grâce de la douce espérance que le matin réveille en nous et de la pieuse mélancolie que nous inspire le couchant du jour?

Par l'influence du soleil de midi, quand l'astre, au milieu de sa course, s'arrête et plane sur la terre, Dieu nous attache au présent de ce monde pour que nous consentions à y vivre et à y travailler. Par l'influence solennelle de la nuit qui voile à nos yeux la nature et nous isole en face du ciel, il nous rattache à l'éternel présent d'en haut.

Par la mobilité vivante du soir et du matin, il excite la marche de notre vie vers l'avenir de ce monde ou vers l'avenir du monde nouveau. Il donne à notre esprit l'élan ou pour répandre sur la nature l'influence des vertus d'en haut, ou pour ramener toute chose vers la source divine où tout doit revenir.

L'homme n'a point encore fait de ces dons tout l'usage qu'il en devait faire. Ces instructions et ces exhortations divines que les grands mouvements du ciel et de la terre ne cessent de nous transmettre, ces vérités « que le jour annonce au jour et la nuit à la « nuit(1),» n'ont fait encore qu'effleurer notre âme et n'ont point encore subjugué notre vie.

L'homme s'est laissé attacher au monde terrestre pour y vivre et pour y travailler ; mais, abusant de l'impulsion divine, il s'y est enfoncé pour en jouir; il a enfoui dans la terre le talent que Dieu lui donnait.

(1) Ps. XVIII, 3.

Des races entières, soumises au soleil du midi, vivent, travaillent et se multiplient sur la terre avec rapidité; mais leur âme s'est détachée du ciel.

Si, trop souvent, l'homme n'écoute la grande exhortation du jour que pour en abuser, comment comprendra-t-il l'austère enseignement de la nuit? Au lieu de s'y livrer au doux sommeil, à ce sommeil dans le sein du Père, qui nous laisse au réveil un cœur brûlant d'amour et jeune de pureté, comme la poitrine douce et chaude d'un enfant dans un berceau, l'homme, par sa faute, n'y trouve, le plus souvent, qu'un sommeil triste et mauvais. Après avoir abusé du jour pour suivre avec ardeur de vains et criminels désirs, quand la nuit vient, il tombe fatigué sur la terre et ne s'y repose pas. « L'homme se repose peu ou presque « point, dit l'Écriture. Les faux biens qu'il a « poursuivis, l'inquiétude, la jalousie, la « colère, troublent ses pensées, dans le lit « même, pendant les heures de la nuit qui

« lui ont été données pour prendre son re-
« pos ; les fantômes qu'il voit en son âme
« l'inquiètent et tiennent son esprit en sus-
« pens, et il est, dans son sommeil même,
« comme une sentinelle pendant le jour (1). »

Et ce grave pressentiment de la mort que la nuit fait planer sur son âme, s'il en ressent quelque influence, c'est une terreur qu'il repousse, un rêve sinistre qu'il cherche à fuir.

Cette vie terrestre dont il devrait apprendre chaque nuit à se détacher, pour s'élever vers l'autre vie, il s'y concentre tout entier ; c'est là que s'accomplissent les ténébreuses opérations du mal, l'homme enfouissant sa vie dans la chair et dans le sang, et répandant toute son âme vers la terre.

Que de cœurs dans lesquels le doux matin n'éveille que des espoirs grossiers ; que d'âmes pour qui la sainte mélancolie du soir, passage d'une espérance qui tombe à une espérance qui va naître, se change en une

(1) Ecclésiastique, XL, 1-7.

tristesse aride qui cherche une vaine ressource dans un éclat factice, dans des joies préparées par l'art, à l'heure où nous échappe la lumière et la beauté du jour!

Et cependant les impulsions divines ne peuvent être stériles; l'homme en abuse beaucoup, en diminue constamment la vertu, mais il faut bien qu'il marche et qu'il s'élève, que son éducation providentielle se fasse. Si de grandes races parmi les hommes restent dans l'inertie, d'autres avancent, et il se développe dans le sein de l'humanité des sentiments et des tendances dont la providence fait usage lorsque le temps en est venu.

Le jour, par sa lumière et ses excitants, a provoqué la vie des hommes et tous leurs travaux sur la terre.

Mais l'influence des nuits n'a-t-elle pas aussi laissé bien des traces dans nos cœurs?

On a vu des nations entières, élevées par la Providence sous les austères régions du soir, se pénétrer, dans leur sang même, d'un

instinct de mystérieux avenir, d'un mépris sans bornes pour la vie présente, d'une générosité toujours prête à la sacrifier pour la gloire, pour l'immortalité d'une autre vie.

Que d'âmes entraînées par l'ardente jeunesse vers les beautés de la nature, n'ont-elles pas rêvé, sous le ciel scintillant d'étoiles, l'éternelle beauté du monde d'en haut!

Que de bergers, en gardant leurs troupeaux, n'ont-ils pas reçu dans leurs cœurs, à la vue du ciel de la nuit, les germes de la science ou de la prière!

Que de vierges n'ont-elles pas, dans le calme des nuits, au milieu d'inspirations nouvelles de pureté, de prière et de dévouement, senti s'embraser leur âme des feux du divin amour!

Que de mères, veillant sur la couche de l'enfant que leur dispute la mort, n'ont-elles pas, dans la nuit mystérieuse, senti près d'elles des murmures célestes et des parfums d'en haut qui leur faisaient comprendre et

accepter la mort et pour elles et pour leur enfant!

Que d'esprits amoureux de la science, oubliant dans leurs veilles la scène mobile et variée du jour, n'ont dû l'inspiration simple et grande, et ce regard profond qui perce les voiles, qu'au calme et au silence des nuits !

Que de prophètes n'ont vu le monde futur que dans le recueillement des nuits, à ces heures « où des paroles nous sont dites « en secret, où l'âme recueille à peine les « veines fugitives du murmure sacré (1)! »

Que d'ascètes, au sein des nuits, enveloppés de solitude et de silence, n'entendant plus, ni sur la terre, ni dans leur cœur, que le tressaillement universel de la vie, et la douce respiration de l'univers en Dieu, n'ont-ils pas senti la présence du Créateur, et compris qu'en vérité « nous sommes « en Dieu, vivons en lui, et nous mouvons « en lui (2)! »

(1) Job, IV, 12. — (2) Actes des Ap., XVII, 28.

Que de saints, tenant leurs mains élevées dans l'ombre, n'ont-ils pas envoyé vers le ciel des ardeurs d'invocation et de prière qui en attiraient la vertu ! Les soupirs de ces cœurs profonds, la force pressante de leurs désirs faisaient tressaillir le monde et avancer l'humanité, de même que la brise nocturne fait avancer sur le sein des mers des vaisseaux où tout dort.

Que de filles de la douleur, que d'âmes brûlant devant Dieu comme un holocauste à l'insu du monde, dépouillées, délaissées sous la nuit froide et triste, pleines de pressentiments de mort, sondées par la terreur dans les profondeurs de leur être, n'ont-elles pas accepté, par un élan surnaturel et par un dévouement divin, toute mort et toute souffrance ! Ces âmes percées du glaive, ces sacrifices et ces acceptations de mort, neutralisaient dans le monde avec une héroïque puissance, cette fatale exubérance de la vie, ces jets illégitimes du plant sauvage, ce funeste pullulement des êtres qui

provoque sur toute la nature la guerre et l'effusion du sang.

Celui qui a tout consacré, tout réparé, tout purifié, celui qui enseigne aux hommes l'usage de la vie et de la mort, du temps et de l'éternité, passait des nuits sur la montagne, seul à prier.

L'Église du Christ n'a-t-elle pas établi des veilles saintes aux époques solennelles de la vie du Sauveur, aux jours de grands souvenirs consacrés par les mystères de sa vie et de sa mort? Usages saints et sublimes que les hommes refroidis laissent tomber. En présence du Christ, toujours vivant, nous dormons encore, comme dormaient les apôtres au Thabor et au Golgotha, pendant qu'il priait dans sa gloire ou qu'il priait dans son agonie.

Quand saurons-nous unir la vie véritable du jour à la véritable vie des nuits?

Lorsqu'après un jour plein, l'âme de l'homme, pendant une nuit pure, se recueille en Dieu, sa vie retrempée dans sa source

« éclate au matin comme l'aurore (1) » et tressaille comme le soleil pour parcourir un jour nouveau.

(1) Isaïe, LVIII, 8.

CINQUIÈME MÉDITATION.

LA FAMILLE.

Dieu fit les grains de sable de la mer isolés les uns des autres ; mais il rassemblé plusieurs grains de froment sur une même tige qui les porte et sous l'enveloppe d'un même épi ; et il réunit plusieurs hommes entre les bras d'un même père et dans un même sein maternel.

Les grains de sable dorment sur le rivage depuis le commencement du monde, et dormiront jusqu'à la fin ; mais les hommes, comme les plantes, doivent croître et se développer, et plus encore, ils doivent aimer. Comment aimeront-ils s'ils ne sont plusieurs réunis ? et comment croîtront-ils, si ceux qui naissent à la vie, faibles et impuissants, ne

se nourrissent de la substance des autres et ne se réchauffent dans leur sein ?

Avons-nous jamais remercié Dieu de tout ce qu'il a mis dans nos cœurs de vie, d'amour et de bonheur par le don qu'il nous a fait de notre père et de notre mère? L'avons-nous remercié de la joie sainte dont il a rempli notre enfance?

Que n'avons-nous un cœur d'enfant, afin de nous rappeler tout ce que l'amour et la tendresse de nos parents rassemble de séve dans notre sein!

Qu'ils sont féconds, doux et vivants, ces jours de notre âge d'or, où l'enfant vit et respire dans la confiance et dans l'amour; où l'enfant croit d'une foi pleine que son père et sa mère savent tout, qu'ils sont puissants comme des anges, et que, réfugié dans leur sein, nul mal ne le peut atteindre; où sa bouche, pleine de confiance, demande incessamment; demande sa nourriture, demande le sens de la parole, demande quelque marque d'amour. Ce qu'on lui donne, il le reçoit;

ce qu'on lui dit, il le croit. Il ignore que l'on puisse tromper, que l'on puisse faire un faux don. Toujours entourée de tendresse, son âme est tout entière ouverte, épanouie comme son visage; son cœur est tout à nu, et il n'a pas encore abaissé le voile entre sa face et son âme, ce voile derrière lequel l'homme réfléchit. Le rayon de son cœur s'élance droit au dehors, sans crainte et sans détour, et les impressions de la vie trouvent tout ouvert pour pénétrer. Comment sous cette bénédiction l'enfant pourrait-il ne pas croître et dans son âme et dans son corps!

Vivre dans le sein et sous les ailes d'êtres sages et puissants, qui nous protégent, qui nous dirigent et nous donnent tout; n'avoir qu'à suivre, à recevoir, à obéir et à aimer; jamais à prévoir d'avenir, à hésiter entre deux voies; n'être, en aucun temps, seul au monde, mais tenir par sa vie même à des cœurs toujours pleins pour nous; user avec bonheur de notre force et de notre vie naissante, et se sentir toujours soutenu par une

force plus grande que notre force, et par une vie plus large que notre vie; avoir un foyer d'amour, un centre visible en ce monde pour y rapporter notre vie, un refuge, un asile, un sein pour s'y verser dans la douleur; voir de ses yeux un homme dont le sang même nous a transmis la vie, et qui nous la conserve, lorsqu'il le faut, au prix de sa vie et de son sang; pouvoir reposer notre tête sur le sein qui nous a portés et qui nous a nourris de sa substance; dormir sous la garde de celle qui veille sur notre couche, comme l'ange gardien, qui souffre des mille dangers qui passent sur notre tête, lorsque nous-mêmes en ignorons l'approche; telle est la vie dans notre enfance, dans notre âge d'or.

Toujours environnés d'amour, portés et soutenus par l'aimable Providence et ses tendres représentants, comblés de biens, délivrés d'inquiétudes, de haine, de crainte, de lutte et de travail, Dieu nous éveille à la vie dans le bonheur, afin qu'avant toute

chose un fondement soit posé dans notre âme, la foi au bien et à l'amour.

Tel est le bienfait céleste par lequel Dieu nous atteint, dès nos premières années, entre les bras de nos parents, et par leurs mains.

Faut-il que cet âge doive cesser ! Faut-il que ces âmes, fondues en une seule, doivent s'isoler !

Il vient de tristes jours où nos yeux s'ouvrent sur nos parents, où les défauts communs à la nature humaine, nous frappent en eux; où nous voyons que leur force est bornée, que leur sagesse est courte, où ces deux êtres, qui nous avaient paru dans notre enfance comme deux anges de lumière, perdent leur auréole ; et ces représentants de Dieu viennent contredire l'idéal qu'eux-mêmes ont éveillé en nous.

Heureux alors les fils qui savent détourner le regard, jeter un voile sur les faiblesses de leurs parents, et conserver le respect et

l'amour pour ceux dont notre difficile enfance n'a pas rebuté la tendresse !

Et cependant notre vie commence à s'isoler de la leur ; notre âme, d'abord identifiée à leur âme, se dégage et revient à elle. Puis, soit que la mort nous les enlève, soit que le tourbillon de la vie nous entraîne loin d'eux, soit que la séparation intérieure s'établisse, par notre faute ou par la leur, nous voilà seuls dans le monde, indépendants, isolés, destitués de cette vague et profonde espérance d'union intime que la famille nous avait inspirée.

Alors, nous cherchons ailleurs; il faut que notre cœur s'attache, et l'homme quitte son père et sa mère pour s'attacher à sa femme. Les mêmes espérances d'union profonde, d'amour éternel et sans bornes nous entraînent et nous enivrent, et cette nouvelle inspiration de la nature fonde une nouvelle famille qui, après un âge d'or, un âge plein d'espérance, se dissoudra comme la première, soit par la mort, soit par la sépara-

tion intérieure, soit par le cours vulgaire de la vie.

Ce serait donc là la seule issue des espérances sans bornes que Dieu met dans nos cœurs, de l'amour tendre et profond qu'il nous inspire pour une mère, pour une épouse et pour un fils! Il n'y aurait aucune voie pour résister à la loi fatale qui nous dépouille de tous ces biens! Et cette vie d'union et d'amour, cette vie commune dans un même centre et dans un même foyer, cette identification de plusieurs âmes, par un lien réel et vivant, devrait cesser pour toujours! Il arriverait, pour chacun de nous, un temps où il lui faudrait dire: Maintenant je suis seul! Ce père qui travailla pour nourrir mon enfance n'est plus; il n'y a plus rien entre nous. Cette mère, dans les bras de qui j'ai dormi, a passé sous mes yeux dans ma jeunesse, comme nous apparaît dans un rêve une douce image qu'on ne revoit plus. Les doux noms de père et de mère sont à jamais dans ma bouche des

mots sans vie, des formes desséchées, dépouilles de fleurs mortes qui ne fleuriront plus. Et cet accent ineffable avec lequel on crie « mon père » devra s'éteindre dans mon sein !

Des protecteurs puissants et bons m'avaient été donnés dans ma jeunesse, et il n'y a plus rien maintenant qui m'aime ni me protége! J'étais guidé par la main, dans mon enfance, pour parcourir la maison de mon père, et me voici, dans le vaste monde, sans guide ni conducteur. Dieu m'apprenait, dans mon premier âge, à obéir, à suivre, à écouter; ai-je donc aujourd'hui toute force et toute sagesse en moi, pour qu'il me faille toujours parler et agir seul?

Oh ! non, il n'en est pas ainsi. Dieu ne retire pas ses dons, il les augmente. Tout don de Dieu est un germe qui croît et se développe.

Si tant de biens m'avaient été donnés avec la vie, ils doivent s'être multipliés depuis. Si je les ai reçus dans mon cœur, si j'ai vrai-

ment aimé mon père et ma tendre mère, et si j'ai pu mériter leur amour, celui que j'aimais en eux sans le connaître, celui que je pressentais, celui dont je prêtais à mon père, faible mortel, l'infaillible sagesse et la puissance infinie, celui qui remplissait d'amour pour moi le cœur de mes parents, celui qui me parlait par leur bouche et me nourrissait par leurs mains, celui-là même est à présent mon père.

Et si j'ai connu l'amour d'une mère, son incomparable indulgence et la clémence de son regard, sera-ce en vain que Dieu aura mis dans mon âme ce besoin d'un intermédiaire entre mon père et moi, cet idéal d'une mère, d'une tendresse tout attrayante et toute visible, toujours ouverte à son enfant? Oh! non, l'idée de mère, et surtout l'amour maternel, n'est point une de ces choses qui passent avec le temps, un accident de ce monde, qui n'ait pas en Dieu même sa base et son éternelle réalité! Il y a une mère universelle, comme il y a un

Père de tous les hommes. Il y a une mère des enfants de Dieu, dont la tendresse remplit le ciel, dont la bénédiction couvre la terre.

« O ma mère bien-aimée, sein très-pur et tout céleste, où sont déposés déjà les prémices de mon esprit, recueille tout mon être en toi. Dispersé que je suis dans ce monde, quand donc reposerai-je dans ton sein ? » (S. Augustin.)

Ainsi, quand nous perdons notre père et notre mère, si nous avons profité de ce premier bienfait, Dieu nous rend au centuple ce que nous perdons en eux. Un père céleste nous est donné au lieu de notre père terrestre, une mère céleste au lieu d'une simple femme plus faible que son amour.

Mais, grâce à lui ! il nous les rend eux-mêmes ; il nous les garde dans son sein. Nos parents ne sont pas seulement pour nous des symboles passagers de notre père et de notre mère célestes, ce sont aussi des créatures de Dieu vivantes et immortelles ; et il y

a un lien entre eux et nous. Que disait le Seigneur au fils des Patriarches quittant la maison de son père, pour voyager dans une terre inconnue? Que lui disait ce Père céleste pour l'engager à venir à lui? Il lui disait : « Je suis le Dieu d'Abraham ton pêre, et le « Dieu d'Isaac (1). » Et ces paroles, expliquées par le Christ (2), veulent dire : Tes pères sont vivants dans mon sein. Puis, lorsqu'un Patriarche avait fini sa course dans ce monde, n'était il pas, dit la Parole sainte, « ré- « uni à ses pères, reçu dans le sein d'A- « braham » ? Et qui sait si, dès cette vie mê- me, nos parents, que nous croyons morts, ne nous parlent pas dans notre âme et dans le repos du sommeil? Mais nous, presque toujours enivrés par le monde, dispersés loin du sanctuaire, privés de cœur et d'intel- ligence, nous n'entendons pas plus leur voix que nous n'entendons celle de Dieu qui, chaque jour, nous parle pour nous guider ou nous reprendre.

(1) Gen., XXVI, 24. — (2) S. Matthieu, XXII, 32.

Serait-ce donc un mensonge, sans traces de vérité, que cette foi si touchante de tant de peuples sauvages où le fils croit que l'esprit de son père mort vient reposer dans son cœur, inspirer sa parole et doubler son courage ? Qui peut dire que, retirés de ce monde et recueillis en Dieu, l'esprit de nos pères ne nous pénètre plus, aussi bien qu'autrefois, lorsque la force de leur cœur fortifiait notre cœur timide, et que la sérénité de leur visage bénissait notre enfance, comme le soleil dore les moissons ?

Pourquoi l'esprit de notre père, s'il est vivant dans le sein de Dieu, n'habiterait-il pas notre cœur, puisque Dieu lui-même y habite, si nous savons l'y recevoir ?

Jésus, notre modèle, celui dont il faut toujours dire : « *Voici l'homme* », le voici tel qu'il doit être, Jésus a dit : « Pour moi, « je ne suis pas seul... celui qui m'a envoyé « est avec moi... Mon Père ne m'a pas « laissé seul... mon Père est en moi (1). »

(1) S. Jean, VIII, 16.

Heureux celui qui n'est pas seul en lui-même!

Heureux celui qui, lorsque viennent à se dissoudre les liens puissants par lesquels Dieu nous a liés à d'autres âmes quand il nous a donné la vie, retrouve des liens plus forts qui l'unissent au dedans à quelque autre qui habite en lui !

Heureux ceux auxquels il est dit : « Je ne « vous laisserai point orphelins (1) ! »

Bienheureux les enfants de Dieu qui portent dans leur cœur leur Père céleste, et pour qui se réalise cette sainte et divine promesse que l'homme ne semble pas comprendre encore : « Le Père et moi viendrons en « lui, et nous ferons en lui notre demeu- « re (2) ! »

L'âme vivante, de la vie d'en haut, porte donc en elle-même, comme dans un sanctuaire, son Père et le Père de tous les hommes ; elle porte en elle celui qui dit : « Qui- « conque fait la volonté de mon Père qui

(1) S. Jean, xiv, 18. — (2) S. Jean, xiv, 23.

« est au ciel, celui-là est mon frère, ma sœur « et ma mère (1). » L'âme porte en elle celui qui s'est fait notre frère, celui qui s'est fait notre fils, et qui daigne appeler sa mère l'âme de l'homme qui le reçoit en lui.

L'union de plusieurs en un seul n'est-elle pas la loi de la vie? L'homme naît au sein d'une famille à laquelle sa vie est attachée; puis, lorsqu'il faut quitter la famille de la terre, il peut retrouver dans son cœur une sainte et divine famille. Le Seigneur, en créant l'homme à son image, ne l'a point créé solitaire. Il veut qu'en l'homme, comme en lui-même, plusieurs soient en un. Il veut que l'homme, à l'exemple de son Dieu, puisse dire *nous*, comme le font les Rois de la terre en signe de puissance et de grandeur.

Ah! que celui dont l'œil serait dégagé de tout voile verrait de choses! que de bienfaits inconnus! que de merveilles cachées! que de trésors sous ses mains! Combien la vie lui paraîtrait sainte, Dieu grand et bon,

(1) S. Matth., XII, 50.

l'humanité précieuse et digne qu'on la serve, que l'on travaille et que l'on meure pour elle, pour l'éclairer, la réveiller, la délivrer de ses ténèbres, de ses maux et de ses douleurs !

SIXIÈME MÉDITATION.

LA PAROLE.

Lorsque l'homme fut repoussé de la vue de Dieu, Dieu put lui dire : « Je ne vous ai « point abandonné, j'ai mis ma parole dans « votre bouche (1). »

L'homme ignore combien Dieu se tient près de lui par le don sacré de la parole.

La parole couve l'humanité, comme l'esprit de Dieu qui, dès l'origine, était porté sur la face des eaux.

La parole éclaire tous les hommes, plane, en tout temps, sur tous les esprits ; elle ne cesse d'exciter et de pénétrer les nations et les peuples ; elle ne cesse de réveiller ceux qui dorment, sondant tout cœur, sondant

(1) Isaïe, II, 16.

toute intelligence ; cherchant à purifier les lèvres de tout homme, afin qu'elles puissent recevoir la vie et l'exhaler.

La parole est tout un monde porté sur l'esprit humain, monde visible, brillant avec magnificence de tous les reflets du monde d'en bas, et paré des beautés de la terre comme d'une ceinture, monde idéal vivant de la séve divine qui sort de la bouche de Dieu.

Celui qui éclaire tout homme venant en ce monde, se tient présent dans la parole comme dans son tabernacle ; il y agit en tout temps, cherchant à relever tout homme, à élever son faible esprit à la hauteur de l'esprit de Dieu, à éclairer ses ténèbres de la lumière d'en haut. C'est de là que sort cette sagesse qui aime à se jouer au milieu des enfants des hommes, et « se répand parmi « les nations pour y former les amis de Dieu « et les prophètes (1). »

Pourquoi faut-il qu'à la parole de vé-

(1) Prov., VIII, 36 ; Sagesse, VII, 26.

rité soit mêlée dans le monde la parole de mensonge, et que l'homme, par sa faute, en croyant au mensonge, ait perdu la foi vive en la parole de vérité ?

L'homme, au jour de l'épreuve, n'a pas su repousser la première parole de contradiction opposée à la parole de Dieu. En ce jour, il laissa se confondre en lui l'erreur et la vérité ; et depuis lors, il va toujours entre le doute et la foi. S'il se livre à la foi, arrive, pour se faire accueillir, la parole de mensonge, pleine de ruse et d'hypocrisie ; s'il se tourne vers la défiance, il se ferme à la vérité.

Dans l'origine, toute parole était pure. L'homme adhérait à la parole par une foi naïve et sans bornes.

La parole, divine et sainte, sortait de la bouche de Dieu pour vivifier toute créature. Plus douce que le doux zéphyr, elle se jouait dans le cœur de l'homme, comme le vent dans ces harpes solitaires qu'un doigt profane ne touche point. Paisible et silencieuse,

mais préparée à tout accord, et portant dans sa nature même tous les nombres de l'harmonie, l'âme attendait dans un calme saint la venue du souffle de Dieu ; puis, l'exhalant en harmonies tranquilles, mêlées de longs repos, elle goûtait en paix la suavité des chants célestes dont le Seigneur la remplissait.

L'harmonie de notre âme était l'harmonie du ciel, le Seigneur même parlait par la voix de l'homme ; il n'y avait point alors une parole venant de l'homme et une parole venant de Dieu. Toute parole venait de Dieu.

Mais le serpent, glissant sur l'instrument céleste, en fit sortir un son sinistre et faux ; la parole de mensonge est entrée dans le monde sous la touche du serpent.

Les cordes de l'instrument vivant ne se sont pas raidies ; l'homme accueillit le premier mensonge, et le mensonge est entré dans le monde.

Dieu ! quelle funeste révélation fut faite au monde par le premier mensonge !

Les créatures, saisies de crainte, se con-

tractèrent et se fermèrent, et la lumière cessa de pénétrer toute chose.

Le cœur de l'homme se ferma comme une ville où le cri de guerre s'est fait entendre.

La foi naïve en la parole tomba : au lieu de recevoir toute parole comme un hôte ou comme un ami, il fallut l'arrêter à distance pour la juger.

Comme un espion en face d'un inconnu, l'oreille de l'homme hésita sur ce qu'elle devait croire, ses lèvres sur ce qu'elles devaient dire.

La parole, toujours soupçonnée, toujours sondée dans ses replis avant d'être accueillie, perdit sa séve et son parfum, comme se flétrit une fleur qu'effeuillent des mains curieuses.

Le monde divin plane toujours sur notre âme dans la parole. Mais qu'il est rare que son soleil y perce! D'obscurs nuages arrêtent dans notre esprit l'éclat continuel des scintillantes étoiles de la sphère des idées.

La parole, cessant d'être alimentée dans

l'homme par sa source vivante qui est au ciel, et s'isolant dans l'esprit humain, devint parole humaine et fille de la terre. L'homme ne chercha plus qu'en lui-même et sur la terre la vie de sa parole.

Depuis ce temps aussi, l'homme a cessé de la respecter, il ose lui dire : C'est moi qui t'ai créée.

Loin de se pénétrer des vertus qu'elle renferme, il ose lui dire : Il n'y a en toi que ce que j'y mets.

Le monde de la parole n'est plus pour lui que l'enveloppe de sa propre pensée, un signe par lui frappé comme le métal signe de son trafic.

Il ne soumet plus son esprit à la parole, mais la parole à son esprit.

Et cela même est la sagesse des sages, des princes et docteurs de la parole, de ceux qui poursuivent la science ou qui cherchent leur gloire dans ce qui sort de leurs lèvres.

Les ignorants, les simples et les enfants, donnent à toute parole un sens large, infini,

profond ; ils croient à l'idéal divin qui vit en elle ; humbles en face de la parole, ils la laissent pénétrer leur esprit, l'élargir en le dépassant, l'élever en le dominant. Le fier savant s'arme contre elle, lorsqu'elle lui présente autre chose que ce qu'il trouve en lui ; il résiste à la fille du ciel, repousse le message divin qu'elle apporte, et la renvoie maltraitée.

Les sages de la terre restreignent la parole ; ils vont toujours diminuant le sens large qu'elle porte en elle, ce qu'ils appellent la préciser.

Ils la vident de sa lumière et de sa chaleur propre, et ils y mettent un sens raisonné fait par eux.

Ils se construisent une langue à leur usage ; langue où pas un seul mot ne doit avoir un horizon plus large que celui que l'œil naturel peut clairement discerner ; langue où il n'y ait rien qui ne soit de main d'homme ou retouché par l'homme : et c'est ce qu'ils appellent une langue bien faite.

Cette langue est inintelligible au peuple, aux simples et aux petits ; elle se décompose rapidement en dialectes qui ne se comprennent point entre eux.

Une telle langue est une moisson d'épis vides, dont l'homme ne se peut nourrir.

Un homme livré à cette sorte de langue périt dans son intelligence et se dessèche dans son cœur.

Un peuple livré à cette sorte de langue perd la foi, le sens du vrai, le goût du beau, l'art, l'éloquence et la poésie.

Mais, si telle est la plaie que font à la parole les sages et les prudents, comment les méchants la traiteront-ils ?

Depuis que la parole s'est isolée de sa source, depuis que l'homme a pu dire : « Mes « lèvres sont à moi, je parle comme il me « plaît ; qui est le Dieu de ma bouche (1) ? » l'homme peut se servir de sa langue pour mentir, pour maudire ses frères, pour blasphémer Dieu.

(1) Ps. XI, 5.

Oui, l'homme a pu mentir ! Connaissant en son cœur la vérité, il a pu la nier sur ses lèvres, commettant, à la face de Dieu, un acte lâche et détestable.

La douce lumière de la parole, son aimable et vivifiante chaleur s'est changée, dans beaucoup d'hommes, en un feu sombre et mauvais. Brûlés de ce feu sinistre allumé par l'enfer, ils ne cessent de souffler dans le monde la malédiction et le blasphème.

Tout ce qu'ils nomment, ils le noircissent, s'ils ne le nient.

Les insensés nient les êtres, tout en les nommant par leur nom ; n'ont-ils pas été jusqu'à dire : Dieu n'est pas (1) ?

Lorsqu'ils ne nient pas, ils maudissent ; tout nom qui sort de leur bouche est insulté par eux.

Si ce nom est celui d'un homme, cet homme est mesuré, jugé ; ils jugent, en quelques mots rapides, leur frère qu'ils ne connaissent pas ; ils le condamnent à la haine, ou se jet-

(1) Ps. XIII, 1.

tent avec dédain, l'un à l'autre, son nom flétri.

Si ce nom est celui d'une chose, ils calomnient les choses aussi. De même que l'on voit des hommes tomber sous le poignard de leur langue, perdre l'honneur, vivre isolés de l'humanité, accablés sous la haine ou le mépris d'un peuple; de même, les plus nobles objets, maudits par eux, furent quelquefois bannis de l'esprit d'une nation. Des mots saints et sacrés, flétris et profanés par eux, durent tomber et mourir, rendus impropres à maintenir dans l'esprit des hommes la foi en leur objet.

Par eux, les noms des plus saintes vertus deviennent à la longue, parmi les peuples, des noms de vices ou d'hypocrisies.

Une perversité maligne les pousse incessamment à transférer le nom de chaque chose au nom de l'abus qui l'approche, et à déshonorer ainsi tout nom.

Les mots même essentiellement bons, les mots qui ne peuvent tromper, les noms du

bien, de la lumière, de la sagesse, ces mots même sont flétris par eux. Ils font que bien ne veut plus dire bien, que lumière signifie ténèbres et que sagesse veut dire folie.

N'est-ce pas eux dont on peut dire : « Leur « bouche est un sépulcre ouvert, leur ha- « leine un venin mortel, leur langue est le « dard de l'aspic (1)? »

Et leur langage est tout un monde d'iniquité, un monde refait à leur image suivant un plan satanique, où tout devient difforme, haïssable, mauvais.

Ces hommes sont assis sur cette *chaire des moqueurs* dont il est dit : « Heureux celui « qui ne s'y est point assis (2)! »

Le rire amer ou grossier, frère du mensonge, règne incessamment sur leurs lèvres. Ils rient du monde, de l'homme et de Dieu. Le rire est le cachet de leurs discours ; c'est là leur ton et leur accent. Cet accent, porté sur leurs mots, avertit qu'il ne faut pas pren-

(1) Ps. v, 11. — (2) Ps. I, 1.

dre la parole au sérieux, mais selon l'esprit qu'ils y mettent. Il indique qu'il se faut moquer du sens noble que garde toujours la parole, malgré le sens dégradé qu'ils lui donnent.

On remarque que, si l'on peut abattre sur leurs lèvres ce rire stupide et faux, ils se sentent embarrassés en présence de la parole telle qu'elle est.

Au-dessous du langage des impies, de la langue des moqueurs, il n'y a plus qu'un degré où puisse descendre la parole; c'est celui des criminels révoltés contre la société, qui se font contre elle un langage à part qu'on appelle l'argot des voleurs.

Dans cette langue, le mal est bien et le bien est mal. Toute chose terrible ou grave reçoit un nom risible; les mots ignobles sont seuls admis! Des sons bizarres sont accouplés pour exprimer des horreurs qui n'ont de nom dans aucune langue.

Cette langue ne sert pas seulement à tromper l'oreille des autres hommes, elle sert

aussi à exprimer les choses selon que les conçoivent ceux qui l'emploient, un tel esprit ne pouvant se verser dans les formes ordinaires de la parole usitée parmi les hommes.

C'est ainsi que l'homme dégrade la parole, à mesure qu'il se dégrade lui-même. C'est ainsi qu'un nombre étrange de langages mutilés, stériles, impurs, indignes de l'homme, se mêlent et se croisent dans le domaine sacré de la parole et pullulent dans l'esprit humain comme les insectes dans une terre qui leur est livrée.

On dirait qu'Isaïe voulait décrire ces formes hideuses de la parole mauvaise, quand il énumère les animaux symboliques auxquels serait livrée la terre de l'Idumée, devenue infidèle à Dieu. « On y verra, dit-il,
« le butor et le hérisson, l'ibis et le corbeau;
« les dragons y font leur demeure et les
« autruches y vivent; les satyres, les sirènes
« et les onocentaures y jettent leurs cris; les
« milans s'y accouplent, le hérisson y élève

« ses petits dans l'ombre des cavernes (1). »

Oui, la grande voix de l'homme, qui devait s'élever vers le ciel, sublime et toujours une, dans un éternel accord, s'est faussée, s'est brisée en éclats discordants, et ne cesse de faire retentir, sous la voûte du ciel, des cris divers semblables à tous les cris des plus sauvages et des plus bizarres animaux.

Mais ce fléau, comme tous les autres, disparaîtra devant le Rédempteur.

Lorsque l'homme-Dieu vint sur la terre pour expier tout mal, il dit au Père : « Vous « n'avez point voulu d'holocaustes, mais « vous m'avez formé des oreilles par-« faites (2). »

Les oreilles de l'homme-Dieu, parfaites en présence du Père, l'écoutaient en tout temps; la voix du Père, y était reçue dans sa plénitude; nulle veine du murmure sacré ne s'y perdait ; aucun bruit étranger ne s'y mêlait; et lorsque le Fils ouvrait sa bouche divine, il pouvait déjà dire : « Je ne parle pas de

(1) Isaïe, XXXIV, 11-15. — (2) Ps. XXXIX, 7.

« moi-même ; je ne dis que ce que j'entends;
« les paroles que me donne mon Père, je
« vous les donne (1). »

Ainsi la parole de Dieu habite de nouveau, parmi nous, pleine de grâce et de vérité.

La vérité divine, le monde céleste, le Verbe même incarné dans cette parole sainte comme dans un autre corps du Christ, la lumière en un mot, luit de nouveau toute pure sur les ténèbres de notre esprit.

O paroles de Jésus-Christ ! paroles toutes saintes dont chacune est vraiment chargée du souffle et de l'esprit de Dieu ! Heureux celui qui se nourrit de vous !

Humble comme le vêtement blanc dont Hérode vous fit revêtir, lorsque vous parûtes, ô Seigneur, un homme simple et sans force divine, votre parole dans sa simplicité renferme, comme le rayon blanc, tous les trésors de la lumière.

Que l'homme veuille s'en approcher ; qu'il la cherche et la désire ; qu'il la fixe dans sa

(1) S. Jean, XIV, 10.

mémoire, si son esprit est encore fermé. Qu'il la pratique, qu'il s'en nourrisse et qu'il l'arrose de calme et de prière. Alors un jour viendra où, comme un germe gonflé de séve sous le soleil, la parole, éclatant dans le cœur, s'élancera dans l'intelligence en gerbes lumineuses, remplira l'homme d'une clairvoyance céleste et déposera sa vertu jusque sur nos lèvres mortelles.

Dieu! quand on croit ces choses, quel regret pénètre le cœur d'avoir profané des lèvres qui doivent transmettre la parole de Dieu, de les avoir tellement flétries que le feu, pris sur l'autel, peut à peine les purifier! Ta parole, ô mon Dieu, doit devenir ma parole; mais, tant que la passion peut altérer ma voix, cette voix peut-elle transmettre ce qui sort de la bouche de Dieu? Tant que la parole de ma bouche sera mêlée d'amertume, de contention, d'aigreur; tant qu'elle sera glacée par l'incertitude, exagérée par la passion, rétrécie par la fausse science, défigurée par le rire, enflée par la

vanité, ce sera toujours ma parole, mais non la tienne, ô mon Dieu !

Verbe divin! qui nous donnera des oreilles dociles pour entendre ce que tu dis, des lèvres pures pour l'exprimer !

Si la divine humilité descendait dans nos cœurs, nos oreilles se formeraient et notre bouche se purifierait.

Mais les hommes, toujours orgueilleux, croient encore qu'ils peuvent parler sans avoir entendu. Ils disent encore : « Ma pa- « role part de moi. » Et ceux qui cherchent la gloire de la parole se consument en efforts pour la faire sortir brillante et belle de leur stérile raison. Pleins d'art et d'artifice, ils donnent à leur parole quelque apparence de beauté; ils se forment une auréole que leur pensée calcule, qu'arrangent leurs propres mains. Mais qui peut se laisser tromper à cet éclat factice ? On admire les rares chefs-d'œuvre, fruit de l'humble énergie des cœurs pleins; on dédaigne leurs pâles copies multipliées sous les efforts de l'art.

Et d'où vient au génie cette plénitude débordante, séve des chefs-d'œuvre? De l'humilité qui écoute et qui reçoit d'en haut.

D'où vient cette irréparable impuissance de l'art dans ses plus grands efforts? De l'orgueil qui croit tout pouvoir par la force qui est en lui.

L'humilité est la base du génie.

Comment, sans humilité, le génie pourrait-il obéir au doux et fugitif murmure de la voix intérieure, et suivre, comme un coursier docile, les impressions de ces touches délicates que d'autres ne sentent même pas?

Comment, sans humilité, pourrait-il transmettre, avec calme, la plénitude de ce feu sacré dont la moindre étincelle fait éclater en excès bizarres l'orgueilleux qui en est atteint?

Que la voix du génie est puissante lorsque, pudique et retenu, il maintient sa noble parole dans une modestie virginale, conservant en son cœur plus qu'il n'ose

exposer sur ses lèvres, donnant ainsi à sa parole plus de vibration intérieure et moins d'éclat manifesté!

La voix même, la voix corporelle, trouve sa plus grande puissance dans son humilité. Lorsqu'elle éclate et tonne avec fierté, il semble qu'elle repousse l'oreille par l'excès de sa force et qu'elle la trouble par un nuage de bruit. Mais quand voit-on l'oreille penchée vers la parole, comme fascinée, comme prête à remonter le rayon de la voix jusqu'au cœur de celui qui parle? C'est lorsque, rare et concentrée, pleine de recueillement et de repos, elle tranche sur un silence pur, comme l'astre sur la nuit; c'est lorsque, intérieure et profonde, appuyée sur le cœur, elle sort presque sans corps, mais chargée d'une vertu centrale et d'un accent intime qui, sans éclairs ni tonnerre, atteint les cœurs comme un aimant.

Celui que porte l'inspiration est humble, parce qu'il a peu d'efforts à faire. Celui qui n'est point inspiré sent les efforts extrêmes

qu'il fait pour le paraître et il estime son œuvre d'après sa peine.

Celui qui voit l'idéal qu'il exprime n'est jamais satisfait de son œuvre : c'est qu'il y retrouve son modèle toujours tronqué par quelque endroit. Celui qui parle sans idéal est heureux de tout ce qu'il dit : c'est qu'il ne peut le comparer à ce modèle qu'il ne voit point.

Celui qui reçoit d'en haut les trésors de la parole, ne connaît pas toujours la valeur de ce qu'il transmet ; il donne souvent plus qu'il ne sait. Celui qui ne reçoit rien n'a rien dans sa parole qu'il n'y ait mis lui-même, et il l'admire d'autant plus qu'elle est son œuvre et sa substance.

N'est-il donc pas juste de dire : « Tout don « parfait vient d'en haut. Que pouvez-vous « avoir en vous que vous n'ayez reçu (1) ? » reçu du Père des lumières, de celui qui nous vivifie, et sans qui notre esprit même n'a ni parole ni pensée ?

(1) Ép. de S. Jacques, I, 17, et Ire Ép. aux Cor., IV, 7.

Heureux ceux qui connaissent et qui enseignent à leurs frères la vraie source de la parole ! Heureux ceux qui apprennent aux hommes à ouvrir leur oreille à Dieu, à parler la vérité !

On voit chez tous les peuples, depuis le commencement du monde, les hommes dans leur jeunesse chercher à recevoir de la bouche des plus sages les dons sacrés de la parole. De jeunes enfants maintiennent leurs oreilles attentives pour écouter ce que dit l'homme qui les instruit ; ils se penchent sur les livres et sur l'écriture, forme visible de la parole ; ils consument de longs jours et de longues années dans ce travail.

N'est-ce pas un touchant spectacle que de voir ces hommes naissants, encore petits et délicats, dont les yeux viennent de s'ouvrir, déjà chercher avec patience, avec curiosité, quelque lumière pour leur tendre esprit sous les formes si souvent arides de la parole humaine, et marcher, dès leurs premières années, par une vie si contraire à tous les

entraînements de la riante nature, vers l'initiation sacrée de la parole ?

Que dire de ceux qui les trompent dans cette attente ! de ceux qui les nourrissent de paroles mortes et non de substance ! Que dire de ceux qui leur donnent du poison !

On initie l'enfant à la diversité des langues ; on lui apprend à en polir une ; on charge son esprit des formes multiples de la parole. Mais où sont ceux qui l'initient à ses mystères ? Où sont ceux qui disent à l'enfant, comme autrefois le grand-prêtre au jeune prophète, à l'enfant dans le sein duquel commence à tressaillir la parole intérieure prête à se réveiller : « Enfant, allez et dor-
« mez, et si l'on vous appelle encore, dites
« alors : Parlez, Seigneur, parce que votre
« serviteur vous écoute (1). »

Heureux ceux qui accomplissent ce sacerdoce, et qui révèlent la parole aux enfants ! Dieu leur promet qu'ils brilleront comme des étoiles dans le Royaume du ciel (2).

(1) Ier Livre des Rois, III, 9, 10. — (2) Daniel, XII, 3.

PRIÈRE

POUR DEMANDER A DIEU LE DON DE LA PAROLE SAINTE (1).

Seigneur! donne à ton serviteur; vivifie-le; mets en lui ta parole, pour qu'il la garde en son cœur.

Ote ce voile de mes yeux pour qu'ils contemplent les merveilles de ta parole.

Mon Dieu! pourquoi te suis-je étranger sur la terre? Ne me cache plus la lumière qui vient de toi.

Délivre-moi de l'opprobre et du mépris qui pèsent sur moi; ne laisse pas ma bouche privée pour toujours de la parole de vérité.

Incline mon cœur pour qu'il t'entende; détourne mon regard des objets vains; mets en moi ta parole.

D'autres sont puissants et forts et se dé-

(1) Cette prière se compose de textes empruntés au Psaume CXVIII..

veloppent sur la terre ; mais ton serviteur s'exerce à t'écouter.

Mon âme demeure prosternée et attachée au pavé du sanctuaire ; vivifie-moi dans ta parole.

Mon âme s'est assoupie d'ennui ; qu'elle tressaille au son de ta voix.

Dilate mon cœur par une parole de ta bouche, pour qu'il s'élance dans la carrière.

Au sein de l'humilité, au milieu d'une crainte pénétrante, ta parole m'a vivifié,

Et mon âme peut chanter vers toi, même dans la terre d'exil.

Ta parole est un germe en mon cœur : soit que je veille ou que je dorme, ce germe croît et se développe.

Je la médite le jour ; la nuit, elle plane sur mon âme, et je la retrouve au réveil, dans le ciel de mon âme, calme et seule éveillée au milieu du silence, comme l'étoile du matin.

Mais bientôt les vapeurs de la terre viennent m'en dérober la clarté.

Seigneur, mon âme brûle de désir ; elle voudrait voir la lumière en tout temps.

Mon Dieu ! la dissipation, l'iniquité, l'orgueil cherchent à m'entraîner ; mais qu'il me soit toujours donné de rentrer dans mon cœur pour y retrouver ta parole.

Les liens de l'iniquité m'avaient enveloppé, mais le mal ne m'a pas conduit jusqu'à l'oubli de ta parole.

Peu s'en est fallu qu'ils ne m'aient fait périr sur la terre ; mais, comme un germe de vie, ta parole m'était restée.

Le cœur de l'orgueilleux est impénétrable à ta parole ; il est fixe comme l'œil d'un mort ; mais qu'il est bon d'être humilié sous ta main ; d'être humilié dans la vérité ! Qu'alors survienne le souffle de ta bouche, comme il pénètre et vivifie !

Lors même que ta parole, après m'avoir été donnée, semble se retirer, mon espérance survit à tout.

Mon âme défaille, mais elle attend.

Mes yeux languissent à force de chercher, et semblent dire : Quand viendras-tu ?

Je suis alors semblable à la peau d'un animal mort sous la gelée de l'hiver, mais je ne puis oublier que la vie est en toi ; si je suis mort, mon Seigneur est vivant ; il me vivifiera.

Mon Dieu ! quand donc jugeras-tu le mal qui me poursuit ?

Quand délivreras-tu mon oreille des fables et des paroles mortes que racontent les impies ; ce n'est pas là ta parole.

Ta parole est toute substantielle, puissé-je toujours l'entendre !

Ta parole est une force éternelle qui vit au ciel.

Elle subsiste immuable sous les vicissitudes du monde d'en bas.

Elle affermit la terre et elle maintient le jour.

Elle seule peut maintenir mon cœur et m'empêcher de périr sous tant d'obstacles et de résistances.

Elle seule peut affermir en moi la vie de l'éternité.

Je suis à toi, sauve-moi ; le mal m'entraîne, délivre-moi.

Que ta parole est douce à mes lèvres ! que je l'aime, ô Seigneur !

J'ai résolu et j'ai juré d'y attacher ma vie.

C'est un insondable trésor ! L'homme qui la trouve est comme un pauvre qui trouve les dépouilles de tout un camp.

La présence de ta parole est elle-même la lumière ; elle verse l'intelligence dans le cœur des enfants.

Elle rend l'enfant plus sage que le vieillard, et le jeune homme méprisé plus sage que les puissants de la terre.

Que ta bouche s'ouvre et que mon cœur se dilate pour attirer ce souffle de vie, le souffle de ta parole.

Que cette lumière inonde ton serviteur! que mes yeux fondent en larmes, et que, dans ce baptême de pleurs, disparaissent toutes les taches et toutes les cicatrices de mon âme, entraves à ta parole.

Ta parole est brûlante ; c'est un feu que mon cœur attend; qu'il m'embrase, qu'il sonde mes os, qu'il pénètre ma chair de crainte et de respect.

Dégage-moi pour jamais; fixe mon cœur dans ton éternelle vérité.

Alors, mon âme vivra ; sept fois le jour je te louerai et ma langue parlera ta parole.

Alors, mes lèvres éclateront en hymnes ; en hymnes que tu m'enseigneras.

L'harmonie de mon âme s'élèvera comme la brise du soir ; et la harpe mystérieuse de mon cœur sera rétablie sous tes mains.

SEPTIÈME MÉDITATION.

LE PÉCHÉ.

Quand Dieu met un enfant dans les bras d'un père et d'une mère, que d'espoir repose sur cette tête bien-aimée ! Les deux cœurs paternels croient voir dans cet homme nouveau-né le germe de tout bien, de toute gloire et de toute vertu. Il n'est point de père et de mère qui ne voient ainsi leur enfant. Tous les pères sont-ils donc aveugles et toutes les mères privées de sens ?

Non : ce qu'ils voient est vrai. Toute âme humaine est un trésor ; tout homme est un foyer de gloire et de lumière.

Et ceux aux mains de qui Dieu remet ce trésor, veillent sur lui pleins d'espérance : ils tressaillent de joie en voyant le germe gran-

dir : ils le voient se couvrir de plus de fleurs et d'espérances qu'un bel arbre au printemps. Et ce que voit leur œil avide et plein d'amour n'est encore qu'un faible reflet des beautés invisibles que son créateur met en lui.

L'enfant gracieux, aimable et pur croît et grandit.

Mais quelles sont les pensées d'une mère, dont l'œil suit toujours son enfant, lorsqu'elle aperçoit une entrave imprévue, une opposition sourde venir gêner la croissance de cette âme, le développement de cette beauté, et lorsqu'elle voit tomber toutes les fleurs une à une, celles que le vent enlève, et celles que jette toutes fanées sur la terre un mal qui ronge l'arbre au dedans! Quelle est l'inquiétude de son cœur lorsqu'elle voit les germes périr et qu'elle cherche à comprendre le fléau qui la frappe! Ses yeux se portent sur son fils avec angoisse ; son cœur cherche à sentir son cœur et ne le peut ; son âme cherche l'âme de son fils et ne la trouve plus. Elle veut sonder, de son regard, ce

doux regard si bien connu qui, si longtemps, buvait le sien et s'y nourrissait de tendresse; mais elle ne peut le reconnaître. L'œil de l'enfant l'élude et se détourne comme fait l'œil d'un animal faux lorsqu'il rencontre l'homme. Hélas! il y a des mères qui, depuis ce moment jusqu'au dernier jour de leur vie, ne reverront plus leur enfant, ne rencontreront plus jamais son âme et son regard.

Elles vivront encore dans l'attente, dans la patience, portant au cœur une plaie que rien ne peut guérir; mais jamais elles ne verront rien des immenses espérances que leur cœur ne peut pas quitter. Il leur est resté sous les yeux un homme flétri, médiocre et commun, qui n'a rien de l'idéal divin, gracieux et pur que la face angélique de l'enfant gravait dans leur cœur attentif. Hélas! plus d'une mère a vu son enfant disparaître ainsi sous ses yeux, et l'a senti s'écarter du cœur maternel pour descendre, plein d'infamie, au rang de ceux qui vivent plus bas que l'homme, au-

dessous de la société, dans une résistance opiniâtre à tout bien.

Plus heureux ceux qui voient leurs fils, espérance de leur vie, s'arrêter tout à coup et pencher la tête au milieu même de leur croissance!

Un grand nombre de pères et de mères ont à souffrir ces maux dans leurs enfants.

Et après cela on dit : « Il n'y a pas de pé- « ché ! » O Dieu ! qu'est-ce donc que la plaie qui nous dévore? qu'est-ce donc que la lèpre qui couvre le genre humain ? Quel est le ver qui ronge à l'âme presque chaque homme comme les fruits d'une année mauvaise ; qui fane les créatures humaines les plus gracieuses ; qui flétrit les fleurs de l'enfance ; qui moissonne les rangs des jeunes hommes, qui gêne, fatigue et diminue la force de chaque homme jusqu'à la fin ?

Quel est le joug que porte chaque tête et le filet qui nous retient tous ? Quel est l'invisible ennemi qui ne cesse d'arrêter notre marche, d'emporter notre force, de dérober

nos années stériles comme un meurtrier hypocrite qui ne prend nos jours qu'un à un ? Quelle est l'entrave qui fait dévier notre élan, qui s'interpose entre l'œil et le but, entre l'œuvre et la main, entre nos pas et le sentier? D'où vient que si peu d'hommes sont bons? que si peu font leur devoir? que la plupart sont comme des flèches pourries rejetées par le chasseur qui veut atteindre au but? Qu'est-ce qui fait que si peu d'hommes poursuivent leur œuvre jusqu'au terme, l'achèvent et la présentent à leurs frères et à Dieu leur juge?..... L'homme part, on croit qu'il marche et qu'il avance : on le trouve tout à coup brisé, languissant, sur le bord du chemin..... Il entreprend la tâche. A l'heure prescrite, on la croit achevée : on la trouve oubliée. On cherche ce qu'il a fait; on s'enquiert du fruit de sa vie : sa vie a baissé, a passé en dessous, a fui comme la liqueur d'un vase brisé..... D'où peuvent venir, dans notre cœur, l'oubli plus rapide que le temps, l'inexplicable dégoût du bien,

les défaillances inattendues, les suppressions subites de toute ardeur, ces prostrations succédant brusquement à l'enthousiasme et à l'élan ?..... Qu'est-ce donc que cet être débile, inconsistant, criblé de vide et de faiblesse, sur qui nul ne peut s'appuyer ? est-ce là l'homme ?

Ce n'est pas l'homme tel qu'il doit être, tel qu'il peut être dès cette vie. C'est l'homme sous le joug du péché. La lumière éclaire tous les hommes : pourquoi si peu la comprennent-ils ? Elle les enveloppe tous : qui les maintient dans les ténèbres et l'aveuglement ? Pourquoi tant d'âmes cherchant la vérité ne peuvent-elles la trouver ? Pourquoi des âmes de feu, des intelligences éclatantes demeurent-elles dans le doute et l'obscurité ? Pourquoi tant d'hommes viennent-ils nous dire avec douleur : « J'ai tout interrogé, je ne trouve partout que ténèbres, le doute flétrit ma vie » ? Pourquoi le doute au sein de la lumière ? C'est trop souvent parce que le péché vit en

eux. C'est que, peut-être, en leur vie entière ils n'ont pas mis une seule fois sous leurs pieds un seul désir mauvais. Jamais ils n'ont vaincu : jamais ils n'ont fait acte de liberté. Ils n'ont donc pas encore le commencement de la vie véritable : ils se croient pleins de vie parce qu'ils sont pleins de mouvement, de trouble et de passion, et parce qu'un inquiet aiguillon remue en eux la lie de la concupiscence et fait fermenter dans leur tête d'innombrables fantômes.

Mais la vie n'est pas dans leur cœur : jamais la paix, la certitude, la foi, la conscience centrale et profonde, le sens divin ne jailliront de ces cœurs dévastés. Qu'ils deviennent purs, et ils verront Dieu.

On se plaint avec amertume, souvent avec blasphème, des ténèbres qui nous accablent. Ces ténèbres ne sont qu'en nous, une vie pure les dissiperait.

Nous voyons de nos jours des hommes qui prétendent au génie, qui se disent les prophètes des peuples et les guides de la so-

ciété; qui, dans le monde intellectuel, se croient des géants. Ils vont, disent-ils, à la découverte du jour, et ils montent de sommets en sommets. Mais les plus élevés sont tristes et les plus avancés gémissent, ils voient toujours l'obscurité. C'est qu'ils la portent dans leur cœur. Que penseraient ces géants de la terre, s'ils savaient que l'œil du chrétien les pénètre, les juge, et reconnaît dans leur parole le péché qui la fausse, avec autant de certitude qu'un maître sage et clairvoyant peut lire sur le front d'un enfant le vice qui l'entrave et qui l'arrête?

Qu'on écoute leur parole, elle sonne l'iniquité; le timbre de l'orgueil y est si clair qu'il faut être aussi dans l'orgueil pour ne l'y pas reconnaître. Quant à l'impureté, l'autre pôle du péché, elle se trahit par cette ivresse d'esprit, par ce mélange d'exaltation et de prostration dans la voix, par cette absence d'équilibre du cœur, tantôt plongé dans la vaine joie, tantôt dans une tristesse mauvaise et fausse, symptôme

infaillible du mal. Voilà la source des ténèbres.

Ceux que, du moins, le génie presse ou que quelque amour a touché, n'y plongent point en repos : ils cherchent, ils s'agitent, ils espèrent une issue. Excités par leur idéal, mais entravés par le péché, ils vivent dans l'amertume et dans l'angoisse. De là ces cris de désespoir et ces gémissements sur l'homme et sur le monde. Ils sentent le mal de l'homme, le mal du monde. Pauvres victimes ! Ils en sont écrasés. Que ne croient-ils au Rédempteur ? Que n'essayent-ils de faire ce qu'il leur commande ?

Mais que dire de ceux qui se livrent à ces ténèbres, s'y enfoncent avec joie et fondent des doctrines pour s'y fixer ? Les uns, enivrés de péchés, voient tournoyer et chanceler le monde comme un homme ivre. Le monde est, à leurs yeux, une scène désordonnée, un risible chaos qu'aucune intelligence ne guide, un édifice prêt à crouler. Cependant eux seuls chan-

cellent et tombent, et le monde marche. Il en est qui ne voient sur la terre qu'hypocrisie, qui croient au mal et aux ténèbres comme base et comme substance de tout. Ils croient qu'il n'est ni Dieu, ni bien, ni vérité. Ils pensent qu'une convention tacite règne entre tous les hommes qui parlent de vertu : qu'aucun homme ne cherche le bien et ne croit à la vérité.

Quelques-uns pensent que le mensonge est la puissance qui gouverne le monde ; que l'œuvre des sociétés n'est depuis l'origine qu'un édifice de fourberie; que le prêtre, par un premier mensonge, posa la base de la cité: la religion ; que le prince, s'alliant à l'œuvre de ténèbres, prête au pontife son bras et son épée ; que l'un et l'autre se sont réunis pour dévorer ensemble le genre humain.

Il est des hommes qui croient ces choses. Il en est même qui pensent que ces choses se sont faites sous le soleil par un pacte formel : que le prêtre et le roi se sont donné la main

et se sont dit : « Nous mentirons et nous « boirons du sang. »

Il en est d'autres qui, l'esprit renversé par un état continuel d'impur délire, croient que tout cœur brûle du même feu et ne cherche qu'à l'assouvir ; que tout homme, quel qu'il soit, est toujours prêt à commencer l'orgie, quand un voile tombe autour de lui. Toujours consumés du feu le plus ignoble, ils ne peuvent rien voir qu'à travers la flamme vénéneuse que distille leur regard.

D'autres déclarent qu'il n'y a pas de mal, ou qu'il n'y a de mal que le remords ; que si les hommes se livraient avec joie à tout instinct, l'humanité croîtrait comme un bel arbre que rien n'arrête dans ses jets vigoureux. Déchargés du poids du remords, les hommes seraient plus actifs et plus libres ; le genre humain en deviendrait plus beau. Les douces passions de la nature conduiraient les hommes vers le bien par un chemin semé de fleurs !

D'autres croient qu'ils ne sont pas libres,

et qu'un joug inflexible et fatal courbe tous les hommes. Tout chargés des liens du péché dont ils n'ont jamais su briser un seul, ils se croient ses esclaves par nature et par droit : comme autrefois dans l'ancien monde, les esclaves pouvaient croire, sur le dire de leurs maîtres, qu'ils étaient créés pour servir et les autres pour commander.

Telles sont les ténèbres hideuses que le péché met dans leur âme.

Chacun voit l'homme, le monde, la nature et Dieu même à travers sa propre iniquité ; chacun voit les choses comme il est.

Mais, parmi ceux qui sortent de cette fange, qui croient à la lumière et veulent marcher vers elle, combien ont encore mis la main à l'œuvre sans pouvoir avancer! Quelques efforts de volonté, quelques victoires remportées sur le mal ont rattaché leur âme au foyer de la vérité et remué dans leur cœur les sources de la vie. Mais rien ne germe dans leur âme. Ils ont en eux la foi, source de toute fécondité ; mais une passion les tient

encore, un vice n'est pas dompté. La foi les pousse vers le progrès, le péché les retient. Ils avancent quelque temps ; mais vient l'époque, l'époque périodique où le mal réclame son tribut : il se présente fort et pressant. L'âme, faible et disposée par l'habitude à la défaite, ne lui résiste pas; elle est foulée aux pieds, roule dans la fange et retombe au dernier degré de l'échelle de la vie qu'elle cherchait à monter. Comme la vie est en elle, qu'elle en connaît la source, elle se relève et recommence ; mais la même période de croissance et de chute occupe la suite de ses années. Et cette âme malheureuse, quoique vivante et clairvoyante, demeure en ce monde sans croître en Dieu, sans porter les fruits de sa foi, comme un arbre stérile qui doit craindre d'être arraché !

A ce degré se trouvent aussi ces hommes que le Seigneur avait doués d'intelligence, qui boivent ardemment la lumière, mais en conçoivent peu la chaleur. Le soleil de la vérité dore leur esprit de ses rayons ; il y di-

versifie ses teintes comme le soleil du soir à l'horizon : teintes éclatantes sur les limites du ciel et de la terre, sur les limites du jour et de la nuit. Parés comme les arbres d'automne, près de l'hiver, d'une parure variée, ils sont stériles sous l'influence fécondatrice du ciel, que leur âme ne regarde pas droit.

Ils réfléchissent trop la lumière et ne s'en nourrissent pas. Souvent eux-mêmes voudraient saisir les riches fantômes, les célestes beautés que leur esprit conçoit : mais ils ne peuvent. Leur cœur a peu de force, il n'est pas pur : ils n'attirent pas la substance même de l'idéal divin dont leur esprit reflète l'image : comme ces miroirs qui posent à leur foyer des images sans chaleur, leur âme disperse et ne recueille pas. Ils sont, dit l'Écriture, « comme des tombeaux chargés de « mets (1). » Si leur âme conserve du sens, cette amère déception fait leur supplice. Puisse ce supplice leur être insupportable, et leur apprendre à purifier leur cœur, à

(1) Ecclésiastique, xxx, 18.

l'humilier et à le recueillir, afin qu'ils puissent aussi concevoir en eux-mêmes l'ardeur et la vertu du foyer de la vie!

Mais quelle est la douleur de ceux qui, sortis des ténèbres et revenus à la lumière, et qui, reçus par Dieu comme l'enfant prodigue par son père, comblés de biens, se sentant le cœur plein d'amour, ne savent le transmettre! Pressés de zèle pour la justice et pour la vérité, remplis d'une indicible horreur pour le mal qui faillit les perdre, et d'inquiétude pour leurs malheureux frères, ils voudraient élever la voix pour rappeler les hommes, tendre la main pour les sauver. Mais ils sentent leurs lèvres souillées, leur voix faussée par l'habitude du mal, leur main sans force et sans pouvoir, débilitée par les liens du péché qu'elle porta trop longtemps: « Mal-« heur à moi! disent-ils, je suis un homme « impur : mes lèvres sont souillées, je suis « impur parmi d'autres impurs, souillé par-« mi des âmes souillées. Comment ma voix

« se fera-t-elle entendre dans le bruit con-
« fus de la foule ? comment ma main béni-
« ra-t-elle, faible et flétrie comme toutes les
« autres ? Maintenant que je connais Dieu,
« que la lumière est dans mon cœur, il me
« faut passer toutes mes années jusqu'à la fin,
« sous une enveloppe de ténèbres, tout cou-
« vert de plaies mal fermées, au milieu de
« racines de péché constamment renaissantes :
« il me faut consacrer toute cette vie qui
« s'écoule à réparer le mal qu'a mis en moi
« ma vie passée : je ne puis faire le bien que
« je désire, je commets le mal que je hais. Je
« voudrais m'envoler sur des ailes vers l'a-
« mour pur, vers l'amour infini, vers l'amour
« de mes frères et de Dieu. Mais mon âme
« n'a plus d'ailes, mon âme est lourde, je
« suis défiguré : personne ne m'aime et je
« n'ose plus aimer. Je n'ai plus dans mon
« sein ces courants magnétiques qui vont sai-
« sir les cœurs, les rattachent à notre cœur
« et leur en font sentir les battements. Ma
« voix n'a plus cet accent profond qui fait

« entendre et pénétrer la parole. Dieu ! si « j'étais demeuré pur, pur comme l'enfant, « joignant à la fraîcheur délicate de l'en-« fance, la volonté de l'homme, et l'é-« nergique direction vers le bien, comme « cette lumière et cet amour me rendraient « fort pour exciter la lumière et l'amour « parmi les hommes, me rempliraient de « cette joie qui s'étend aux autres, et dissipe « les nuages des cœurs qui nous approchent ! « Mon cœur, nourri de la substance divine, « serait comme un champ mûr dont les épis « se penchent vers le chemin, dont l'odeur « nourrit au loin les airs, et qui offre aux « hommes les aliments de la vie. Mais tous ces « biens sont dans mon cœur comme des « germes comprimés, et la terre de mon « corps est maudite; elle ne sait les porter « ni les développer au milieu de ce monde. « Dieu m'a sauvé, mais que de trésors j'ai « perdus ! J'ai perdu par ma faute le scep-« tre et la couronne, et la vertu d'agir au « nom de Dieu, le pouvoir de bénir, et le

« pouvoir de donner. J'ai perdu les transports de l'amour infini, et les tressaillements d'enfant sous les caresses de Dieu. « Ah ! s'il était encore quelque espoir de « renaître en entier ! Si par quelque divin « miracle tout ce qu'on a perdu pouvait se « retrouver !

« O Christ, est-ce pour cela que vous êtes « mort ? Rendez-vous aux blessés, aux blessés du péché, des membres pour un corps « de gloire ?

« J'entends la voix solennelle de l'Église « répéter chaque jour sur le monde : *Je crois « à la rémission des péchés, à la résurrection « de la chair*..... Mais si les péchés sont remis, si la chair ressuscite, mon cœur, « mon cœur d'enfant, ne pourrait-il donc « pas aussi, par un désir immense, renaître « dans mon sein ? O Dieu ! s'il se pouvait ; si « j'osais dire : *Créez un cœur pur en moi, mon « Dieu, remettez un esprit droit dans mes entrailles*... (1). Si je pouvais retrouver en

(1) Ps. L, 12.

« cette vie mon héritage que j'ai perdu ! »

Les hommes ne connaissent pas assez la grandeur des ressources divines, de même qu'ils connaissent peu les armes de l'enfer.

Que ceux qui lisent ces pages retiennent ces deux paroles : la lèpre de l'humanité, c'est le péché ; l'ennemi de tout homme, c'est Satan ; et le réparateur des plaies, dont nous sommes tous couverts, c'est Jésus-Christ.

HUITIÈME MÉDITATION.

LA LOI DE DIEU. — LA CHUTE.

D'où vient que tout progrès implique en lui sa décadence et que toute vie porte en elle la mort ?

Toute vie à son origine n'est que ferveur et séve : c'est un ardent foyer, un centre plein de merveilles. Mais, à mesure que la vie se déploie, il semble qu'elle se fatigue ; à mesure qu'elle se manifeste, on dirait qu'elle s'épuise : la manifestation est moindre que le germe ; la vie ne se retrouve jamais tout entière dans sa désolante réalisation. Tout commence avec joie et s'élance avec espoir : mais chaque pas apporte un obstacle ; chaque heure enlève une espérance : tout semble n'avancer que pour di-

minuer et mourir. Qu'est-ce donc que cette loi fatale dont gémit toute créature?

C'est la loi de la chute qui règne sur le monde depuis que l'homme est tombé. La chute de l'homme et de ce monde n'est pas seulement un fait antique que nous rapportent les traditions : c'est un fait actuel qui se continue sous nos yeux.

Ce que nous appelons la chute, c'est le détachement primitif.

A l'origine, l'homme tenait à Dieu par un double lien. Il y avait un rayon de bonté allant de Dieu à sa créature; il y avait un rayon de reconnaissance renvoyé de la créature à Dieu. L'homme rendait ce qu'il recevait, et la vie lui revenait toujours plus abondante et plus nouvelle. Ce double lien était la loi de Dieu : et cette loi disait deux paroles, l'une : « Crois-« sez et multipliez ; allez et glorifiez mon « nom » ; l'autre : « Revenez et reposez-vous « dans mon sein. » C'est là la loi de Dieu, celle dont le Christ a dit : « Sa loi est la vie « éternelle. »

De ces deux liens, l'un subsiste : la créature ne le pouvait briser. Dieu n'a cessé d'aimer, de donner et de vivifier : mais la créature a cessé de lui rapporter son amour, de lui renvoyer grâce pour grâce : elle a brisé le lien qui la ramenait à son Dieu ; et c'est en cela que consiste la chute.

Depuis ce temps, toute vie s'écoule comme une eau qui passe et ne revient point ; au lieu de parcourir le cycle sacré qui devait la maintenir dans son éternel mouvement, au lieu de refluer vers Dieu, de qui elle vient incessamment, elle va toujours s'engouffrant dans l'égoïsme de la créature. Là, ne trouvant d'autre issue que la mort, elle brise, pour avancer, la forme qui l'arrête et l'opprime. Oui, ce qui manque au cœur de l'homme, c'est ce retour vers Dieu, de qui tout vient ; et le vice de la vie présente, c'est cette tendance à se répandre, cette impuissance à se recueillir. Le mouvement qui pousse tout au dehors est toujours fort et triomphant : tout croît et se multiplie, tout

se développe et pullule; mais l'attraction qui ramène au-dedans a perdu sa force; et cet excès de vie croissante ne cesse de pousser vers la mort.

Notre course est comme celle d'un astre qui, cessant de peser sur son centre et de graviter autour de lui par un retour de chaque instant, ne saurait plus obéir qu'à l'impulsion qui l'en éloigne incessamment, et sentirait en avançant le froid et les ténèbres gagner.

Mais de même que la chute nous éloigne toujours du grand centre d'où vient la vie, de même elle éloigne sans cesse toute la sphère de notre existence du foyer intérieur, dépositaire de la vie reçue. La chute se passe donc en nous-mêmes. Là, nous pouvons en saisir les lois, suivre dans notre propre cœur ses rapides dégradations, surprendre enfin la marche de la mort dans la vie même de la créature, et dans chaque flot de la vie.

De même qu'une plante qui pousse loin du soleil se développe en jets maladifs, en

longs rameaux faibles et décolorés, se projette au dehors en extrémités maigres et coureuses, sans substance et sans fruits, de même ici-bas toute vie ne sait jamais se rattacher assez à son propre foyer, lequel ne se rattache pas lui-même au centre qui est en haut; mais elle s'empresse de croître et de s'incorporer, de s'élancer dans sa forme extérieure, de se multiplier dans ses branches, de s'appauvrir dans sa racine, de tendre à une stérile grandeur que la séve ne pénètre plus, à une multiplicité morte que l'unité ne vivifie plus. Les créatures les plus fortes sont celles qui modèrent le plus ce mouvement et se rapprochent davantage de la loi complète de la vie. Le chêne, roi des forêts par sa force et par sa durée, croît et grandit avec lenteur; il n'envoie point avec un vain orgueil, loin dans le ciel, des rameaux empressés; mais il resserre ses bras noueux contre son tronc comme un athlète qui s'apprête à lutter.

Mais, plus faible ou plus forte, toute créa-

ture tend vers la mort depuis la chute. Tout germe épuise la vie qu'il porte en lui, à mesure qu'il la développe. Tout est soumis à cette loi, depuis le développement des peuples sur la terre, jusqu'à celui de l'idée dans notre esprit, ou de l'amour dans notre cœur.

Les nations entrent avec ardeur dans la carrière : mais, après avoir arrosé la terre de sang pour s'agrandir, elles trouvent comme terme de leurs espérances la décadence et la corruption.

A l'origine est leur âge d'or, l'époque de la simplicité, le règne des lois imposées par les dieux ; à cette époque, faible puissance et grand courage ; petit État, forte unité.

Mais à mesure que le peuple grandit, il se divise ; et dès qu'il s'enrichit, il se corrompt. La séve patriotique se tarit dans ses entrailles pendant que ses armées grossissent, que ses frontières s'étendent et que ses villes se multiplient. Et tout ce corps s'engraisse comme une victime et comme une proie pour l'épée d'un peuple plus jeune.

Voyez l'antiquité. Chaque fois que l'esprit humain s'éveille et qu'une littérature s'élève sur un sol vierge, tout commence par des jets simples, par des produits vivants ; c'est l'époque des poëtes inspirés, l'époque de la louange des dieux, du chant et de l'expansion de la vie. La forme même de la parole est simple et grande, le rhythme est large, les mots chargés de sens et peu nombreux ; la vérité, la beauté, saisies dans leur centre même et dans leurs lignes vitales, sont exposées à larges traits, simples et décisifs. Bientôt l'esprit poursuit plusieurs objets qu'il isole et qu'il circonscrit : les genres littéraires se divisent ; les mètres se modifient ; on descend des dieux aux héros, des héros aux simples mortels, des vertus des hommes à leurs vices : le fond de la pensée devient moins religieux, le sentiment moins ardent, la forme plus polie.

Arrive un moment d'équilibre entre la beauté de la forme et l'énergie du fond ; mais la séve va toujours s'épuisant ; l'art succède à

l'inspiration, et comme il faut toujours marcher, à mesure que s'appauvrit la vie, on surcharge la forme, on subtilise les beautés, on cherche à ranimer la vie, en remplaçant les mots usés par quelques mots frappants inconnus à l'oreille. Enfin apparaît l'art dans ses dernières petitesses : on pèse les mots, on calcule les syllabes : on cherche tout ce qui fait éclater l'adresse et la souplesse de l'esprit. On s'impose, comme un baladin, d'étranges difficultés pour les vaincre aux yeux de la foule. A cette époque, l'idée est morte; la vérité est perdue : la forme vit pour elle-même ou plutôt on la maintient par artifice comme la dépouille d'un animal mort.

A l'heure féconde et créatrice où l'intelligence conçoit l'idée, tout dans notre esprit est lumière, vérité, vie. La vie ruisselle, la lumière éternelle déborde; l'idée, comme un phare immense, éclaire au loin le monde qu'elle transfigure, et ramène à sa vivante vérité chaque point du ciel ou de la terre que touche un de ses rayons.

L'esprit de l'homme s'empare de ce trésor avec ardeur, se réjouit à sa lumière; mais il s'élance dans chaque rayon sans s'attacher au centre qui rayonne. Il pousse au loin chaque ligne lumineuse, l'épanouit pour l'exposer aux yeux, et il oublie la simple intuition du centre d'où tout part (1) et l'humble adoration de la lumière d'en haut qui vivifie le foyer de l'idée. Aussi, plus il avance, plus il sent faiblir et s'éteindre la conscience de l'unité centrale; à mesure que l'œuvre grandit, que la forme se pose, la séve circule plus facilement. Les racines cachées que l'idée avait dans le cœur commencent à se dessécher. Mais, toujours porté au dehors, l'esprit veut la gloire de l'idée, et il en néglige la substance; il consent que son foyer s'épuise pourvu que sa beauté paraisse.

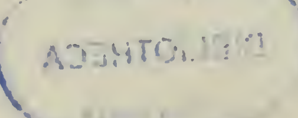
L'homme alors consume de longs jours à polir la forme extérieure, oublie de rentrer dans son cœur, et il refuse de consacrer une heure à offrir les prémices de sa pensée à

(1) Voir saint Augustin, *de Ordine*, l. I, n° 2.

Dieu par la prière, afin que Dieu la bénisse, afin qu'elle se retrempe au foyer créateur, source des formes toujours vivantes, des immortelles beautés.

Au lieu de la remettre entre les mains de Dieu pour qu'elle germe dans sa lumière, il la possède avec avarice : il accumule avidement sur elle ce qu'il attire du dehors ; il enveloppe son immortelle beauté des richesses de la terre, et il s'écrie avec orgueil : « Oh ! qu'elle est riche et grande ! » Semblable à cet avare qui agrandissait ses greniers pour serrer ses immenses récoltes et qui disait : « Réjouis-toi, mon âme, nous « avons en réserve beaucoup de biens (1). » Mais Dieu lui dit : « Insensé ! cette nuit même « on va te redemander ton âme, et pour qui « seront les trésors que tu as amassés (2) ? » De même aussi, l'esprit de l'homme oublie incessamment « que la vie est plus que la « nourriture, plus que le vêtement (3) », et il se

(1) S. Luc, XII, 19. — (2) S. Luc. XII, 20. — (3) S. Matthieu, VI, 25.



livre tout entier au seul travail de la raison.

Mais il entend aussitôt une voix intérieure lui dire : Insensé, dans cette lumière factice que tu amasses, l'âme de tout ton travail va mourir.

Et en effet, la séve de la raison s'épuise ; l'idée, qui était l'âme de ce travail, meurt.

C'est ainsi que l'on voit des hommes perdre l'idée qui les vivifia quelque temps, l'exterminer sous l'effort même et sous l'orgueil de leur raison. C'est ainsi que l'on voit des vérités divines, de larges traditions toujours diminuées par les enfants des hommes, mourir enfin parmi les peuples sous le poids accablant des commentaires dont les chargent leurs propres apôtres, s'épuiser dans les dérivations subtiles qui en détruisent l'unité ; et finir comme le fleuve qui disparaît sous les sables, ou bien encore comme le prophète couché sans vie, sous le tombeau que lui bâtit et lui orne le prêtre après l'avoir lapidé (1).

(1) S. Matthieu, XXIII, 29.

Ainsi meurt l'idée dans un homme et dans un peuple, sous sa propre grandeur, par sa tendance exclusive à croître et à multiplier, à se verser dans la forme par l'oubli du retour vers Dieu, qui seul retrempe et rajeunit.

Et l'amour, l'émotion la plus forte que l'homme puisse éprouver, qui se promet toujours une éternelle durée, à peine a-t-il germé, qu'au lieu de le contenir, d'en offrir à Dieu les prémices, de le sanctifier en Dieu, le cœur laisse aussitôt descendre ce sentiment divin dans la voie de la chute, et le laisse finir par la chair, après avoir commencé par l'esprit. L'amour attire l'homme hors de lui, il l'y précipite tout entier. Plus fort que toute autre force, il est aussi plus empressé de se répandre au dehors, et il cherche la mort avec fureur dans ses dernières réalisations.

L'amour est un feu trop puissant, que les cœurs faibles ne peuvent contenir et qu'ils éteignent en l'exhalant. Il est semblable à la flamme électrique qui, lorsqu'elle a jailli,

s'annule ; mais qui, tant qu'elle est contenue dans les deux foyers qui la portent, augmente leur attraction (1). Heureux les cœurs qu'unit un amour fort, un amour éternel et croissant, un amour qui s'affermit dans son progrès, parce qu'au lieu de se répandre il se concentre en Dieu !

L'amour aussi meurt donc par son expansion même. Mais, le pourrait-on croire ? l'amour même que le cœur porte à Dieu, peut aussi, par le fatal entraînement de la nature faussée, être soumis à la loi de la chute. Qu'ils sont doux et féconds ces premiers jours de l'alliance, où l'âme qui s'est fatiguée dans le monde revient à Dieu pour lui dire : « Sois mon Père et mon Dieu ! » Reçue dans les bras de ce père, au milieu de la joie des anges, elle se sent inondée de confiance et de bonheur. Quels tressail-

(1) Idée reprise plus tard et mise plus en relief dans les chapitres de la *Connaissance de l'âme*, intitules : *les Deux Foyers, la Conscience et le Sacrifice, la Transformation.* (*Note des éditeurs.*)

lements mystérieux dans les profondeurs de son être! Quels célestes parfums s'exhalent de son cœur renouvelé! C'est l'heure de la liberté sainte, de la joie débordante, de l'amour dégagé de crainte, qui ne connaît qu'une loi : « aimer et faire ce que l'on « veut (1) »; c'est l'heure de l'amour intérieur, du rapport mystique et profond de l'âme à Dieu.

Mais l'amour se produit au dehors; et n'est-ce pas sa loi, comme la loi de tout ce qui vit? Il faut qu'il se réalise en œuvres et en pratiques. Mais, si on oublie de veiller et de prier, n'arrive-t-il pas que les pratiques épuisent l'amour et que les œuvres le dissipent?

Le cœur de l'homme se complaît dans son œuvre et s'y attache, et il lui faut lutter pour ne la pas préférer à Dieu.

Oui, telle est la tendance de notre activité naturelle, on aime à se vêtir de sa vertu comme d'un manteau, et ce tissu de nos

(1) *Ama et fac quod vis*. C'est un mot de saint Augustin. (*Note des éditeurs.*)

bonnes œuvres nous dérobe la rosée du ciel; la séve diminue dans le cœur, l'âme laisse appesantir sur elle le joug des ordonnances humaines; elle s'épuise et s'absorbe dans l'accomplissement des préceptes, elle fait beaucoup de choses et ne sait plus qu'une seule est nécessaire. Elle paye, comme dit l'Évangile, la dîme de l'aneth, celle de la menthe et du cumin, et elle oublie de pratiquer la miséricorde et la foi. La fleur de l'amour se fane, la liberté s'enfuit, la vie du cœur s'éteint. Telle est la voie désolante qui mène du saint amour à la justice des Pharisiens. Tels sont, dans l'atmosphère de ce monde, les naturels progrès d'un germe d'amour de Dieu, déposé dans un cœur mortel, à moins que l'âme à qui Dieu s'est donné ne se rende aussi chaque jour à lui, et n'oublie continuellement ses œuvres et sa justice pour rentrer en elle-même, afin d'y recevoir d'en haut ce pain de tous les jours, sans lequel la vie divine elle-même s'affaiblit dans notre cœur.

Ainsi tout dégénère et tombe, et dans tout mouvement ici-bas se montre la loi de la chute. On sent comment s'avancent avec la vie l'épuisement, le refroidissement et la mort. Et ne semble-t-il pas, qu'avec les années, la rapidité du mouvement fatal, l'incontinente expansion du dedans au dehors va toujours en s'accélérant ?

Qui n'a senti qu'à mesure que l'on avance dans la vie, on se sent plus pressé de vivre, on vit plus vite? N'est-ce qu'une insignifiante illusion que cette longueur fabuleuse de nos années d'enfance? A cet âge d'innocence et de simplicité un an est un cycle sans fin, chaque jour est une vie entière. Mais, lorsque plus tard les hommes agissent, ils se répandent; alors leurs années pressées passent en fuyant comme le continuel torrent de leurs pensées et de leurs soucis. L'homme ne se repose plus et ne saurait presque plus s'arrêter. Ne serait-ce pas qu'en effet la vie commence avec calme et lenteur, puis va toujours se précipitant d'un mouvement que

sa marche accélère et que notre volonté surexcite? Pourquoi douter de la vie longue et calme des premiers hommes, et des développements séculaires des générations patriarcales, placées à l'origine du mouvement près de la source du fleuve humain? La tendance au dehors était moindre, la force de l'homme plus concentrée, la vie n'était pas encore excitée par le nombre même des générations, et demeurait plus ferme dans chaque homme. Mais plus l'humanité croissait et s'étendait sous le soleil de ce monde, plus elle voulait s'étendre et croître; un entraînement plus irrésistible portait l'homme au dehors et pressait les générations. La vie en pullulant devenait plus rapide et plus brève.

Regardons au milieu de nous ces races plus soumises que les autres au brûlant soleil du midi, à ces climats d'extrême développement. La vie rapide et morcelée s'y ramifie sans fin et avance sans repos : l'homme et la femme engendrent très-tôt et quittent

la vie aussi promptement qu'ils la donnent. Leur existence sur la terre n'est qu'une bouillante jeunesse, suivie d'une prompte décrépitude ; pour eux, presque pas d'âge viril ; cet âge de force et de constance, de station au milieu du monde, où, la croissance cessant, la décroissance ne commence pas encore, n'a pas sa place dans cette vie qui ne s'arrête pas.

Là, pendant que l'homme pullule, l'humanité est pauvre et dégradée. La lumière de l'intelligence n'éclaire pas ces tribus, l'amour y demeure inconnu. L'humanité, plongée dans la dissolution, livrée avec excès à l'expansion de la bouillante nature, est morte de cœur et d'esprit.

La forme même de la face humaine y est hideuse : projetée au dehors dans tous ses traits par une stupide diffluence et une brutale excentricité, elle témoigne assez que ces hommes se sont précipités dans les ténèbres extérieures.

Quel torrent que la vie, lorsqu'elle ne se

rattache plus à Dieu et à l'éternité! Que ses flots se précipitent vite! Que de débris dans son cours et que ses eaux disparaissent promptement! Et sa trace est une trace vide comme le lit du torrent desséché.

Jusques à quand l'homme s'empressera-t-il de faire alliance avec la mort? Quand donc apprendra-t-il à se maintenir dans la vie, à en chercher la source, à en vouloir les lois? La loi de Dieu est-elle obscure? Faut-il aller bien loin pour la trouver?

En quel lieu n'est-elle pas écrite? Dieu ne l'écrit-il pas en grands symboles, dans la marche du soleil, dans la forme de la terre, et dans le mouvement de toute vie? Ne l'a-t-il pas écrite en ordonnances vivantes dans le cœur même de l'homme, dans ses espérances et dans ses désespoirs, dans ses amours et dans ses dégoûts? Ne l'a-t-il pas gravée sur la nuit et sur le jour, dans le mouvement des saisons, sur l'enfance et sur la vieillesse, sur la vie et sur la mort? Dieu n'a-t-il pas ensuite fait connaître sa loi en

termes clairs, en langue articulée, « comme « un homme qui parle à son ami (1)? »

N'a-t-il pas demandé les prémices de tout ce que produit la terre? N'impose-t-il pas à tout ce qui vit un sacrifice?

Serait-ce qu'il a besoin de ces prémices? ou n'est-ce pas plutôt qu'il veut bénir toute croissance en la rattachant à lui par un lien? Et s'il demande le sacrifice, serait-ce pour arrêter la vie? N'est-ce pas plutôt pour la rendre au centuple, pour la restituer profonde et libre, centrale et immortelle? Après le travail ne demande-t-il pas le repos? n'établit-il pas le Sabbat après l'accomplissement des œuvres, afin que tout se repose en lui, tout, depuis l'homme et le peuple choisi, jusqu'à la bête attachée à la terre?

Malheureusement toutes ces lois ont été transgressées. L'homme en omet tout ce qu'il peut en omettre. Il faut qu'il croisse et multiplie, qu'il avance et travaille : la vie l'y force. Mais il peut se soustraire à la loi du

(1) Exode, XXXIII, 11.

retour, à la loi du repos en Dieu, comme lorsqu'Israël infidèle disait : « Je ne veux « pas me reposer », et comme ces peuples qui, dans l'empressement de leur terrestre industrie, veulent effacer de leur vie publique le repos du dimanche.

L'homme ne peut se soustraire à la vie que Dieu donne, il faut qu'il la reçoive. Mais il refuse d'accomplir le cycle entier qui part de Dieu et qui ramène à Dieu; il s'éloigne de Dieu par la vie même que Dieu lui donne.

Dieu donne à tout l'accroissement, mais les jets s'élancent loin de lui. Dieu n'a-t-il pas rempli d'ardeur la jeunesse des nations? mais où sont les nations qui, recevant de Dieu la force de marcher, n'ont pas marché loin de sa face ? Il ne cesse de donner et nous refusons de lui rendre.

Il nous féconde, nous ne lui rapportons point de fruit.

Il plante la vigne, bâtit le pressoir, y met les vignerons, et, quand il vient nous de-

mander les fruits des plants qu'il a posés, nous les lui refusons. S'il nous envoie des serviteurs, nous les frappons, et, s'il envoie son propre fils, « voici, disons-nous, l'héri-« tier, tuons-le et l'héritage sera pour « nous (1). »

Voilà le mal de l'homme : vouloir garder pour soi, pour l'absorber dans son égoïsme, pour l'engloutir dans sa concupiscence, l'héritage de la vie ; et ce désir funeste est la racine de la mort. Car, puisque nous fuyons toujours, chargés du trésor de la vie, pour l'épuiser et pour le profaner, il faut bien, à moins de nous laisser perdre, que Dieu nous arrête. Il nous arrête par la croix et par la mort.

(1) S. Luc, xx, 14.

NEUVIÈME MÉDITATION

LA CROIX.

L'humanité périssait sans retour et s'engloutissait dans le mal sans Jésus-Christ. Saisie par l'entraînement du mal, comme par une de ces rotations terribles qui dévorent l'homme entier dès qu'elles le tiennent par quelque endroit, l'humanité périssait tout entière, sans la croix du Sauveur.

Qu'est-ce que la croix de Jésus-Christ? C'est le corps livré aux clous, à la lance, au marteau; l'esprit remis entre les mains de Dieu.

C'est le retour à Dieu par le renoncement à la vie fausse. C'est la seconde partie de la loi que l'homme refuse d'accomplir, parce qu'il s'est perverti dans la première : c'est

ce recueillement en Dieu qui, pour être faussé, ne peut plus s'accomplir qu'en souffrant.

Certes, lorsque la croix nous touche, cette heure est bien amère; et qui peut ne pas s'écrier : « Mon Père, délivrez-moi de cette « heure..... que ce calice, s'il est possible, « s'éloigne de moi? » Et cependant, comme dans son agonie et dans sa nuit, l'âme peut dire avec Jésus-Christ ce mot : « Mais c'est pour « cela même que je suis venu en cette heure. « Que votre volonté soit faite, ô mon Père, et « non la mienne. » L'âme sent, à travers ses terreurs, la volonté de Dieu et l'attraction de sa loi sainte, et elle s'y livre, malgré les révoltes de l'homme entier.

Mais, lorsque la lumière nous inonde et que notre âme est dans son jour; lorsque, dans cette lumière divine, l'âme sent la servitude qui l'accable, le lourd vêtement de mort que le péché lui fait; qu'elle sent chaque pas en ce monde l'endurcir, l'épuiser, la faner; qu'elle voit pulluler en elle le mal comme un nid de vipères et le péché comme

une tanière de renards ; qu'elle se sent emportée dans la vie par un entraînement faux, glisser loin du foyer de l'être sans répondre à son attraction, traverser des flots de lumière sans en être transfigurée, des flots de grâce sans pouvoir s'en nourrir : c'est alors que du plus intime de notre être s'élève un cri : « Oh que ma délivrance arrive au prix « de tout mon sang ! » L'âme a soif d'un baptême de sang. Elle dit avec Jésus-Christ : « Je dois être baptisée d'un baptême, et com-« bien je me sens pressée jusqu'à ce qu'il s'ac-« complisse (1) ! »

Elle s'écrie, comme saint Paul : « Je désire « ma dissolution (2). »

Elle dit avec les héros du martyre : « J'at-« tends avec impatience la dent des bêtes ; « quand verrai-je arriver l'heure où je serai « broyé comme le froment (3) ? »

Que la souffrance est douce à l'âme vivante et lumineuse qui gémit de se voir

(1) Luc, XII, 50.— (2) Philip., I, 23.— (3) S. Ignat., Ep. ad Rom., IV.

liée au cadavre qu'on appelle la vie de ce monde !

Oui, c'est alors que l'âme, dans un transport divin, à l'heure de la clairvoyance et de la vérité, se saisit de la croix, l'embrasse avec amour, l'adore, elle et la mort qu'elle porte.

Et dès que l'âme a baisé la croix, qu'elle s'y est attachée avec amour, la mort en Jésus-Christ commence et le martyre commence avec l'amour. L'âme sent, à des souffrances inconnues, terribles, mais précieuses, que la vie fausse est entamée, que la vie véritable s'éveille, que la main divine est sur nous.

Si l'âme est forte, si elle sait accepter la mort, si elle ne se soustrait pas à la souffrance après l'avoir désirée, la croix l'élève alors, par de terribles degrés d'épreuves et de douleurs, jusqu'à la source de la vie.

Les uns ont à livrer leur corps aux bêtes ou leur tête aux bourreaux, et se trouvent tout à coup, par une violente révolution de tout leur être subie en Dieu, face à face avec lui.

D'autres, touchés du doigt de Dieu, comme Job, supportent, pendant toute une vie d'homme, des souffrances dont nul ne sait la cause ni le remède. Couchés sur un lit de douleur, ils absorbent par la patience d'incalculables maux dont ils délivrent l'humanité : on les voit prendre le mal des autres et l'épuiser. Ces âmes renouvellent par leur vie entière, pour toute l'humanité, ce dévouement des mères pour leurs enfants, des saints pour tous les hommes, qui boivent, lorsqu'il le faut, de leurs lèvres héroïques, l'affreux venin des plus horribles plaies.

Dominatrices de la chair et du sang, elles offrent en tous temps à Dieu cette vie terrestre, et se rattachent à lui dans chaque élan de leur douleur.

La vie physique, dans ces vases de souffrance, semble lutter contre les éléments pour se porter de la chair à l'esprit, pour remonter son cours vers Dieu, sa source première, au lieu de le descendre vers la nature.

Il en est qui, du jour où ils ont embrassé la croix pour entrer dans la voie du retour, se voient abandonnés des hommes et repoussés par tous ; une solitude effrayante, plus terrible que celle du désert, s'étend autour de leur cœur ; Jésus leur fait connaître l'heure où il fut trahi par Judas, renié par saint Pierre, abandonné par tous, où le peuple demanda son sang, où la synagogue le maudit.

Qu'il est dur de lutter contre l'esprit d'un homme, de sentir entre un seul homme et soi le feu de la colère ! Mais qu'est-ce que lutter contre l'esprit d'un peuple et se sentir chargé de la haine du genre humain ?

Dans ces heures, qu'on ne peut connaître sans les avoir goûtées, la force commune du genre humain semble nous délaisser, et repousser l'âme tremblante, isolée de l'esprit puissant qui vivifie l'humanité. C'est là que seule, en face de Dieu, l'âme doit apprendre à s'appuyer sur lui, à porter sur lui tout entière, à se livrer sans partage à son Dieu.

C'est là que Dieu nous guérit de cette tendance funeste à faire nos œuvres en vue des hommes, et nous enseigne à fuir la gloire qui vient d'eux et à chercher celle qui vient de lui. C'est là qu'il délivre l'esprit des opinions dominatrices d'un siècle, pour l'attacher à l'éternelle vérité. C'est là qu'il donne aux prophètes, contre le peuple, un front plus dur que son front (1). C'est là qu'il apprend à l'âme à aimer tous les hommes sans espérance de retour, à se verser, ainsi que notre Père céleste, sur les méchants comme sur les bons, à soulager les plus malades, à secourir les plus ingrats.

C'est par ces âmes que Dieu tient en ses mains l'esprit des siècles et les ramène à lui.

Les vérités, toujours diminuées par les enfants des hommes, iraient en s'épuisant, par le cours des générations, sans ces canaux secrets par lesquels Dieu rattache à lui les divagantes pensées du genre humain. C'est par eux, qu'aux plus tristes époques d'oubli de

(1) Ézéchiel, III, 8.

Dieu, apparaît l'esprit de retour, et que, dans l'épuisement des décadences, la séve nouvelle commence à fermenter.

Que dire des âmes destinées à connaître et le délaissement des hommes et le délaissement de Dieu ? de ces âmes que le Christ entraîne avec lui sur la croix jusqu'à la dernière agonie, jusqu'au moment suprême où il s'écrie : « Mon Père, mon Père, pourquoi « m'avez-vous abandonné ? »

Dans cette épreuve excessive, l'âme crie vers Dieu : « Seigneur, vous m'enveloppez « des filets de la mort et vous me faites sen- « tir les terreurs de l'enfer (1). » Mais on dirait qu'un roc obstrue tout notre élan vers Dieu et qu'un nuage empêche notre prière de passer. Et Dieu semble vouloir tenter si l'âme est assez forte pour vivre au sein de la mort et pour subsister dans l'enfer. Comment le pourrait-elle ? et pourtant il le faut.

C'est donc alors qu'il faut mourir à sa vie propre et ne plus vivre qu'en Jésus-Christ,

(1) Ps. XVII, 6.

qui seul peut traverser ce passage et supporter la peine du *dam* pour délivrer l'homme de l'enfer. Et c'est par là qu'une âme créée peut atteindre, avec Jésus-Christ, jusqu'au fond de l'abîme, pour ramener des âmes perdues dans le dernier éloignement de Dieu.

Telle est la vertu de la croix, de cette croix que Jésus a saisie et portée, lorsqu'après avoir dit : « Je viens pour accom-« plir la loi, » il dit vers la fin de sa course : « Je suis sorti de mon Père et je suis venu « dans le monde, maintenant je quitte le « monde et je retourne à mon Père. »

La croix est le point fixe placé au centre du monde, pour arrêter l'entraînement fatal de toutes choses à la mort. Elle est le seul point fort, sur lequel l'homme délaissé, qui descendait sans retour vers la chute, puisse se poser pour s'arrêter vers Dieu. Elle est l'arbre de vie, car elle ramène toute existence à son foyer, source de la vie propre, et tout foyer vers le foyer divin, source de toute vie.

O croix ! unique espoir du monde, refuge unique contre le mal, heureux celui qui dès cette vie sait te choisir pour ornement, pour arme et pour trésor. Ta vue est effrayante aux hommes de la nature ; elle les révolte, les scandalise ; ils n'y voient que mort et torture; ils ne voient pas la séve divine, puissante et réparatrice, circuler dans tes fibres cachées, ni les anges monter et descendre au-dessus du corps crucifié. Bien différente de toute la scène du monde qui séduit du dehors et ne donne que mort et dégoût quand on y entre, l'âme trouve que ton approche est dure. Mais celui qui te pénètre entre dans la ligne vivante, dans la voie substantielle hors de laquelle tout est ténèbres et misère.

DIXIÈME MÉDITATION

LES BRANCHES DE LA CROIX.

La croix, arbre de vie, étend aujourd'hui sur la terre ses célestes rameaux ; elle a trois branches dont Jésus-Christ conseille aux hommes de recueillir les fruits.

Ces branches sont : la chasteté, la pauvreté, l'obéissance. Leurs fruits répandus sur le monde doivent le guérir et le sauver.

I. LA CHASTETÉ.

Que fait celui qui demeure vierge, qui concentre en son cœur toute sa force, qui,

pour l'amour de Dieu, renonce à propager sa race afin de se restituer entier au père universel?

Celui qui fait cela est un homme fort, qui, placé dans cette vie qui passe, dans ce torrent à qui tout cède, s'arrête et dit : « Il est « meilleur de retourner à Dieu; » et puis, tournant le dos aux créatures, la face à Dieu, il remonte, vers la source vivante, le flot qui pousse tout vers la mort.

Il arrête dans une de ses lignes ce funeste écoulement de mort qui entraîne toutes les créatures; il dépose ainsi dans le monde un germe d'immortalité.

Avant le Christ et cette élite de vierges qui le suivent partout où il va, le progrès de toute société n'était qu'une rapide décadence, car alors, dans tous ses progrès, la tendance au développement extrême, sans nul mélange du mouvement contraire, dominait seule.

Maintenant que l'autre tendance vit aussi dans le monde, on peut espérer mieux.

D'abord l'Église chrétienne ne peut périr, ni même passer comme la chaire de Moïse, parce qu'elle porte en elle la loi complète de la vie, la double loi de Dieu réalisée.

L'Église terrestre porte toujours en elle des vierges, des hommes de croix, des natures à tendance centrale, unies au Christ qui attire tout vers Dieu. N'y en eût-il que dix, comme à Sodome, l'Église de Jésus-Christ subsistera sur terre, l'expérience s'en fait sous nos yeux.

Les vêtements, les formes périssables qui recouvrent l'Église, tombent en lambeaux ; ses ennemis saluent sa mort, mais attendons sans crainte. Le corps des vierges la maintient immortelle.

Si elle pouvait périr, cette heure serait la sienne, elle serait morte; mais on voit qu'elle renaît.

Il en sera de même de toute société chrétienne.

A-t-on vu dans les temps anciens une civilisation poussée à terme, entrer en lutte

avec la décadence et la dompter, se dégager de sa propre poussière, comme le Phénix, reparaître elle, et la même, après une nuit, comme le soleil, pour recommencer la carrière avec jeunesse et liberté ? N'est-ce pas le spectacle auquel nous assistons ?

Il est certain que l'aurore commence, l'aurore d'un nouveau jour de civilisation chrétienne. Le laboureur couché dans la vallée ne la voit point. Celui qui prie sur la montagne la voit déjà.

II. LA PAUVRETÉ.

Que fait celui qui, comme le Christ, veut être pauvre en ce monde ; qui, voyant qu'il est plus difficile « au riche d'entrer dans le « royaume du ciel, qu'il ne l'est au chameau « de passer par le trou d'une aiguille (1) »,

(1) Matth., XIX, 24.

se dégage du fardeau des richesses, qui s'incorpore à nous comme le fardeau naturel que portent les reins du chameau ?

Celui qui se fait pauvre avec le Christ, qui renonce à ce désir luxuriant de se grandir par une force empruntée, et de multiplier sa vie par l'or, séve de la vie du monde, celui-là met à mort un des plus terribles désirs de l'égoïsme dévorant qui veut la vie pour soi, refusant de la rendre à Dieu ou de la partager avec ses frères. Il pacifie pour sa part la guerre antique des hommes, luttant pour les biens de la terre.

Le pauvre de Jésus-Christ est un homme qui, présenté au banquet de la vie, tel que nous l'avons fait, à cette agape sans charité où l'un s'enivre pendant que l'autre souffre la faim, préfère être celui qui souffre plutôt que celui qui s'enivre. Avouons-le, la vie ressemble parmi nous à un festin où de grossiers convives se disputeraient les mets au lieu de se les offrir ; où chacun, au lieu de présenter à son voisin les meilleures choses,

repousse durement ses demandes et refuse de partager ce qu'il tient.

N'avons-nous pas quelquefois admiré une troupe d'animaux voraces luttant avec une risible avidité autour de chaque morceau qu'on leur jette ? L'animal qui arrache aux autres quelque bouchée remarquable, fuit et se hâte de l'engloutir, car il sait son bien en danger tant qu'il est saisissable dans sa bouche. Les plus gros de la troupe, toujours maîtres du champ de bataille et rois absolus de la pâture, vont toujours en s'engraissant ; mais les plus grêles, toujours écartés du partage, ne peuvent que dépérir chaque jour, si la main qui les nourrit tous ne met une adresse attentive à assurer leur part aux plus petits.

Oui, tel est le spectacle que nous offrons encore aux yeux des anges qui nous contemplent, aux yeux des enfants de Dieu répandus sur la terre. Ils voient l'humanité, la fière humanité de nos jours , vivre dans un égoïsme sauvage, dans une impudence animale qui les attriste et les étonne.

Il serait temps, ce semble, que ceux qui sont intelligents et forts missent leur gloire non pas à s'enrichir, mais à nourrir ceux qui ont faim, non pas à prendre, mais à donner. Il serait temps, qu'au sein des peuples civilisés, commençât à régner la politesse du ciel et les manières de Jésus-Christ consistant à prendre pour soi la pauvreté, les dangers, les fatigues et les travaux ; que l'on vît dans nos sociétés plus d'hommes de noble origine commencer leur carrière par donner, ainsi que les premiers chrétiens, leur patrimoine aux pauvres, leur place à leurs rivaux ; puis, après ces préliminaires, se mettre avec joie au travail pour soulager ceux qui souffrent.

Quel est l'homme dépourvu d'âme qui n'adorera pas Jésus-Christ et ne brûlera pas du désir de l'imiter et de l'aider, lorsque, quittant la table du festin et se ceignant, il se met à genoux devant ses pauvres disciples pour leur laver les pieds ?

Comment se fait-il qu'à cette vue on ne

soit pas saisi d'une ambition pressante, immense, d'arriver aussi soi-même à être serviteur parmi les hommes, de parvenir à l'un de ces trônes dont le Sauveur nous enseigne la voie, en nous disant : « Quiconque voudra devenir le premier d'entre vous qu'il « soit le serviteur de tous (1)? »

Qui pourrait comprendre ces choses, ô Jésus-Christ, si vous ne les aviez enseignées? Mais comment ne les pas comprendre après que vous les avez faites !

III. L'OBÉISSANCE.

Nous voyons toutes les créatures obéir à l'instinct de leur être, tous les éléments à leur loi.

Le fleuve, entraîné dans le gouffre par

(1) Marc, IX, 34.

l'attraction terrestre, y verse toutes ses eaux sans en rien retenir, et tombe avec la vitesse même que la terre lui demande. Le feu, dès que le souffle le dégage et qu'une tâche lui est imposée, s'empresse d'agir et ronge avec ardeur ce qu'on lui donne à dévorer : l'homme le laisse agir seul, et l'élément poursuit son œuvre jusqu'au terme.

Les astres dans le ciel continuent leur course éternelle dans une infatigable docilité. L'obéissance de toutes les créatures n'hésite jamais. On la dirait sérieuse et grave. Il semble que chaque chose fasse son œuvre avec crainte et respect.

Mais l'homme, quand il reçoit un ordre, regarde de tous côtés pour voir ce qu'il fera.

Il comprend peu ce qu'on lui dit, et il refuse souvent de faire ce qu'il comprend. Ce n'est qu'après bien des épreuves, de longues erreurs, de cruelles expériences, qu'il revient à la loi, qu'il la regarde et voit qu'il la faut accomplir. Cette indocile hésitation de

l'homme maintient le monde en retard, trouble toute harmonie et rend le vrai progrès des choses lent et boiteux, semblable au mouvement difficile d'un mécanisme faussé, dont les rouages obéissent mal, dont les pièces emboîtent mollement, qu'entrave le temps perdu.

Comme la dent usée d'un rouage qui glisse et passe quand vient son tour de mordre, l'homme à tout instant transgresse le vouloir actuel de Dieu, la motion providentielle du moment. Toujours lancé dans la tendance de sa volonté propre, il ne sait plus obéir ni écouter. La force divine le sollicite toujours; il ne la sent même pas, il continue sa marche inerte sans répondre, sans réagir; la voix de Dieu n'a plus de prise sur le pontife de la création, elle crie en lui, il n'entend pas. — Il dort dans le mortel engourdissement de la volonté propre, semblable à l'esprit fatigué du prêtre languissant, qui prononce la parole sacrée sans la saisir, qui marche à travers la lumière sans le savoir,

qui suit le cours distrait de ses propres pensées pendant que la parole de Dieu passe par ses lèvres; qui, lorsqu'il a tout dit, n'a rien gardé et ne sait plus ce qu'il a dit, ni même s'il a dit quelque chose.

L'obéissance serait la vie et le réveil, la délivrance de la plus dangereuse léthargie, du plus stupide engourdissement. L'homme qui s'unit de cœur à l'obéissance de Jésus-Christ, qui dit avec le Christ : « O Père, je « viens pour faire ta volonté, » cet homme ne se précipite plus dans la course de mort qui emporte le monde; car il écoute et il s'arrête quand Dieu lui parle. Il ne fuit pas comme Jonas sur un vaisseau rapide pour éviter la voix de Dieu; mais il s'arrête dans son voyage terrestre au moindre signe divin, soit pour prier, soit pour attendre, soit pour souffrir, soit pour mourir. Il s'arrête au milieu de son œuvre et de son plus rapide élan, comme un coursier parfait, pour prendre toujours les mouvements nouveaux que Dieu lui donne; il réprime les plus fortes

tendances de la nature, pour recueillir son cœur vers Dieu, comme l'austère religieux qui interrompt au moindre signe le repas acheté par un jour de travail, et modère sa faim dévorante pour prier un instant.

Et cette obéissance est l'union de l'âme avec Dieu. La chasteté, la pauvreté préparent notre âme et la tournent vers Dieu : l'obéissance la lui donne. C'est alors que la vie divine commence en nous, que Dieu nous parle et que nous répondons, que nous réagissons lorsqu'il agit sur nous. C'est alors que l'homme se refait sur le modèle divin; son âme est réparée, sa vie renouvelée, et l'homme nouveau croît et grandit. « J'ai, « dit le Christ, une nourriture à prendre « que vous ne connaissez pas; ma nourri- « ture est de faire la volonté de mon Père « qui m'envoie (1). »

C'est là la nourriture de l'homme nouveau, et, sans cet aliment divin, il n'est ni foi ni

(1) Joan., IV, 32.

prière qui puisse faire descendre en nous la vie divine.

La chasteté nous élève au-dessus de la vie du sang. La pauvreté nous élève au-dessus des désirs de la chair qui s'attachent aux biens de ce monde. L'obéissance nous élève au-dessus de nous-mêmes pour nous donner à Dieu, elle nous élève plus haut que l'homme. L'homme alors n'est plus « né du sang ni « des désirs de la chair ni de la volonté de « l'homme, mais de Dieu même (1); » l'homme alors est enfant de Dieu.

Il n'y a pas de vie divine pour l'âme qui ne se soumet pas à Dieu jusqu'à l'obéissance absolue, qui ne se soumet pas jusqu'à mourir. « Celui, dit Jésus-Christ, qui ne hait pas sa « propre vie ne peut pas être mon disciple (2). » Il faut donc mourir à sa vie propre pour être régénéré.

Le cœur nouveau n'est mis dans notre sein, et l'esprit droit renouvelé dans nos entrailles, que par cette mort mystique de l'homme en

(1) Joan., I, 13. — (2) Luc, XIV, 26.

Dieu qui lui fait dire : « Ce n'est plus moi qui « vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi (1). »

Sans doute, c'est par le sacrifice, par la croix, en coupant, en retranchant, en sortant de soi-même, que cette mort s'accomplit ; mais il faut dire aussi ce qu'elle porte avec elle de joie.

Sortir de la misère de notre propre esprit, de la monotonie de nos pensées, de l'ennui mortel d'être seul, des bornes rétrécies de notre horizon personnel qui va toujours se resserrant à mesure que nous avançons dans la vie ; quitter l'étroite et fastidieuse prison de l'habitude, pour prendre une vie toujours renouvelée du dehors, immense et large ; fuir l'atmosphère éteinte et épuisée, l'air renfermé de l'égoïsme mille fois rejeté, mille fois repris par nous, cet air où nous languissions et dormions, où notre sein ne se gonflait plus, où notre sang ne s'animait plus, où la paresse et la pâleur nous gagnaient ;

(1) Galat., II, 20.

rencontrer tout à coup la lumière et l'air libre, l'air vaste, l'air pénétrant, la lumière vivifiante et sans bornes ; boire à longs traits tous les stimulants de la vie, recevoir des pensées qu'on n'a pas calculées, qui naissent en nous comme sous la parole d'un plus sage ; sentir des émotions qu'on ne pouvait attendre, qui touchent et qui saisissent et nous font tressaillir, comme la main d'un ami posée sur notre main au moment du réveil ; sentir qu'on n'est plus seul, qu'un autre est avec nous, qu'un être plus puissant nous guide et qu'il nous guide de près, en nous touchant comme l'ange qui guide un enfant par la main, tel est, au milieu des sacrifices, l'état d'une âme qui meurt à sa vie propre pour vivre en Jésus-Christ. C'est là ce que les chrétiens nomment le passage de la mort à la vie et des ténèbres à la lumière.

Combien est large et grande la vie d'un homme ainsi régénéré qui voit, qui veut en Dieu !

L'homme engagé dans sa volonté propre,

dans cette bassesse de vues, dans cette petitesse de désirs qui nous enferment dans un cercle étroit, nous tiennent dans une direction exclusive, nous empêchent de vivre en tous sens, de réagir en toute action; cet homme ne vit que d'une vie incomplète, semblable à la respiration partielle de ces poitrines malades, que des points d'adhérence empêchent de s'ouvrir tout entières.

L'homme dégagé, l'homme libre en Dieu, vainqueur des exigences du corps et de la tyrannie du cruel égoïsme, l'homme que rien n'empêche d'obéir aux mouvements divins, cet homme vit de la vie divine, universelle ; son esprit s'universalise, sa volonté se divinise ; ce qu'il désire, c'est le progrès du monde ; sa volonté plane sur le monde, unie à celle de Dieu.

C'est par ces âmes que s'accomplit la grande demande : « Que votre volonté soit faite en la « terre comme au ciel ; » c'est elles qu'attendent, en soupirant, les créatures qui, dit

saint Paul, espèrent leur délivrance de la venue des enfants de Dieu (1).

Voilà l'obéissance à Dieu.

Qu'est-ce que l'obéissance à l'homme?

L'obéissance à l'homme est un passage pour arriver à obéir à Dieu.

Comment obéir à Dieu qu'on ne voit point, si l'on ne sait obéir à un homme que l'on voit et que l'on entend ?

Comment un peintre pourrait-il copier l'idéal invisible, s'il ne sait copier la nature et ses réalités? L'artiste apprend à obéir; il rend à force de patience son œil docile, sa main souple et fidèle; il va de degrés en degrés, depuis l'instant où ses doigts enfantins tracent autre chose que le modèle donné, jusqu'à l'heure où le génie inspiré copie l'invisible, et dessine la forme idéale que son cœur seul lui fait connaître et que ses yeux n'ont jamais rencontrée.

C'est ainsi que l'homme, par degrés, s'é-

(1) Rom., VIII, 19, 22, 23.

lève jusqu'à l'obéissance à Dieu en s'exerçant à obéir aux hommes.

L'homme est tombé bien bas ; il arrive en ce monde sourd et distrait, aveugle et opiniâtre. Il ne comprend pas la lumière qui vient éclairer ses ténèbres, et il s'y ferme. Rien n'est plus éloigné de son cœur que d'obéir.

Quelle lutte n'ont pas à soutenir les nourrices contre l'enfant à la mamelle !

Quelle lutte n'ont pas à soutenir la famille contre chacun de ses enfants, l'éducateur contre chacun de ses disciples, depuis celui qui n'entend pas la loi jusqu'à celui qui l'interprète, depuis celui qui ne sait pas vouloir jusqu'à celui qui relève la tête, et qui croit se faire homme en devenant méchant !

Quelle lutte n'a pas à soutenir la cité contre l'ardente jeunesse que des passions fougueuses font tomber au-dessous des lois, ou contre ceux qui s'élèvent au dessus, qui veulent les briser, les remplacer par l'idéal, avant d'avoir compris le réel !

Après tous ces combats, les hommes se forment, non pas même tous, mais la plupart apprennent à obéir à quelque chose, à suivre une voie tracée ; la masse devient assez docile pour que l'état poursuive le cours vulgaire de sa durée, et parvienne à la décadence après quelques beaux jours.

Mais où sont les sociétés fortes, soumises à la vérité, qui sauront croître en gloire, en liberté ? Ce sont les sociétés chrétiennes, si elles apprennent à obéir.

La liberté, ce grand besoin des hommes, cherche depuis le commencement des âges à prendre pied dans le monde. Mais elle trouve la terre occupée par l'aveugle indocilité des hommes qui maintient sur eux l'esclavage comme un filet.

L'homme est loin de la liberté tant qu'il ne sait pas obéir.

Que peut la Providence sur les races indociles où nul ne reconnaît de loi, où le même instinct d'égoïsme tend à réduire la masse à un morcellement sauvage, où il n'en

est plus deux qui tiennent ensemble et qui vivent d'une vie sympathique?

Que peut la Providence sur l'homme réduit à cet état? Lui donnera-t-elle la liberté?

Elle lui enverra l'esclavage comme un bienfait.

Les hommes chargés de gouverner les autres comprennent l'usage du despotisme et son rôle dans l'histoire.

Que faire, en présence d'une masse d'hommes où l'âpreté des instincts personnels maintient un trouble incessant, où chacun, poursuivant sa proie et son désir, heurte et se rue contre les autres, où tout remue et lutte, depuis l'esprit ambitieux de gloire, jusqu'au voleur qui dérobe de l'argent; sans compter ceux qui suivent de l'œil le dépositaire de la force pour épier ses mouvements, qui multiplient les bruits occultes pour le troubler? De sorte que le pouvoir social, chargé de protéger le peuple afin qu'il vaque à son travail, de prévoir les besoins généraux, de maintenir la paix et d'apaiser les

bruits inévitables qu'entraîne la marche d'un grand peuple, le pouvoir doit lutter encore contre les insensés qui troublent le travail, parce qu'il leur plaît de l'entraver.

Ne voit-on pas dans un lieu de travail où des enfants sont réunis pour acquérir la science et la sagesse, n'en voit-on pas chercher le trouble et s'y complaire, le fomenter pour en jouir?

Ce que font les enfants, les hommes le font aussi.

Il est des caractères profondément indociles qu'une idiote opiniâtreté rend dès l'enfance incapables de recevoir. Sur ces esprits fermés, étroits, rebelles, l'éducation n'agit pas, et, dans l'âge viril, les larges traditions du genre humain n'ont pas de sens pour eux. Ces hommes dérangent le travail commun; incapables d'y prendre part, ils arrêtent le mouvement de la masse par celui qu'ils prétendent se donner.

Quel obstacle à la liberté que leur présence au sein des sociétés! Ils rendent plus

dure l'éducation du genre humain et ses progrès plus lents. Ils maintiennent l'esclavage sur la terre, entravent l'union des hommes entre eux, arrêtent par le blasphème l'union des hommes avec leur Père ; ils nourrissent tous les despotismes et ils empêchent la Providence de renverser les tyrannies.

Croit-on que la Providence ne cherche pas à nous donner la liberté ?

La Providence réserve au genre humain un avenir de liberté que les plus audacieux tribuns n'osent pas rêver.

L'œil de la Providence plane sur le monde, elle cherche et elle attend ; elle attend des âmes préparées et dociles pour y verser la vérité et, par la vérité, la liberté : « Si vous « êtes vraiment mes disciples et si vous gar« dez mes paroles, dit le Sauveur, vous con« naîtrez la vérité et la vérité vous rendra « libres (1). »

Dieu proportionne à chaque âge du

(1) Joan., VIII, 32,

monde, à chaque race de l'humanité, à chaque degré de la vie des nations, la mesure de liberté qu'elles sont capables de recevoir.

Tous les peuples chrétiens en ont déjà reçu plus que les sages de l'ancien monde n'en pouvaient concevoir ; mais ce ne sont que les prémices de la moisson ; la liberté que le Christ doit donner commence à peine.

Lorsque saint Augustin, dans sa vision de la cité céleste, parle de l'esclavage qui, de son temps, couvrait encore la terre, il dit : « Que les esclaves obéissent à leurs maîtres, « non par crainte ou par ruse, mais par une « soumission fidèle..... jusqu'à ce que passe « l'iniquité, que toute principauté soit ren« due vaine, que tout pouvoir humain dé« faille et que Dieu seul soit tout en tous (1). »

Il semble, de nos jours, que quelque

(1) Non timore subdolo, sed fideli dilectione serviendo, donec transeat iniquitas, et evacuetur omnis principatus, et potestas humana, et sit Deus omnia in omnibus. (*De Civ., Dei*, lib. XIX, c. 15.)

chose nous arrête dans notre élan vers la liberté. On se sent ballotté du despotisme à l'anarchie, de l'anarchie au despotisme. On veut la liberté, mais on ne voit pas bien comment elle peut régner; quelques-uns doutent qu'elle soit possible.

Mais n'est-il pas facile de voir ce qui nous manque et ce qui nous arrête ?

Il nous manque d'obéir à Dieu. Voilà l'obstacle à la liberté qu'on désire, à l'organisation nouvelle des sociétés.

Nous cherchons partout cet obstacle, nous nous précipitons avec colère sur tout ce qui semble nous arrêter, nous nous plaignons les uns des autres. Nous nous traînons encore dans l'ornière fausse des débats politiques du vieux monde, et dans ces traditions de haine inextinguible entre les parties d'un même peuple et les ordres d'un même État. Chacun reproche aux autres, avec fureur, les maux de tous.

L'un dit : « La faute en est aux rois. » — L'autre réplique : « La faute en est aux peu-

« ples. » D'autres s'écrient : « La faute en « est aux prêtres. »

Acceptons leurs discours : tous ont raison.

La faute en est aux prêtres; ils sont coupables, ils n'ont pas fait valoir comme ils devaient le talent qui leur est confié.

La faute en est aux rois, ils sont coupables; ils ont marché sur les traces orgueilleuses des rois anciens, concentrant en eux-mêmes la vie de tout un peuple pour en jouir, élevant sur la base immense du travail, du sang et des sueurs d'une grande masse d'hommes, je ne sais quelle couronne d'orgueil, de majesté, de gloire humaine, qu'ils nomment l'apanage de leur race.

La faute en est au peuple ; le peuple aussi peut être convaincu d'injustice : tous cherchent leur intérêt, nul celui de ses frères ; la plupart méconnaissent leur devoir; trop peu d'entre eux se donnent à Dieu pour le servir et faire du bien aux hommes.

Oui, nous sommes tous coupables, les peuples et les rois, les prêtres et les riches.

Que celui donc qui se croit sans péché jette aux autres la première pierre.

Il nous reste à nous pardonner tous les uns aux autres, à revenir à Dieu. Il faut renoncer à la haine, à ce besoin de déchirer ses frères, à cette manie d'opposition sans vérité, à cette ignorante illusion qui nous pousse à refaire la forme de l'État et à régénérer un peuple par le dehors. Il faut savoir respecter quelque chose, il faut savoir aimer et obéir.

Si nous étions tous humbles de cœur, bons et aimants, soumis à Dieu, et si chacun commençait par soi-même la réforme des sociétés, on les verrait bientôt marcher avec assurance vers le vrai progrès, vers le bonheur et vers la liberté.

ONZIÈME MÉDITATION.

L'UNION DES HOMMES.

« Le commandement que je vous donne, « dit Jésus-Christ, est de vous aimer les uns « les autres (1). »

La tâche que l'obéissance nous impose, c'est donc l'amour.

Nous vivons tellement plongés dans l'habitude de la défiance, de l'isolement, de la haine, que cette habitude même ne nous laisse plus sentir combien l'union est rare parmi les hommes.

Où sont les hommes qui savent s'estimer et s'aimer pendant toute une carrière et se tenir unis jusqu'à la fin?

Souvent une sorte de bienveillance naïve attire plusieurs hommes les uns vers les autres pour les unir; mais on dirait qu'en s'approchant et se voyant de près, cet attrait cesse.

(1) Joan. XV, 12.

On se connaît trop pour s'aimer; qu'il arrive une secousse dans la vie, un croisement d'intérêt, on se sépare et l'on s'oublie.

L'homme apporte, en naissant, le besoin de s'unir à ses frères : mais les premiers essais d'union amènent les premières expériences : ces expériences se multiplient, deviennent terribles et cruelles ; on cherche en vain des cœurs qui sachent répondre au nòtre ; plus on aime, plus on est trompé; plus on se donne, moins il nous est rendu. Alors le cœur se ferme, la défiance s'empare de notre âme, on renonce à l'amour, à l'union. On s'habitue à vivre en étranger au milieu de la foule, à ne compter jamais que sur sa propre force : il ne nous vient même plus au cœur d'espérer quelque chose d'autrui, on prend les hommes comme ils sont ; chacun dans sa demeure s'occupe de soi, et les clòtures de nos maisons, leurs murs et leurs barrières sont les faibles symboles des infranchissables barrières d'indifférence et de défiance qui nous isolent les uns des autres.

Que dire des vengeances et des haines, des luttes d'orgueil ou d'intérêt? Chaque homme a devant lui quelque adversaire qu'il cherche à renverser, sinon quelque ennemi qu'il voudrait tuer.

L'humanité se partage en races qui se repoussent, les races en tribus ou en peuples qui mettent leur gloire à se détruire, les peuples en castes ou en partis qui se combattent et se déchirent; dans chaque cité, des classes et des partis divers se craignent, s'oppriment; dans chaque maison, chaque homme voudrait voir disparaître quelqu'un de ceux qui vivent sous le même toit et qui mangent le même pain que lui.

Heureux encore les peuples où se sont conservées les traditions de l'unité sociale !

C'est une donnée divine, un caractère religieux imprimé sur les races qu'on nomme civilisées. Mais que devient l'humanité dans les races livrées à elles-mêmes ? C'est là qu'éclate simplement et sans voile l'état du cœur de l'homme. Là, les hommes se séparent et

se morcellent sans fin, tous contre tous. C'est là que l'homme en vient à vivre de chasse humaine et poursuit ses semblables comme un gibier. Ce que l'on prend se tue, se mange, et le reste se vendra. Oui, les hommes se dévorent l'un l'autre, c'est une expression faite, mais on ne pense pas qu'elle est vraie. On ne pense pas qu'il est des races où l'homme dévore la chair de son semblable; car tel est le contrat social que font entre eux les hommes dans l'état de nature.

Sans Dieu, sans sa main toute-puissante, toujours posée sur l'homme pour le guérir, sans sa parole transmise d'âge en âge pour nous guider, nous relever, le genre humain irait se morcelant sans fin jusqu'à l'état de sable et de poussière, sans qu'il restât sur la terre une seule trace d'organisation. Chaque homme vivrait comme l'araignée, symbole extrême de l'égoïsme, qui seule occupe sa toile et dévore ce qui vient la toucher.

Mais l'esprit de Dieu plane sur nous. Dieu cherche à nous unir à lui ; c'est là le but de

toute l'éducation providentielle du genre humain. Dieu nous réunit en familles, car sa parole fonde la famille, le lien du sang ne le pouvant pas seul. Dieu fait de la famille un premier corps religieux, la réunion élémentaire des hommes entre eux.

Les familles, en se développant, passent à l'état de tribus que continue à maintenir entre elles la donnée religieuse, la tradition d'obéissance à Dieu et au Père qui le représente.

Lorsque les races se croisent et se divisent par leur grandeur, Dieu fonde ces immenses monarchies qui réunissent en elles les débris des races morcelées. Il les unit par la conquête lorsqu'il ne le peut autrement ; car il faut que les hommes soient maintenus ensemble, ne fût-ce que par la force, pour que le progrès humain soit possible.

Mais Dieu fait surtout naître les grands peuples par germes. Il dépose au sein de quelques tribus vagues un germe de vertu, un irrésistible besoin de gloire et de grandeur, et fonde ainsi les grands États.

Ou bien, il rassemble les hommes à la voix de poëtes inspirés, les adoucit, les civilise par l'harmonie de leurs chants religieux, et pose comme germe d'un développement humain l'enthousiasme et le génie des arts.

Ces monarchies, ces civilisations se succédant et s'élevant sur celles qui passent et tombent, comme le flot qui s'élève sur le flot qui s'abaisse, forment le cours du fleuve humain dans sa marche vers l'avenir.

Et c'est là le progrès social, la marche de la civilisation. Mais ce progrès, comme tout autre en ce monde, est une décroissance intérieure sous la croissance extérieure de la forme. L'unité politique se fonde et s'agrandit. Les liens civils deviennent forts et nombreux, l'art de vivre dans la cité s'apprend par l'expérience.

Mais les liens religieux faiblissent et l'élément traditionnel s'épuise : la société, plus religieuse à l'origine, est plus terrestre à la fin du progrès.

Alors, quand l'homme arrivé au terme

du progrès terrestre est desséché de traditions divines, comme un sable altéré; quand le colosse humain, grandi jusqu'à l'extrême, ne peut plus que périr; quand le règne de l'homme a donné tous ses fruits, surviennent de nouveaux dons.

Alors, suivant la vision prophétique (1), descend des collines éternelles le germe de la céleste monarchie. Une petite pierre, et cette pierre est le Christ, vient briser le colosse humain; et dès lors le royaume de Dieu, comme le dit l'Évangile, est au milieu des hommes. L'Église devient la société universelle, la séve des sociétés. Et cette société mère, ce royaume de Dieu sur la terre, travaille avec puissance à réunir les hommes entre eux; en s'adressant à tous, elle leur prêche l'amour, l'obéissance, la liberté, et répand ainsi sur la terre tous les éléments de l'union.

Voilà ce que l'Église apporte au monde, cherchant à l'attirer, cherchant à réunir les hommes en Dieu.

(1) Daniel, II.

Les hommes s'y refuseront-ils toujours? N'écouterons-nous pas ces désirs de notre vraie nature, ces désirs d'union et d'amour, qui, bien qu'altérés et faussés par le mal, subsistent toujours au fond de nos âmes? Souffrirons-nous toujours, faute d'obéir à Dieu, à la conscience de nos besoins célestes, à l'attrait de cette vie sympathique qui lie chaque homme à tous les autres?

Tous les hommes ne se tiennent-ils pas par un lien mystérieux?

Ils sentent peu cette vie sympathique parce qu'ils y sont toujours plongés, et qu'un bien petit nombre suivent en eux-mêmes les secrets mouvements de la vie. Cependant, combien d'émotions nous viennent de l'âme des autres! Que de fois nos tristesses viennent de la tristesse de nos frères, et que de fois notre joie n'est qu'un rayon de la leur!

Qui est-ce qui peut, sans cause visible, venir serrer ou dilater nos cœurs, remuer tout à coup la source de nos larmes, faire

passer sur notre âme un nuage, un frisson? Un grand crime commis loin de nous, l'élan sublime de quelque âme inconnue, l'indignation terrible de quelque juste, se font peut-être alors sentir à nous. Que de fois la tendresse d'un ami n'envoie-t-elle pas à notre cœur son souvenir et son image! Que de fois ceux que nous aimons, dans les moments solennels de leur vie, dans le plus solennel de tous, au moment de mourir, ne viennent-ils pas, franchissant les distances, nous remuer dans le sommeil par une présence dont on ne peut douter!

Mais ces sympathiques influences sont neutralisées par la haine et les terribles divisions des hommes, et par les liens grossiers qui captivent la plupart des âmes en les fermant à la vie véritable.

La Providence cependant réalise à chaque âge du monde, ce que le monde peut supporter. Le genre humain marche encore dans ses voies et ne reconnaît pas encore la voie divine. Mais, au milieu de ce grand corps

malade, un germe pur, un germe saint vit de la vie régénérée.

Ce germe, c'est l'Église, le corps mystique de Jésus-Christ. Ce corps divin est le germe, sur terre, de l'éternelle union des hommes; c'est la cité céleste déjà vivante au milieu de nous. C'est là que les âmes purifiées s'unissent en Dieu, c'est là qu'on peut s'aimer sans crainte, et c'est là que les âmes se touchent. C'est là qu'une vie forte et commune pénètre tous les membres du corps, non pas que toutes les âmes sentent cette vie générale, mais les plus pures en sont pénétrées et remplies. Que d'âmes ne voit-on pas, séparées des influences terrestres, dans cet état de suave et délicate pureté, où toute impression se ressent, suivre par leur vie intérieure le cycle de l'année, tel que l'Église le solennise, sentir dans leur cœur même la présence des grandes fêtes, et se remplir l'esprit des mystères auxquels tant d'hommes pensent en ce jour!

Où trouver, je le demande, parmi nous,

une vie commune aussi large de base, aussi nombreuse d'organes que celle de l'Église catholique?

Toutes les autres pensées des hommes vont et s'arrêtent capricieusement; toutes se croisent et se neutralisent dans l'atmosphère spirituelle des sociétés, comme des rayons opposés de lumière qui se font équilibre, et donnent du noir. Dans l'Église seule, s'agitent des intérêts auxquels une grande masse d'hommes pensent en commun dans le même jour. Qui sait combien d'âmes simples mais puissantes, que de cœurs jeunes et vivants dans la masse du peuple inconnu, dans la foule des enfants, brûlent en même temps d'une même ardeur! La voix d'un seul de ces cœurs, montant jusqu'au cœur de Dieu, couvre peut-être, dans le monde des esprits, tous les bruits discordants des vaines disputes d'un siècle, et laisse une trace plus forte et plus durable dans la conscience universelle.

Il semble même que l'on pourrait en sen-

tir quelque chose si l'on était moins agité.

Est-il si difficile de sentir en son cœur, aux veilles des grandes fêtes, quelque chose de plus doux, de plus humble, dans l'atmosphère des cités, et le lendemain, à l'aube du jour, plus de force intérieure, d'espérance, de plénitude, tandis qu'au soir la joie bruyante et matérielle à laquelle se laisse emporter la masse la plus grossière ne se fait que trop sentir ?

Qui peut, au jour du repos commun, à l'heure où tout le peuple sort, se livrer au travail solitaire, sans se sentir sollicité vers le dehors ? On dirait qu'en ce jour il n'est pas de travail possible, et que chercher à travailler, c'est lutter contre le torrent. Qui n'a souvent perdu des heures à l'essayer ?

L'homme le plus séparé de l'Église ne sent-il pas quelque chose, ne fût-ce qu'un vague ennui, dans les grands jours consacrés au souvenir de la Cène et de la mort du Christ ?

Que serait-ce si la vie religieuse, attiédie, engourdie parmi nous, allait se réveiller? Les chrétiens, plus intelligents, comprendraient aujourd'hui des choses que leur naïve enfance sentait, mais ne s'expliquait pas.

On sentirait la vie divine circuler dans le corps de l'Église, on sentirait les battements du cœur sacré, on sentirait la vie large du Christ, distinguée dans nos âmes de notre vie étroite et misérable.

On sentirait quelque chose des grandes révélations apostoliques, qui disaient aux chrétiens : « Nous avons tous été baptisés « dans l'Esprit, pour n'être tous ensemble « qu'un même corps, Juifs ou Gentils, es- « claves ou libres, et nous recevons tous un « breuvage, pour n'être tous qu'un même « esprit (1). »

Telle est la divine union à laquelle Jésus-Christ nous appelle. Mais les souillures de nos vices, nos habitudes invétérées

(1) Cor., XII, 13.

d'égoïsme et d'indifférence, nous rendent bien lents à répondre à sa voix. Il dit encore, comme autrefois, par les prophètes :

« J'étends les bras tout le jour vers ce peu-
« ple incrédule et rebelle (2). » Il nous attend et attendra jusqu'à ce que l'homme vaincu se donne à lui, jusqu'à ce que nous venions lui promettre d'aimer; d'aimer nos frères et lui.

Pourquoi donc la loi de l'amour, que nul ne peut nier, serait-elle toujours proclamée sans jamais passer dans la vie ?

Sans doute notre cœur est aride; cet amour saint ne nous est pas donné; cet amour qui embrasse tous les hommes, et se donne pour tous, nous en sommes loin. Mais qui peut refuser de faire le premier pas? et, pour arriver à l'amour, de commencer par la compassion? Qui osera dire : « Je ne fais aucun mal à mes frères, et il me suffit? » Celui que, dans l'état présent du monde, la compassion ne touche pas, celui-là vit dans

(2) Is., LXV, 2.

un état criminel. Celui qui, chaque jour, ne pense pas à ses frères, à tout ce qu'il y a de larmes et de douleurs, de désespoirs dans le monde, d'âmes accablées, écrasées par le mal, brisées par l'injustice, cet homme n'a plus son âme ; il l'a reçue en vain, l'amour de soi le tue, détruit en lui les émotions nécessaires de la vie.

Pendant qu'à toutes les heures de chacun de nos jours, sur la face immense de la terre, des hommes meurent et souffrent, engloutis par les éléments, dévorés par les bêtes, moissonnés par tous les fléaux, frappés par la main d'un autre homme, consumés par la pauvreté, par l'injustice et l'oppression ; pendant que des âmes, rebutées, méconnues, vouées au désespoir, que tout abandonne en ce monde, ne savent où trouver Dieu dans le feu continu de ces immenses douleurs, il est des hommes qui n'en ressentent rien, qui se contentent de tout voir d'un lieu sûr, qui parlent de vivre en joie, de rire, de s'enivrer de vin et de plaisir.

Leur stupidité criminelle empêche la vie de circuler dans le corps de l'humanité, la vie puissante et suffisante pour tous; ils en arrêtent ce qu'ils peuvent en saisir pour l'engloutir dans leur concupiscence, et, tenant en leurs mains la vie de leurs semblables, ils n'ouvrent pas cette main pour la leur rendre.

Dire que nous en sommes encore, nous qui vivons aux plus beaux siècles des peuples les plus nobles, à voir les hommes tellement isolés, que la vie même du corps, la nourriture physique ne circule pas de l'un à l'autre, et que les aliments publics n'arrivent même pas à tous; qu'au milieu des cités, étincelantes de luxe comme l'épouse du riche pour une fête, il est des hommes qui meurent de faim! Leurs cadavres au pied des maisons, avec les immondices des orgies de la veille, viennent s'exposer sur les places publiques aux yeux du peuple comme une malédiction.

Qui peut tolérer ce spectacle? Qui peut le voir sans frémir? Je dis que celui qui vit, qui

n'est pas mort d'entrailles et de cœur, n'accepte pas ces choses, et qu'il déclare en étendant la main qu'il donne sa vie, son temps, son or pour les supprimer sur la terre. S'il est trop faible, il verse des larmes, il en verse en présence de Dieu. Ces larmes ne seront pas stériles, elles sèmeront la vie et la multiplieront.

Toutefois, il est des hommes qui meurent d'une faim plus déplorable encore que la faim corporelle ; leurs âmes pauvres et délaissées, refoulées et brisées, au jour où elles s'éveillent à l'intelligence, sentent en elles la faim de la justice et de la vérité ; elles pressentent la lumière et l'amour, elles ne voient qu'égoïsme et ténèbres.

Ce monde leur semble une scène cruelle sans dénouement, sans but. Après d'inutiles tentatives pour trouver une issue, le désespoir approche, le pacte satanique avec le mal commence à se discuter dans leur cœur, au milieu du vertige de la faim. Il faudrait une parole puissante, vivante, substantielle

comme le pain, généreuse comme le vin, pour ranimer cette âme qui va mourir. Mais tel est en ce siècle encore l'isolement des hommes, l'isolement terrible où nous maintient le mal, que cette parole répandue dans le monde, déposée dans l'humanité, ne peut pas les atteindre. Pendant qu'il est des hommes qui vivent dans la lumière, dans la joie de connaître Dieu, qui savent ce qu'est le monde et pourquoi nous y sommes, dont le cœur déborde d'amour ; il en est qui languissent et qui meurent rongés d'incertitudes et de douleurs. Qui sépare donc les cœurs pleins des cœurs affamés et souffrants? Qui les sépare? Les ténèbres cruelles que les méchants répandent autour de nous, l'atmosphère de défiance, d'incrédulité, d'ignorance que l'on respire dans les cités ; cette habitude de voir le mal, le mensonge et la fourberie, qui fait que les frères même ne s'entendent plus, et ne savent pas si la parole d'un frère est un piége ou un don, si c'est une ruse ou une marque d'a-

mour. Il faut voir de ses yeux des créatures de Dieu, des âmes humaines s'éteindre sans ressource au milieu même de la lumière ! La lumière de Dieu les enveloppe et les sollicite, mais l'atmosphère du mal les serre de plus près, et empêche la lumière de passer. Ah ! que l'on voudrait pouvoir tenir une de ces pauvres âmes, lui faire toucher notre âme, la lui faire voir !

Il semble que cette âme ulcérée reconnaîtrait sa sœur, sa sœur plus riche et plus heureuse, pleine d'amour et prête à se donner. Mais trop souvent, hélas! on ne peut ! Le don que l'on veut faire n'est pas compris, n'est pas reçu. La force dissolvante du mal tient l'âme qui meurt isolée de cette autre âme qui cherche à se donner.

Voilà l'œuvre de ceux qui n'aiment pas, qui sèment la défiance et la haine, qui blasphèment le ciel et les hommes, qui dans les heures de doute hasardent des mensonges, qui aiment la négation et qui nient ce qu'ils ne voient pas; quand l'ivresse les aveugle.

Une masse immense de maux couvre la terre. Nous vivons au milieu des souffrances, du gémissement continuel des cœurs. De tous les hommes que l'on rencontre, en parcourant les places publiques, il en est peu que la douleur ne ronge au sein. Si l'on regarde un inconnu passer, on peut se dire : « Pauvre « frère, quelle est la plaie de ton cœur ? » Quand on observe dans une foule la figure de chaque homme, on voit sur presque toutes une souffrance, une douleur. On y voit une vie altérée, chétive et mutilée ; des traits abîmés de tristesse, brisés par la fatigue, ternis par l'ignorance et par une fade résignation au mal. Qui n'a pas quelquefois senti la compassion le saisir à la vue d'une grande foule, en pensant à la masse de douleurs que porte cette assemblée d'hommes ?

Le Christ pleurait à la vue des multitudes. Il les voyait dispersées, languissantes, couchées dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, comme des troupeaux sans pasteurs (1).

(1) S. Matthieu, IX, 36.

Il ajoutait : « La moisson est grande, mais « il y a peu d'ouvriers (1). »

Heureux celui qui, comprenant ces choses, se lève et dit : C'est mon devoir, j'y mourrai. J'y mourrai sur les traces du Christ, qui a livré son corps au fouet, aux épines, à la croix, pour arriver à l'âme de l'homme à travers la triple barrière d'hypocrisie, de mal et de mensonge qui voile au monde la vérité. »

Si la pitié touchait nos âmes, nous voudrions au moins adoucir tous ces maux en nous aimant. Nous voudrions nous unir pour souffrir, et l'union détruirait la plupart de nos maux.

La source de la douleur parmi les hommes, la plaie cuisante de notre cœur, la seule plaie centrale et profonde, c'est la haine, l'indifférence, l'isolement. Le cœur du pauvre est ulcéré, non pas de la pauvreté même, mais de l'abandon de ses frères, et de l'opulence qui subsiste en face de sa misère, sans la combler.

(1) S. Matthieu, IX, 37.

Ce qui met le plus d'amertume dans le cœur des mourants est de se sentir délaissés; ils sentent que les liens se détachent, ils sentent qu'ils vont passer du milieu de la foule, sans que la foule le sache et le regrette. Le froid des cœurs qui nous entourent, qui n'espèrent plus en nous, n'attendent plus rien de nous, qui disent : « C'est un homme qui n'est plus, » qui viennent ensuite, et prennent un ton factice comme pour parler à un enfant, nous regardant déjà comme n'étant pas, toutes ces choses que sentent les mourants, désolent leur âme que nul ne soutient plus. C'est l'amour et l'union qui manquent; c'est là la racine des douleurs.

Si tous les hommes étaient unis, si tous les hommes s'aimaient, les larmes seraient séchées de tous les yeux.

Qu'on cite une seule douleur qui puisse tenir devant l'amour et que l'amour ne dompte pas dans la joie débordante.

Quel est celui qui peut gémir sur la perte des biens de la terre quand il a l'amour dans

le cœur? L'amour le plus vulgaire ne brave-t-il pas la pauvreté pour s'unir à ce qu'il aime?

« J'ai mon trésor en moi, dit l'amour; que m'importe le reste? »

Quel est celui qui peut gémir sur la perte des vains honneurs quand il a l'amour dans le cœur? Il semble que l'amour cherche l'obscurité : vivre inconnu de tous, connu de ce qu'il aime, voilà son désir.

Qui craint les dangers, les traverses, quand il se sent aimé, porté, pressé par des cœurs dévoués, ligués pour le défendre?

Rien ne peut donc abattre celui que l'amour soutient. Il est heureux parce qu'il aime.

Que serait-ce, ô mon Dieu! si tous les hommes s'aimaient? Quelle serait en ce jour la force du genre humain? Il semble que l'humanité ferait alors bondir la terre en la frappant du pied, la ferait tressaillir vers le but comme un cheval qui sent son maître, dissiperait les nuages du ciel, de ce ciel souvent

sombre et mauvais, attirerait de son soleil un feu meilleur, une lumière plus céleste, ferait pleuvoir la vie et la rosée sur le désert, adoucirait la séve des plantes, dominerait les animaux sauvages par le regard, reléguerait les ronces et les épines loin de l'air respiré par l'homme, et ferait disparaître du monde les traces de la malédiction.

Mais quand les hommes s'uniront-ils d'une manière parfaite? Quand l'humanité sera mûre, et quand, à l'heure de la moisson, les anges arracheront l'ivraie et la jetteront hors du champ pour unir en gerbes serrées les enfants de lumière que séparait la présence des méchants (1).

(1) S. Matthieu, XIII, 30.

DOUZIÈME MÉDITATION.

PRÉSENCE DE DIEU.

Ce monde est plein de la présence de Dieu : la terre entière et l'homme, nos mains et notre cœur, tout est plein de ses dons.

Les créatures sont bonnes, tout ce qui vient de Dieu est bon (1) ; rien n'est méprisable en ce monde, que le mal qui se mêle à tout.

La terre est un séjour préparé pour le genre humain par une intelligente bonté ; Dieu l'a visiblement disposée dans sa forme pour recevoir la race humaine, pendant sa longue éducation.

Il fut un temps où l'homme n'était pas sur la terre. Puis il y fut.

Qui put l'y déposer ?

Si Dieu l'y déposa dans sa puissance et

(1) *Vidit Deus cuncta quæ fecerat, et erant valde bona.* (Gen., I, 3.)

son amour, sans doute sa main et son regard sont demeurés sur lui.

Un autre que Dieu même a-t-il pu l'exciter à commencer sa vie ? à porter son regard sur le monde, à se lever et à marcher pour entreprendre sa carrière avec la conscience d'un but à atteindre ?

Qui fit sortir du cœur de l'homme cette inexplicable harmonie créée pour exprimer l'amour et pour répandre la lumière ? Quel est le foyer de cette voix qui se lève sur le monde insensible et muet? Le foyer de la parole, c'est Dieu; la parole est dans notre cœur un fleuve de vérité dont la source est Dieu même, et nous avons dans notre sein comme un passage par où la voix divine arrive au monde. Dieu dans la parole est présent.

La voix de Dieu n'est-elle pas dans nos cœurs? qui nous remplit de joie pour nous faire agir dans le monde? qui a rempli d'ardeur la jeunesse des nations pour qu'elles s'agrandissent sur la terre ? qui maintient en

nos cœurs l'espérance indomptable qui survit à toutes les douleurs, qui nous attire par l'espérance vers un idéal infini, vers un mystérieux avenir plein de lumière et de beauté ?

Semblable au voyageur plein de jeunesse et d'illusion qui rêve et s'imagine de beaux lacs et de riches palais au-delà de toutes les collines qui bornent chaque horizon ; qui rêve, toujours dans le lointain, une nature plus riche et plus belle ; de même aussi, dans son voyage terrestre, l'homme espère en tout avenir ; il espère toujours mieux pour le jour qui va suivre, pour l'année qui commence, pour chaque pas qu'il fait en avant, pour toute œuvre qu'il entreprend, pour tout nouveau sillon qu'il trace sur la terre. Qui nous attire ainsi par une puissance irrésistible vers un avenir de lumière et de bonheur malgré les mécomptes de chaque jour, et la vanité du passé ?

Cette voix qui ne cesse de nous dire : « Il « y a mieux, il y a mieux ; » cette voix qui nous guide jusqu'au port quand nous per-

sévérons à l'écouter, quand notre cœur ne prend pas le change, ou quand, à force de violences, nous n'étouffons pas en nous-mêmes cette racine de la vie, quelle est cette voix qui nous attire, sinon la voix de Dieu?

Quelle est cette voix qui nous retient ; qui, dans chaque espérance accomplie, nous montre une vanité ; qui, dans tout bien que nos mains tiennent, nous fait voir un défaut; qui, dans toutes les choses passagères, nous montre une illusion, qui bride et réprime notre cœur en face de tout bonheur présent de peur que notre âme ne s'y livre, ne s'y plonge tout entière, comme un ruisseau tari qui se laisse boire au sable de ses bords?

Quelle est cette voix qui nous rappelle, nous attire au dedans, nous fait sentir, si nous n'y rentrons pas, le germe du remords, nous fait trouver en tout fadeur et amertume, et nous ramène sur notre propre cœur par le dégoût? Quel est alors le bienfaiteur intime qui nous accueille, nous ranime et nous vivifie, nous rend la lumière et la joie?

C'est Dieu qui cherche à recueillir, au foyer de notre âme, l'homme tout entier pour traiter avec lui, seul à seul, cœur à cœur.

Quelle est cette voix qui nous retient en face du mal, qui nous maîtrise et nous arrête au sein des plus fortes passions, qui met entre le mal et nous un temps d'arrêt, une épouvante qu'une volonté désespérée nous fait seule traverser? Quelle est cette voix terrible et sans repos, qui ne peut plus se taire lorsque le mal est fait, qui vibre et crie sous l'effort même tenté pour l'étouffer?

Quelle est la force qui nous oppresse alors et menace de nous écraser, qui sous le fouet de cette torture éteint le goût du crime dans notre cœur, qui déracine ainsi, dans le mal accompli, le germe et le venin du mal, et nous renvoie, tremblant de le commettre encore, comme un homme qui, dans la colère, s'est élancé sur un plus fort que lui, mais se retire tellement maltraité qu'il n'a garde d'y revenir?

Cette force intérieure qui nous guide, qui nous pousse et qui nous retient, nous remplit de joie, d'ardeur, d'espérance ou de crainte, qui se remue en nous, sans nous, cette force est Dieu lui-même, c'est Dieu présent partout, Dieu dans lequel nous sommes, dans lequel nous vivons.

Et c'est au sein de cette vie pénétrante qui cherche à tout remplir, à tout bénir, c'est au sein de Dieu même, sous son regard et sous sa main, sous l'ardeur toujours subsistante d'un amour infini, sous l'œil d'une intelligence qui nous sonde pour nous remplir de sens et de lumière, c'est au milieu de l'abondance des biens et des ressources dont sa bonté ne cesse de nous combler, que l'homme persiste à demeurer dans le marasme criminel où le maintiennent ses indignes passions, dans cette tristesse, dans cette incertitude et dans cette ignorance qui vient du vice, et, s'il parvient à en sortir un instant, s'y replonge par désespoir.

Eh bien, alors même, Dieu persiste. Sa

voix et sa présence intime ne suffisent plus à l'homme; la création du monde ne parle plus à son cœur aveuglé; il faut d'autres moyens, et, puisque l'homme, toujours porté vers le dehors, n'entend plus la voix intérieure qui l'attire au dedans, puisqu'il s'adresse aux créatures en fuyant Dieu, puisqu'il ne cesse d'aller de Dieu vers la nature, de son âme à ses sens, de l'invisible idéal aux réalités saisissables, Dieu se présente à lui par le dehors, Dieu vient à sa rencontre en descendant du ciel vers la terre, il s'adresse à nos sens, se rend visible.

Il envoie un autre lui-même, Dieu de Dieu, lumière de lumière, se présenter à nous corporellement, nous parler un langage humain, pendant que la voix intérieure ne cesse d'agir, afin que l'homme surpris entre la voix du Père qui l'appelle au dedans, et celle du Fils incarné qui apparaît à ses yeux, s'arrête vaincu par cette double poursuite de l'amour.

Oui, Dieu s'abaisse jusqu'à nos sens, Dieu

s'incline vers l'homme et descend sur la terre.

Il lui fallait un point qui lui fût accessible, un lieu pour y poser le pied comme à la colombe au déluge, il lui fallait une âme sans tache pour s'incarner. Dieu la prépara pendant des siècles ; et, quand les eaux du mal se sont assez retirées pour qu'une tige d'olivier puisse fleurir sur la terre, alors l'Esprit de Dieu s'y pose comme une colombe, et le Verbe éternel descend sur nous comme une rosée, la terre donne son fruit véritable, le corps du Christ, ce corps qui peut monter jusqu'à Dieu même et se transfigurer avec lui.

Alors un homme est sur la terre, dont le prophète peut dire, en le montrant : « N'irritez pas cet homme, qui respire l'air « comme tous les autres, car il est lui-même « le Très-Haut. »

L'homme en ce monde, depuis le commencement des âges, cherche et désire. Il cherche sa vie physique ; mais, quand il l'a

trouvée, il cherche encore. Il cherche un sage qui nous explique l'énigme de la vie, un héros pour vaincre le mal, un roi pour diriger le monde, un chef pour nous guider et nous unir, un prophète pour nous ouvrir les yeux, un séraphin pour chanter sur la terre l'hymne du Ciel, afin de consoler nos cœurs brisés, de relever nos têtes languissantes, de raffermir nos genoux tremblants. L'homme cherche un ami véritable, digne de tout amour, qu'il puisse aimer de toute la largeur de son âme, auquel il puisse s'unir avec transport d'une union pleine, dont il puisse dire : « Nous ne sommes qu'un. »

Aussi l'homme accueille avec joie tout conquérant glorieux, tout héros dévoué, tout maître plein de science, tout roi puissant et fort, toute intelligence éclatante, tout poëte inspiré. Son cœur veut se donner à tout cœur humble et bon, et tressaille à la vue de toute figure humaine gracieuse et pure, qui lui semble refléter le ciel.

Mais toutes ces aimables figures, les plus

belles et les plus glorieuses, passent devant nous et disparaissent sans pouvoir nous suffire ; à chaque nouvelle épreuve, le cœur s'écrie avec douleur : « Ce n'est pas lui. »

Eh bien ! le Christ est l'homme que cherchent tous les hommes, c'est le bien-aimé de chaque âme et le désiré des nations.

L'homme qui ne fut que lumière et amour, qui n'a jamais trompé, qui ne sait qu'aimer et bénir, cet homme, divinement sérieux, dont le regard plonge en tout temps, dans la souffrance des siens, pour les guérir ; le seul, dont le cœur sans limites renferme tout amour, tout courage et tout dévouement, le seul dont la parole sans tache soit éternelle et pleine comme l'infini, cet homme d'une éternelle beauté, le plus beau des enfants des hommes, plein de grâce et de vérité, cet homme a paru parmi nous.

Le Christ est sur la terre depuis des siècles ; sa vie mystérieuse s'y développe et la bénit ; d'innombrables âmes l'ont connu, l'ont aimé.

Faut-il qu'un si grand nombre d'hommes aient un voile sur le cœur, et que leurs œuvres étant mauvaises, ils vivent dans la lumière sans la connaître, et puissent regarder de leurs yeux celui qu'ils cherchent sans le trouver !

TREIZIÈME MÉDITATION.

LA MORT.

Nous mourons tous, les hommes le savent, mais c'est une chose dont ils ne parlent pas. On dissimule tout ce qui tient à la mort, on jette un voile sur tout ce qu'elle a touché. On fait un pacte avec soi-même pour n'y jamais penser, et c'est une loi parmi les hommes de ne parler à personne de sa mort, surtout à quiconque en approche. La mort est pour les hommes comme un gouffre infernal placé dans leur demeure, mais dont il faut détourner le regard. Ils savent que chacun d'eux, par une inexplicable loi, doit y descendre à son tour, mais

c'est un avenir que l'on refuse de regarder en face, et l'on prétend bien vivre sans mêler à ses espérances cette certitude épouvantable.

Quand un homme va mourir, quand une victime est désignée pour descendre à l'abîme, c'est un devoir pour ses proches de le conduire jusqu'au terme fatal. On l'entoure, et on lui dit qu'on vient lui rendre la santé, car le mensonge dans cette cérémonie suprême est un devoir sacré. On le trompe comme un enfant malade. On le promène jusqu'au gouffre, en l'entretenant d'autre chose, en le berçant d'espoir, pour l'endormir. Au moment où il y arrive, on lui déclare qu'il en est loin ; puis tout d'un coup, on l'y précipite comme par surprise, on se détourne brusquement pour ne rien voir, et l'on s'éloigne.

Telle est encore aujourd'hui, parmi nous, la manière d'ensevelir ceux qu'on aime.

Est-ce là vivre avec franchise, en face de Dieu, en face de la nature et de ses lois?

N'est-ce pas chercher le mensonge et s'y complaire? La mort est-elle, oui ou non, l'événement le plus inévitable de notre vie? Pourquoi donc n'en pas tenir compte?

Pourquoi donc négliger le plus certain des faits; l'omettre et le nier dans la science de la vie? L'homme est-il donc un être lâche, trop faible pour voir la mort en face? Il est vrai que nos mœurs païennes nous rendent timides en présence de la mort. Dès notre enfance on nous apprend à la craindre, à la fuir à tout prix; on nous en fait un épouvantable mystère, dont jamais il ne faut parler. Et certes, il est amer et difficile de mourir lorsque personne ne nous l'enseigne, lorsqu'on nous laisse mourir seuls, lorsqu'on nous trompe jusqu'au dernier instant pour empêcher celui qui meurt de savoir ce qu'il fait.

Et cependant l'homme n'est pas lâche, l'homme est une créature généreuse et sublime, la seule qui puisse mourir avec conscience et liberté. Qu'on enseigne aux hommes

à mourir, ils l'apprendront. On en a vu, transportés de l'enthousiasme de la mort, l'affronter en riant. Combien de fois n'a-t-il pas été dit à d'intrépides soldats : « Vous vous ferez tuer ici pour sauver vos compagnons d'armes ! » et ils l'ont fait. Quand on nous montre franchement la mort et qu'on nous dit : « Oui, c'est la mort, mais c'est aussi la gloire et le salut des vôtres, » nous y marchons. Lorsqu'on se sent soutenu pour mourir par tout un peuple, on est bien fort contre la mort.

Quand, au milieu d'une masse d'hommes, plusieurs s'entendent pour mourir en héros, ils se soutiennent de leur force commune, et leur exemple est contagieux.

N'avons-nous pas sous nos yeux la contagion du suicide, l'enthousiasme de la plus sinistre des morts; d'une mort perverse et criminelle ? Oh ! si nous nous liguions pour nous apprendre à mourir, et nous donner l'exemple les uns aux autres pour nous soutenir à la mort, pour entourer celui qui

meurt, celui qui monte à l'autel du sacrifice voulu de Dieu, pour l'y porter avec amour et pour lui dire :

« Meurs, ô notre bien-aimé, meurs pour « notre salut et pour le tien, pour obéir à « Dieu, pour accomplir l'éternel mouve- « ment de la vie, pour délivrer ton âme des « filets de la nature fausse, pour rentrer « dans le sein de Dieu.

« Meurs, ô notre bien-aimé, nous te sui- « vrons bientôt. Nous ne verrons plus ton « visage pendant un temps, mais ton cœur « vivra dans les nôtres, et nous l'y sentirons « quelquefois tressaillir, comme nous le « sentions ici-bas et mieux encore. Soyons « unis dans la mort comme nous l'avons « été dans la vie. Que ton âme en se re- « cueillant emporte un rayon de notre âme « et les prémices de notre esprit vers l'éter- « nel repos.

« Qu'un lien nous lie à toi, âme retirée « du monde, et que ce lien nous dispose à « mourir.

« Qu'un lien te rattache à nous, à nous
« qui sommes dans le monde, et que ce
« lien maintienne avec mystère quelque
« chose de ton être dans la demeure des vi-
« vants jusqu'au jour du réveil.

« Dors, ô notre bien aimé, comme la se-
« mence dort sous l'écorce d'une plante fa-
« née. Un jour tu fleuriras encore sous le
« soleil d'un nouveau printemps. »

Si l'on était ainsi soutenu par ses frères, qui ne ferait le sacrifice avec sérénité? Et si pendant la vie nous avions étudié la grande science de la mort, qui sait ce que nous dirait son approche et quel espoir elle ferait naître en nous? Que nous serions heureux et libres si nous pouvions ne plus craindre la mort! Que notre contenance en ce monde serait noble! Quelle dignité dans la vie de celui qui ne craint pas la mort!

Délivrée de cette crainte écrasante qui diminue l'élan de la plupart des hommes, l'humanité en deviendrait plus forte, plus énergique contre le mal, plus vivante dans la voie

du progrès. Oui, parmi nos ressources, parmi toutes les forces cachées que nous laissons dormir dans nos mains languissantes, est la force qui doit paraître, à mesure qu'un plus grand nombre d'hommes sauront mourir.

Pourquoi désespérer qu'il en arrive ainsi parmi les peuples chrétiens? Les peuples ne sont encore qu'à l'origine de l'âge spirituel et de la civilisation chrétienne. Il y a eu dans l'Église beaucoup d'âmes héroïques, d'hommes vivant de la vie divine et consommés en Dieu ; mais les peuples chrétiens sont encore dans l'enfance : la carrière s'ouvre devant eux.

Puissent-ils, en ce siècle de crise, après s'être longtemps fatigués sur les traces du vieux monde, se dire enfin : Sortons du paganisme et levons-nous maintenant au nom de Jésus-Christ! Que l'ère du christianisme commence!

Sachons envisager la mort en face ; fixons-la de nos yeux, afin de faire tomber par un ferme regard les formes trop hideuses que

lui prête l'esprit effrayé; afin de reconnaître ce qu'elle est dans l'ordre de la nature et dans la volonté de Dieu.

N'allons pas jusqu'au dernier jour sans y avoir pensé. A l'origine, la mort n'était pas dans le monde, il n'y avait que le sommeil et le repos. L'homme travaillait à cultiver le jardin de délices; puis, après le travail, il se livrait au doux sommeil, au sommeil dans le sein du Père. Après avoir béni les créatures et répandu sur elles la parole et la vie divine, son âme venait se reposer en Dieu comme Dieu se reposera lui-même après son œuvre. Ce repos était la prière, l'exercice de l'amour, la rentrée de l'homme en son centre, la rentrée de ce centre en Dieu; c'était l'accomplissement de la loi, le retour de la créature au foyer créateur, et l'âme, incessamment retrempée dans sa source, se maintenait dans la vie éternelle.

Mais, lorsqu'après la chute, la créature se précipita dans le monde sans revenir à Dieu, gardant la vie pour elle, la détournant de

Dieu, la dispersant loin de lui sans retour, une lutte dut s'engager entre cette tendance de révolte et l'immuable loi de Dieu; et comme la force est à Dieu, la créature dut succomber et rendre par la mort la vie qu'elle prétendait garder et dévorer dans l'injustice. La mort est l'accomplissement de la loi, c'est le retour à Dieu subi dans la souffrance et malgré nous. Dieu nous attire à lui par la mort. Heureux ceux qui profitent de cette grande tentative divine pour nous sauver! Que deviendrait la créature dans son funeste égarement, sans ce terme fatal et bienfaisant que Dieu lui marque? Elle irait toujours s'éloignant de la source éternelle, et se précipitant sans fin dans les ténèbres, s'évanouir loin de la face de Dieu.

C'est pour cela qu'après la chute, Dieu dit en sa bonté : « Empêchons l'homme d'être immortel. »

Que deviendrions-nous sans la mort? Qui voudrait vieillir en ce monde sans espérance de se renouveler? La vie est douce et belle

à l'origine. Mais combien elle se flétrit vite à mesure que passent nos années !

Qui peut sentir, sans invoquer la mort, son cœur tarir, toute émotion s'éteindre en ses entrailles, la séve de l'âme se dissiper dans un esprit roidi, dans un corps endurci ?

Qui n'a compris alors le besoin de la mort, qui n'a senti dans son âme du goût pour son austère saveur ?

Il est des âmes qui sentent, plus que les autres, le besoin du repos et du retour au foyer de la vie. Quand une telle âme s'est rattachée à Dieu, a goûté de sa plénitude, et qu'elle a pendant de longs jours subi l'insupportable vanité de la vie du dehors, il vient un temps, où toute affaire, tout travail extérieur, toute sortie vers le monde lui devient impossible. Ce monde alors est comme un importun qui vient troubler une fête du cœur, et la nécessité de la subir arrache des larmes, comme lorsqu'il nous survient une fastidieuse affaire au milieu d'un travail inspiré, ou que quelque étranger, quelque

homme que nos yeux ont connu, mais que notre âme ne connaît pas, vient dévorer le plus pur d'une journée promise à la prière et à l'étude, et tourmenter par des discours inutiles et nombreux comme la poussière, notre attention qui défaille à chaque mot et se concentre ailleurs.

C'est ainsi que la vie du dehors fatigue ces âmes et multiplie leurs soupirs vers l'éternel repos.

Sans doute, une telle maturité pour la mort est rare parmi les hommes, mais de moins avancés peuvent la comprendre et l'accepter. L'homme qui, pendant une longue carrière, a travaillé pour devenir plus pur, plus éclairé, pour faire quelque bien sur la terre, et qui se sent à la fin fatigué, tout mêlé de bien et de mal, troublé dans son esprit par la scène de ce monde comme un champ labouré par le passage d'une tribu, qui toujours pressentant n'arrive jamais à posséder, qui voit fuir devant lui la lumière et la vie, qui voit la vérité de cette parole

de l'Écriture : « L'impie enlève le fruit de nos travaux; » qui reconnaît qu'on travaille en ce monde le plus souvent sans fruit visible, et qu'il n'est pas de moisson ailleurs que dans le ciel, un tel homme peut comprendre la mort. Il espère y trouver le fruit de ses travaux, la destruction du mal et de l'obstacle. Oui, croyons-le, lorsque la mort survient sur une vie pleine et sur des germes saints déposés dans notre âme, elle est utile et féconde comme le sommeil qui succède au travail. Qui ne sait à quel point le sommeil développe les germes dans notre esprit, les dégage et les manifeste? Lorsque, pendant une veille prolongée, poussé par de secrets pressentiments vers quelque large vérité, l'esprit la cherche et la poursuit, on croit souvent travailler sans atteindre, et s'agiter en vain; mais que de fois, au réveil, l'idéal qu'on avait poursuivi vient briller sur notre âme, au sein d'une clarté pénétrante!

On dirait que les fruits du travail se concentrent dans le repos, et que l'idée

se dépose en notre âme comme un cristal, comme un diamant, quand l'eau mère longtemps agitée vient à dormir. Qui sait ce qu'au réveil nous trouverons en nous, quand notre cœur fatigué, notre esprit dissipé, auront été se reposer au foyer de la vie, quand nous nous sentirons changés, redevenus simples et purs, recueillis dans le sein de Dieu?

Alors nous trouverons en nous l'idéal éternel, éclatant et sans tache; et nous pourrons aimer, de toute la plénitude de ce cœur que la faim dévore ici-bas; et nous vivrons dans la vérité substantielle des saints transports d'amour, d'admiration et de bonheur, qu'avait pressentis notre enfance dans les premiers élans de notre amour.

Vous qui avez beaucoup vécu, n'y a-t-il pas trop longtemps que vous n'avez aimé comme vous aimiez dans votre enfance? N'est-il pas fatigant d'être homme? Toujours craindre, toujours réfléchir, toujours

lutter, toujours combattre et sentir son âme haletante comme la poitrine desséchée d'un homme qui s'épuise en parlant; sentir toujours en soi l'aride chaleur de la fatigue que jamais la rosée des larmes ne vient calmer et rafraîchir!

Qu'il en est peu, parmi les hommes, qui gardent un cœur d'enfant plein de séve et d'amour sous une tête qui blanchit, et des yeux capables de pleurs sous un front qui se ride! Si nous pouvions, par la mort, redevenir enfant! enfant sans les germes des vices qui nous entraînèrent ici-bas! revenir aux plus doux sentiments de l'enfance fécondés et bénis dans la lumière d'en haut, et trouver dans le ciel un Père, une Mère pour l'éternité; nous jeter dans les bras de ce Père, y répandre nos dernières larmes dans ce premier transport de joie divine, succédant aux douleurs terrestres, et commencer, sous les ailes de l'Être infini qui nous a faits et qui nous aime, d'éternelles et mystérieuses destinées!

Est-ce trop d'accepter la mort pour devenir de tels enfants?

Un enfant demandait à Dieu : « O mon bon Père, les enfants qui vont dans le ciel dormiront-ils dans un berceau ou dans vos bras? » — « Dans mes bras, » lui dit le Seigneur. Voilà ce qu'est la mort et ce qu'elle pourrait être parmi nous.

Voici ce qu'en ont fait les hommes. Ils résistent à Dieu pendant toute leur carrière; ils le méconnaissent et le fuient, et à la mort, cette dernière tentative de Dieu pour recueillir la créature perdue, ils lui échappent. Dieu, par la mort, peut nous contraindre à lui restituer le dépôt de la vie; il ne peut nous forcer à revenir à lui.

Les hommes ne vivent pas en ce monde d'une vie sage et sérieuse. La plupart ne se livrent pas au vrai travail humain dont les fruits sont impérissables, dont l'immortelle moisson ne peut nous être enlevée.

Mais ils vont comme à l'aventure, ils travaillent pour satisfaire la passion du mo-

ment, s'agitent pendant toute une carrière à la poursuite d'intérêts vraiment nuls, ils laissent passer leurs jours et leurs années sans les remplir, et quand la mort survient, que doivent-ils éprouver? Quand elle survient pour recueillir une vie stérile et consommer des jours vides, ils ne sentent pas, comme le juste en son cœur, la semence éternelle sous l'écorce qui va périr, mais ils éprouvent dans toute sa plénitude l'horreur de la destruction. Ils sentent qu'une force étrange leur redemande ce qu'ils n'ont pas, que si leur vie s'arrête ils vont périr comme un fruit sans substance que jette le moissonneur. Ils sentent la mort désolante et violente prête à détruire une existence terrestre, sous laquelle rien n'a germé, prête à mettre le sceau à l'avortement de leur âme.

C'est alors qu'ils résistent et que s'engage la lutte et l'agonie. C'est alors que leurs mains défaillantes, s'attachant à tout objet, ramassent vers elles ce qu'elles atteignent,

afin de tenir qnelque chose. C'est alors qu'elles s'écrient : « Je ne veux pas mourir, » et ce cri part convulsivement de la poitrine agonisante, et vient se faire entendre, sonore, perçant et solennel, comme une protestation de l'homme entier contre la loi de Dieu.

Quand l'homme a vécu sans prière, sans vrai travail, sans jamais rentrer dans son çœur, sans rattacher à Dieu le rayon de son âme, comment peut-il mourir? La mort l'accable et le révolte : c'est une force cruelle qui brise sa marche, sa volonté, ses espérances.

La mort l'arrache au monde et ne l'en détache pas; sa vie se brise et ne se replie pas. Loin de le recueillir doucement vers le centre éternel, la mort doit le traiter comme ces animaux trop vivaces, qu'on écrase pour en finir.

Quand on vint parler au Sauveur de ces Galiléens égorgés par Pilate, et de ces hommes écrasés par la tour de Siloé, que dit le

Christ à ses disciples : « Croyez-vous, leur dit-il, que ces hommes fussent plus coupables que tous les autres ? Non, je vous assure, mais si vous ne changez d'esprit, vous mourrez tous comme eux (1).. »

N'est-ce pas à dire que toute mort est violente, lorsque celui qui la subit ne vit pas de l'esprit de Dieu ?

Oui, quand celui qui meurt ne vivait que de l'autre esprit, de cet esprit qui n'est qu'un lien vers le dehors, la mort l'écrase et ne le consomme pas, elle répand son sang sur la terre et ne recueille pas son âme en Dieu.

Quel doit être l'état d'une existence ainsi brisée, d'une âme qui, séparée de la vie du dehors, ne peut atteindre à la vie radicale, à la consommation en Dieu ? Rien ne lui vient plus de la terre, et rien ne lui vient plus du ciel. Et l'âme indestructible se ronge et se dévore dans une éternelle privation. Voilà le tourment de la faim dans sa grandeur ; voilà la nudité, la désolation et la mort, la

(1) Luc, XIII, 5.

mort irréparable et sans germe de renaissance.

Telle eût été la mort de tous les hommes sans le Verbe incarné. Les hommes, précipités dans la voie de la chute, y descendaient sans retour. Nul ne se rattachait à Dieu, et tous, penchés vers la nature, eussent été jetés par la mort, loin du foyer de la vie éternelle.

CONCLUSION.

Les dons de Dieu sont-ils assez sublimes, les ressources divines assez abondantes sur la terre? Dieu, notre Père, est-il assez présent, et le Verbe incarné, qui s'est fait notre frère, n'est-il pas assez près de nous?

Heureux celui qui peut percer le voile pesant et ténébreux, dont s'enveloppe notre cœur insensé; qui, s'étonnant alors d'avoir vécu sans voir, ouvre le cœur et le regard,

pour boire et respirer la vie ; qui tendant ses deux mains vers Dieu, ouvrant et déployant ses bras comme pour tomber dans le sein d'un père, d'un père qu'on n'a pas vu depuis l'enfance, s'écrie des entrailles de l'âme : « O Père, ô Dieu créa-
« teur, plein d'amour, toi qui nous aimes,
« qui nous attends, qui te tiens au milieu de
« nous, qui cherches des enfants dociles et
« des amis pour accomplir ton œuvre sur la
« terre, pour avoir la gloire de t'aider, ô
« mon Père, ô mon Dieu, me voici, prends-
« moi. Mon Créateur, je me donne, prends
« ces mains que je tends vers toi, je fais
« alliance avec mon Dieu. Je commence au-
« jourd'hui. Cette terre ne m'est plus un
« exil, ta main demeure sur elle pour la
« bénir. »

MÉDITATIONS

SUR

L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN.

PREMIÈRE MÉDITATION.

LA LUMIÈRE QUI LUIT DANS LES TÉNÈBRES (1).

Le ciel n'est pas si loin. Mais nous nous en éloignons toujours par notre sensualité, notre lâcheté, notre paresse. On en sent, on en entrevoit quelque chose, de temps en temps ; mais on n'y croit pas, et on ne s'y attache pas.

J'y crois, Seigneur, mais augmentez ma foi. Le royaume de Dieu est en nous, Dieu est en nous, et nous, nous n'y sommes pas. Je prends une nouvelle résolution de rentrer en moi et en vous ; j'ai la certitude que

(1) Ces Méditations font partie d'un Commentaire sur l'évangile de saint Jean, que le P. Gratry n'a pas eu le temps d'achever.

le bonheur est là. Vous me l'avez si souvent montré !

Voici la chute des feuilles. Je marche moi-même vers cet âge qui sera pour moi la chute des feuilles; où les dernières traces de jeunesse et d'illusion seront tombées. Que me reste-t-il ? Me restera-t-il, comme à l'automne des bonnes années, une riche vendange pour traverser l'hiver qui vient, et au fond de l'âme une forte séve pour aller jusqu'à l'autre vie ?

Il en est temps encore ; quelques jours de rosée et de soleil, venus à propos en septembre, décident souvent de la récolte, et changent en vin l'aigre produit des années froides. Souvent il y a aussi le second été de novembre, gage et préparation d'un vigoureux printemps, et d'une puissante résurrection après la mort de la nature. Donnez-moi, Seigneur, ce second été de vertu, de force, de sainteté. Donnez-moi cette sérénité d'une âme qui survit à ses passions, sans survivre à ses forces, et

qui, dans cette dernière époque de calme, remplit, couronne sa vie, et conçoit les germes et les principes de la vie éternelle.

Qu'il me soit donné enfin de me rapprocher du ciel qui est confondu avec la terre, et qu'il en faut séparer. Qu'il me soit donné de trouver Dieu mêlé à mes pensées et à mes sentiments, toujours présent à mon esprit et à mon cœur, et toujours méconnu et toujours oublié. Qu'il me soit donné de trouver cette source de ma vie pour la posséder, pour la bien connaître, pour ne plus la troubler. Qu'elle devienne cette source vive, dont parle Jésus, qui jaillira de nos entrailles, jusqu'à la vie éternelle.

Mon Dieu, la sainteté seule, la pratique de la sainteté dans tout le courant de la vie, voilà ce qui peut me faire démêler le ciel sur la terre, et vous trouver, Seigneur, dans mon propre sein.

Mais je connais un moyen moins difficile d'entrevoir le ciel, de le voir parfois s'ouvrir, et de concevoir à cette vue l'ardent et

efficace désir de le posséder par la pratique et par la sainteté.

Ce moyen, c'est de lire et de méditer l'Évangile ; c'est de se mettre à regarder en face cette parole de l'Homme-Dieu qui nous parle du ciel, et que personne n'écoute.

J'essayerai donc encore une fois de méditer l'Évangile tout céleste du disciple bien-aimé.

L'Évangile de saint Jean, c'est la Genèse de la création du ciel. Le premier chapitre de l'Ancien Testament, c'est la Genèse de la création de la terre, et de ce monde qui passera. Mais la seconde Genèse, écrite par saint Jean, raconte l'histoire de *la création nouvelle*, dont parle saint Paul, qui ne passera pas, qui est le monde de la vie éternelle.

Tâchons de pénétrer le sens profond de cet évangile tout divin, et disons avec Origène : « Voici qu'il nous est proposé de traduire le côté sensible de l'Évangile en son sens intelligible et spirituel (1), » et ajoutons

(1) Etenim nunc nobis propositum est ut Evangelium

avec un grand théologien : « Il faut traduire l'Évangile visible et temporel en l'Évangile intelligible et éternel, si toutefois nous voulons quitter l'enfance et arriver à la virilité de l'esprit (1). »

---

1. « Dans le principe était le Verbe, et le « Verbe était avec Dieu, et le Verbe était « Dieu. »

2. « Le Verbe était d'abord en Dieu. »

3. « Tout ce qui a été fait a été fait par « lui,et rien n'a été fait sans lui de tout ce « qui a été fait. »

4. En lui était la vie, et la vie est la lu- « mière des hommes. »

Je n'insisterai pas sur l'allusion assez claire au dogme de la Trinité renfermée dans ces premières paroles : Dieu qui est le principe, Dieu qui est le Verbe, Dieu qui est la vie,

sensibile transmutemus in intelligibile et spiritale. (Orig., *Comment. in Joan.*, t. I, Præf., nos 9 et 10.)

(1) Thomassin, *Theol. dogm.*, L. I, c. X, n° 1.

sont en effet les trois personnes en Dieu. Le Verbe est dans le principe, la vie dans le Verbe, par conséquent dans le principe.

Je ne chercherai pas non plus pourquoi il est dit : « Tout a été fait par lui, » et quelle différence il y a entre *faire* et *créer*. La Genèse avait dit : « Creavit Deus ut faceret. » Dieu créa pour faire ensuite. Peut-être Bossuet a-t-il compris cette distinction quand il dit : « Dieu, après avoir *créé* tout d'un coup le fond du monde, en a *fait* l'ornement et la disposition en six différents progrès qu'il lui a plu d'appeler jours. »

Peut-être, autant qu'on peut poser cette distinction, cette création du fond et de la substance du monde est-elle proprement l'œuvre du Père et du principe ; peut-être œuvre du Fils est-elle celle de la disposition, de l'ornement et du progrès du monde.

Mais arrivons à ces paroles : « En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. »

La vie est même chose que l'amour. Dieu

qui est la vie, qui est l'amour (Dieu est amour, dit ailleurs saint Jean), c'est, d'après la théologie catholique, Dieu considéré comme sanctificateur ; c'est l'Esprit-Saint.

Je comprends ces mots : en lui était la vie, c'est-à-dire que le Verbe n'est pas lumière seule, mais qu'il est lumière et amour. Il n'est pas seul, comme il le dit ailleurs ; il est avec le Père et l'Esprit, comme l'image visible du Verbe; le rayon de soleil n'est pas lumière seule, mais lumière, chaleur et force.

Mais alors que veulent dire ces mots : « et la vie était la lumière des hommes ? » N'est-ce pas le Verbe proprement dit qui est la lumière des hommes ?

Sans doute. Mais peut-être ce texte nous apprend que la lumière isolée n'est pas celle que Dieu veut donner aux hommes : qu'il veut leur donner cette lumière vivifiante, sanctifiante, qui est le Verbe avec l'Esprit, la vérité avec l'amour ; que la vraie lumière des hommes n'est pas celle dont on a pu dire : « La vérité sans la charité n'est pas

« Dieu, mais elle est son image, et une *idole* « qu'il ne faut point aimer ni adorer (1). » Dieu veut que l'homme soit comme celui dont Jésus dit plus bas : C'est un flambeau lumineux et ardent.

C'est en effet dans cet état de lumière sanctifiante que Dieu a créé l'homme et l'a déposé sur la terre ; et c'est à cet état de lumière sanctifiante qu'il veut le ramener.

Mais qu'arrive-t-il ? Le voici : « La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne la comprennent pas. »

Parole fondamentale : fond de l'histoire du cœur, et de l'esprit humain et de la vie humaine. Nous sommes dans la lumière sans le savoir, nous vivons, nous respirons, nous nous mouvons en elle, mais nous n'en savons rien. Comme les enfants ignorent qu'ils sont, se meuvent et respirent dans l'air, aliment de leur vie, et qu'ils mourraient à l'instant même si l'air pouvait se retirer un seul

(1) Pascal, Pensées. Éd. Havet, p. 339.

instant ; de même les hommes vivent et respirent en Dieu, s'agitent dans sa lumière et se réjouissent dans sa vie, dans cette vie sanctifiante qui sollicite incessamment leur cœur, mais ils l'ignorent; ils n'en comprennent rien. La lumière luit dans leurs ténèbres, mais les ténèbres ne la comprennent point.

Oui, le ciel m'environne, le ciel me touche et me pénètre. Le souverain bien, l'éternelle sainteté, la lumière et l'amour infini sont ici, autour de moi, en moi ; mais moi je n'en entrevois rien, je n'en sens rien.

La lumière, en qui est la vie, la lumière et l'amour réunis brillent sur les froides ténèbres de mon cœur ; mais mon cœur ne le comprend pas, et ne s'en échauffe pas, et ne s'en éclaire pas.

Depuis de longues années Dieu luit ainsi pour moi ; moi je ne l'ai pas encore compris. « Il y a quarante ans, dit quelque part la Sainte Écriture, que je me tiens près d'eux, mais leur cœur est toujours errant (1). » Ces

(1) Ps. XCIV, 10.

quarante années sont les miennes ou le seront bientôt.

Et, ave c cela, je me crois éclairé. N'ai-je pas la raison, cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde? Je ne suis point aveugle : je vois la vérité, je raisonne, le distingue le vrai et le faux. Ainsi parlent les hommes.

Oui, ils ont cette lumière isolée, nécessaire, cette lumière froide qu'on a parce qu'on est homme, bon ou mauvais. Mais ils n'ont pas cette lumière en qui est la vie, qu'on a parce qu'on aime Dieu. Quelle différence!

Ne le sais-je pas, Seigneur, par une longue et quotidienne expérience? Certes, depuis que je suis en ce monde, je n'ai jamais perdu la raison, sinon quand la colère ou quelque autre passion me l'ont ôtée pour un instant; mais que de fois j'ai *perdu la vie!* Que de fois mon âme n'est-elle pas retombée dans les ténèbres, loin de votre lumière vivante! Il ne me restait plus qu'une pâle et froide lumière d'hiver, impuissante à faire

battre mon cœur et à me réchauffer. Je voyais bien quelques vérités, mais je n'aimais plus la vérité même. Je suivais mon discours comme un autre, et j'évitais tout acte de folie, du moins en apparence. Mais je ne voyais plus le but de ma vie, et n'avais plus de force pour y marcher. Non, je ne comprenais plus la lumière, quoiqu'elle continuât encore à luire sur mes ténèbres. Je n'avais plus la lumière en moi, je n'avais plus la vie en moi ; j'avais quelque portion de la vérité, mais plus la charité, et cette portion de vérité, vide et froide, n'était plus Dieu, mais une idole.

Hélas ! Seigneur, délivrez-moi de cette vérité froide, partielle et inutile, et donnez-moi la vérité totale, vivante, qui est vous-même.

Cette vérité qui est vous-même, c'est ce ciel que je cherche, que je voudrais appeler, maintenir dans mon cœur, et qui m'échappe toujours parce que je ne sais pas comprendre la lumière qui luit dans les ténèbres.

Que faire donc, si la lumière m'échappe toujours et redevient incessamment en moi froide et stérile? Voici que les paroles suivantes de l'Évangile me parlent d'un témoignage rendu à la lumière; ce témoignage m'aidera-t-il à la trouver et à la conserver?

6. « Il y eut un homme envoyé de Dieu « qui s'appelait Jean. »

8. « Lui n'était pas la lumière, mais il ve« nait pour rendre témoignage à la lumière, « afin que tous pussent croire par lui. »

9. « La vraie lumière est celle qui éclaire « tout homme venant en ce monde. »

Qu'est-ce que Jean, ce vrai témoin de la lumière, appelé aussi le précurseur? Jean, dit ailleurs Jésus-Christ lui-même, c'était *une lampe ardente et lumineuse.*

Je le comprends, c'est là le vrai témoin de la lumière; l'âme qui ne cherche pas la lumière seule, mais la lumière et la chaleur réunies, cette âme rend témoignage à la lumière. C'est bien là, Seigneur, le témoignage que je voudrais lui rendre.

Mais encore, qu'était donc cet homme qui rendait témoignage à la lumière? C'était un homme envoyé de Dieu pour cela. Mais ne suis-je pas moi-même envoyé de Dieu pour cela? En ce sens, quel est l'homme envoyé sur la terre pour autre chose que pour rendre ce témoignage? Et ne suis-je pas, depuis mon enfance, poussé par vos impulsions saintes à travailler pour rendre ce témoignage, par ma vie, par ma prière, par ma pensée, par ma parole?

Qu'a donc de plus qne moi ce plus grand des enfants des hommes, comme le dit ailleurs Jésus-Christ? Pourquoi est-il plus grand que moi? Le voici sans doute : c'est qu'il renonce à tout, sans exception, pour suivre la lumière. C'est que Jean-Baptiste est précisément cet homme, plus grand que le monde entier qu'il dédaigne et qui passe sa vie au désert, presque nu, les reins ceints, comme le dit l'Évangile, et nourri de sauterelles et de miel sauvage, chétive nourriture du désert.

Alors je comprends tout. Oui, Seigneur, il est clair que si j'avais vaincu mon corps et mes passions, si toute ma vie avait été austère, si la sensualité, l'illusion et la vanité n'en avaient pas empêché la plus grande partie, la lumière et la sainte ardeur ne m'échapperaient pas ainsi sans cesse. Mon âme aussi, peut-être, comme celle du précurseur, serait une lampe ardente et lumineuse. Ma foi en la lumière connue, aimée, comprise et possédée serait devenue contagieuse, et d'autres croiraient par moi.

Lui donc n'était pas la lumière, et ne l'avait pas par lui-même, pas plus que je ne la possède par moi-même; mais il la recevait à d'austères conditions, et je sais bien que si j'avais le courage d'imiter Jean-Baptiste, je ne me plaindrais plus de la lumière et de sa fuite perpétuelle.

« La vraie lumière est cette lumière qui

« éclaire tout homme venant en ce monde. »

La vraie lumière, éclairant tout homme venant en ce monde, m'éclaire aussi, m'éclaire toujours. Si donc je ne la comprends pas, c'est que j'y mets obstacle, c'est que je me détourne, c'est que je ferme les yeux, c'est que je la refuse.

Oui, l'Évangile le dit et le répète :

10. « Il était dans le monde, et le monde « a été fait par lui, et le monde ne l'a pas « connu. »

11. « Il est venu dans son propre domaine, « et les siens ne l'ont pas reçu. »

Mon Dieu ! pourquoi croyons-nous donc toujours que vous êtes loin? Est-il nécessaire que l'Évangile nous apprenne que vous êtes dans le monde? Quiconque sait la valeur des mots, sait parfaitement que Dieu est dans le monde. Oui, l'Être éternel, infini, est partout et ne peut n'être pas partout.

Votre force, votre lumière, votre amour sont partout. Le monde est fait par la présence réelle et actuelle de votre force, de

votre lumière, de votre amour. Le monde serait anéanti à l'instant même, si vous cessiez un seul moment de le soutenir dans chacun de ses points. Mais le monde ne connaît pas cela et ne voit pas le Verbe éternel qui le porte.

Que le monde qui est fait par vous ne vous voie pas, Seigneur, je ne m'en étonne pas. Vous ne l'avez pas créé raisonnable. Toute cette nature visible qui n'est que votre marchepied et le nôtre, n'est pas faite pour connaître ni pour aimer. Et ce n'est pas là ce que vous voulez bien appeler votre propre domaine. Votre propre domaine, c'est la créature libre et raisonnable. Votre propre domaine, c'est l'âme de l'homme, c'est mon âme.

Eh bien ! vous venez dans ce propre domaine, et les vôtres ne vous reçoivent pas. Certes, Seigneur, je suis bien vôtre, si ce que saint Augustin a dit est vrai : « Il faut que nous soyons incessamment faits par lui, incessamment perfectionnés par lui. » Et

comment ne serait-ce pas vrai ? Qu'est-ce que notre âme? Notre âme est un mot que Dieu parle actuellement.

Que ne peut-on comprendre cette vérité ? Oui, cette parole de Dieu : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, » ce mot même que Dieu a parlé, qu'il parle encore, puisqu'un mot que Dieu parle ne s'arrête pas et ne se dissipe pas comme nos paroles, mais dure toujours ; oui, ce même mot que Dieu prononce encore actuellement, ce mot-là c'est mon âme.

Certes, s'il en est ainsi, — et l'ignorance de tout peut seule en faire douter, — s'il en est ainsi, mon âme est sienne, puisqu'il la parle actuellement, c'est sa parole, *sa parole au dehors*, comme s'exprime la Théologie. Et, à vrai dire, toute créature est aussi sa parole au dehors. Seulement toute créature n'est pas ce propre mot : « faisons l'homme « à notre image et à notre ressemblance. » Moi, je suis ce mot-là.

Je suis ce mot, portant conscience de la

voix qui le parle et de lui-même. Mais, aveugle et coupable, je confonds, je trouble, je rabaisse cette double conscience de Dieu et de moi, qui est ma vie; je lui ôte tout son infini, tout son côté divin; je ne sens que moi, je ne veux que moi, je ne vois que moi, je n'aime que moi.

Et ce Verbe éternel, en qui est la vie infinie, qui parle et me pose en parlant, qui vient sans cesse à moi, en moi, qui est en moi, qui vient et qui me dit sans cesse par la lumière et par la vie : Grandissez et croissez à mon image et à ma ressemblance, qui me dit encore : Je suis en vous, je vous crée et je vous conserve, recevez-moi librement, comprenez-moi, connaissez-moi, et vous croîtrez en moi par la connaissance et par l'amour, ce Verbe toujours insistant, nous persistons à le repousser.

DEUXIÈME MÉDITATION.

LES ENFANTS DE DIEU.

Mais quoi ! Seigneur, ne vous serai-je jamais soumis et ne vous recevrai-je jamais? « Mon âme ne sera-t-elle donc jamais sou« mise à Dieu ? » dit le Prophète (1). N'y a-t-il pas des âmes, Seigneur, qui vous reçoivent dans le sens mystérieux et profond de cette parole évangélique ?

Assurément il y a de telles âmes, et l'Évangile le dit.

12. « Tous ceux pourtant qui le reçoivent, « il leur donne le pouvoir de devenir enfants « de Dieu ; à ceux qui croient en son nom, « qui ne sont pas nés du sang, ni de la vo« lonté de la chair, ni de la volonté de « l'homme, mais de Dieu même. »

(1) Ps., LXI, 2.

Que ne puis-je bien comprendre et surtout pratiquer ces paroles qui sont le fond de l'Évangile et de la religion ?

Il me suffit de le recevoir, lui la lumière, lui Dieu, qui est en moi déjà. Il y était, mais je ne le connaissais pas : j'étais son œuvre, mais je ne me tenais pas pour tel, et je n'aidais pas librement mon créateur à m'achever, à rendre son ouvrage parfait. Je repoussais les continuels perfectionnements de sa sagesse et de son amour, ou plutôt je défigurais l'œuvre. Jusqu'à quand donc vivrai-je dans cet aveuglement ?

Encore une fois, il y a des âmes qui en sont sorties et qui l'ont reçu. Et tous ceux qui le reçoivent, il leur donne le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Ceux-là sont ceux qui croient, qui reçoivent le pouvoir de devenir enfants de Dieu ; ceux-là ne sont plus nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu même.

La condition donc, c'est de croire, et toute

cette régénération divine s'ensuit. « Pouvez-« vous croire? » dit ailleurs Jésus-Christ aux malades (1). Si l'on peut croire, on est guéri.

Qu'est-ce donc que la foi? Qu'est-ce donc que cette foi qui sauve? Mon Dieu, donnez-moi la foi. Mon Dieu, augmentez-moi la foi.

Je sais un peu par expérience ce qu'est la foi et son absence, ses défaillances et ses accroissements. Je sais très-bien que j'avais la foi dans mon enfance, quand j'étais pur. Je sais aussi que je l'ai perdue sous l'influence de la volonté de la chair, et dans cet âge inepte, aveugle, honteux, impertinent, où les enfants se corrompent entre eux et conspirent pour rejeter tout joug et perdre la foi et la vertu. Je sais que la foi m'est revenue, quand j'ai voulu vaincre la chair, et sa folie et son aveuglement; et je sais que je ne l'ai pu vaincre que quand la foi m'est revenue. Que les hommes de ce temps s'examinent, et disent si cette histoire n'est pas la leur, en tout ou à moitié.

(1) S. Marc, IX, 22.

Et pourquoi maintenant ma foi, quoique depuis longtemps enracinée, a-t-elle des défaillances et des accroissements ? Quand est-ce qu'elle paraît croître ou décroître ? Quand je me reprends à m'aimer moi-même plus que Dieu et mes frères ; quand la chair se révolte et n'est pas matée aussitôt, la foi paraît décroître. Elle paraît croître et elle croît en effet, quand je suis maître chez moi, et quand mon cœur devenu libre recommence à s'ouvrir pour Dieu. Ces choses se tiennent.

Mais ici, Seigneur, je sens que mes pensées et mes paroles ne savent pas creuser ces vérités ; mon âme n'y entre pas jusqu'au fond. Pourquoi suis-je si superficiel, et pourquoi donc n'ai-je pas ce « cœur profond » dont parle l'Écriture-Sainte (1) ? C'est que précisément la foi n'a pas encore en moi toutes les forces qu'elle doit avoir, et que je suis toujours obligé de dire comme cet aveugle de l'Évangile : « Je crois, Seigneur, mais soutenez mon incrédulité (2). » Mais pourquoi

(1) Ps., LXIII, 7. — (2) Marc, IX, 23.

cela? C'est que ma rupture avec la volonté de l'homme et la volonté de la chair n'est pas totale : je suis encore double. Je suis peut-être déjà né de Dieu, mais je suis encore né du sang et de la chair, de la sensualité et de l'orgueil. Je sens dans mes membres les deux lois opposées dont parle saint Paul (1), dont l'une m'élève, mais dont l'autre m'abaisse. Heureux les victorieux! Heureux ceux qui n'ont plus qu'une loi, un seul maître, un seul père qui est Dieu. Ceux-là, il le paraît, non-seulement possèdent cette substance de la vie éternelle qui est la foi, dit saint Paul (2), mais ils sentent, ils comprennent, ils voient, ils touchent le ciel, parce que la vie éternelle commence en eux, et n'y est pas à chaque instant ou détruite ou cachée par l'autre.

La vie éternelle, la vie nouvelle de Dieu, en qui nous sommes régénérés, n'est plus seulement alors dans ces profondeurs éloignées, mystérieuses de notre âme, où nous-

(1) Rom., VII, 23. — (2) Heb., XI, 1.

mêmes ne la sentons pas et ne la voyons pas, et où Dieu seul peut l'apercevoir. Mais elle sort du sanctuaire de l'âme pour régner peu à peu sur l'homme entier. Le Verbe qui est cette lumière, en qui est cette vie éternelle, descend et sort du sanctuaire où il est toujours, et commence à fonder en nous son royaume, d'abord restreint; puis, si nous sommes fidèles, plus étendu. Quand Dieu veut se rendre parfaitement maître d'une âme, il gagne d'abord par la foi les racines de l'intelligence et de la volonté; puis il descend dans l'ensemble et le détail des facultés morales et intellectuelles, dans la mémoire, dans l'imagination; puis dans nos goûts et nos instincts, nos aversions et nos élans. « Ensuite il passe aux sens, dit un saint et profond théologien, il passe aux sens et aux mouvements corporels, et de cette manière il vient à posséder parfaitement l'intérieur et l'extérieur, et cela s'opère par la foi qui contient en germe toutes les vertus (1). »

(1) Lallemand (*Doctrine spirituelle*), p. 69.

De sorte qu'il s'opère en nous ce qu'ajoute l'Évangile :

14. « Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité en nous. »

C'est en prononçant ces paroles, que les prêtres à l'autel, à la fin du saint sacrifice, fléchissent le genou.

Et moi aussi, Seigneur, j'adore et je prie sur ce que j'entrevois.

Il est visible que l'Évangile parle ici à la fois et de l'incarnation du Verbe en Jésus-Christ, et de cette sorte d'incarnation continuée qui se fait dans les âmes. Le Verbe s'est fait chair dans le sein de la Vierge Marie, cela est vrai littéralement. Mais dans un autre sens, profondément réel aussi, le Verbe se fait chair en ceux qui le reçoivent ; c'est ce que dit Jésus lui-même : « Si quelqu'un fait la volonté de mon Père qui est au ciel, celui-là est aussi ma mère (1). »

Donc, d'après l'Évangile, il y a une sorte d'incarnation qui doit se faire en moi. De-

(1) Matth., XII, 58.

puis longtemps j'entrevois ce mystère. Depuis longtemps, j'ai compris que le dogme de la communion avait ce sens. Dieu, par la communion, veut continuer son Incarnation dans chaque homme. « Sa chair s'est unie à la « mienne et mon corps à mon corps, disait « une sainte Martyre, et son sang a coloré mes « joues (1). » Je sais que, par la communion, le Verbe incarné vient en moi. Mais comment y est-il, combien de temps y reste-t-il? Quel est le degré de l'union ? Quand est-ce que son esprit, son âme et sa divinité, son sang, son corps, seront vraiment unis à mon esprit et à mon âme, à mon corps, à mon sang ? Quand est-ce que cette union sera permanente ? Quand est-ce que le Christ pourra dire, en vérité : Tu es ma mère ? Quand est-ce que l'homme nouveau sera vraiment incarné en moi ? Quand est-ce que j'aurai son cœur, ses pensées, ses mouvements, ses habitudes célestes, ses goûts divins, sa chair bénie et vivifiante, son sang tout consacré ?

(1) Office de sainte Agnès, dans le Bréviaire romain.

Quand est-ce que je pourrai dire avec saint Paul : Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi? Oui, quand sera-ce, Seigneur?

Quand pourrai-je dire : Le Verbe s'est fait chair, et il est venu habiter en moi?

Seigneur, je me doute bien de la réponse. Et en effet dans quel sein, dans quel corps le Verbe s'est-il incarné? Dans le sein de la Vierge Marie.

Ce sera donc, si j'ose m'exprimer ainsi, quand mon âme et mon corps seront vierges. Un saint et profond théologien mystique a dit ce mot aussi extraordinaire que vrai et que sublime : « La chasteté est une participation de la substance de Dieu, spirituelle et simple, mais éclatante de beauté (1). » Oui, quand mon âme et mon corps, à force de chasteté, auront recouvré l'innocence, alors le Verbe se fera chair pour habiter en moi. On peut recouvrer l'innocence, selon Bossuet. « La douceur, dit-il quelque part, est

(1) M. Olier.

le meilleur signe de l'innocence ou recouvrée ou conservée. » Il y a donc une innocence réparée et une virginité acquise, une seconde innocence et une seconde virginité à laquelle on peut parvenir. Seigneur, donnez-la moi.

C'est alors que l'âme et le corps se rapprochent véritablement du ciel, et qu'on peut dire :

14. « Et nous avons vu sa gloire, la gloire « du Fils unique de Dieu, plein de grâce et « de vérité. »

Bien des âmes en ont fait l'expérience. Il y a eu dans la vie quelque moment pur et lucide, où la lumière de Celui qui éclaire tout homme venant en ce monde, n'était pas obscurcie par le mal ; où nous commencions à le recevoir; où nous commencions à n'être plus enfants de la chair et du sang, ni de l'orgueil, et à devenir vraiment enfants de Dieu ; où le Verbe commençait en effet à s'incarner en nous, à habiter en nous. Alors n'avions-nous pas comme des mo-

ments de vision ? Il s'opérait en nous je ne sais quelle transfiguration de la vie; on voyait partout la lumière, partout la joie et l'espérance. Ce Verbe qui éclaire tout, nous commencions à le voir partout; cette vie qui est en lui, nous commencions à la sentir, profonde, éternelle, bienheureuse. Alors venait, comme l'a dit Bossuet, « l'illumination, le repos, la joie, par l'union intime avec Dieu, qui nous rend ce monde, tout exil qu'il est, comme un petit paradis (1). »

Certes, le sens de ces paroles évangéliques est historique d'abord. C'est-à-dire que saint Jean et les disciples ont vraiment vu sa gloire dans ses miracles, dans ses enseignements, dans sa beauté, sur le Thabor, dans sa résurrection et dans son ascension. Mais il faut bien savoir que les mystères du Verbe universel s'opèrent et se répètent dans les âmes, en quelque temps, en quelque lieu qu'elles vivent. Et c'est pour cela aussi que le plus important, le plus profond de ses

(1) Bossuet. *Manière courte et facile de faire oraison.*

mystères, sa croix, sa mort, s'opère aussi dans quelques âmes, ou au moins leur est appliqué et montré. La gloire immense mais cachée du Calvaire est montrée à des âmes généreuses, qui ne s'enfuient pas, comme les Apôtres au moment du crucifiement. Souvent ces âmes privilégiées voient moins le Thabor, où l'on ne peut que dire : Nous sommes bien ici, que le Calvaire d'où l'on voudrait toujours s'enfuir. Mais Marie qui incarna le Verbe y resta; et aussi sainte Madeleine qui l'aima.

C'est donc saint Jean-Baptiste, comme nous l'avons déjà dit, c'est l'homme de la pénitence qui comprend ces choses et en rend témoignage.

TROISIÈME MÉDITATION.

LE TÉMOIGNAGE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

15. « Jean a rendu témoignage de lui en « disant : Voici Celui dont j'ai déjà dit : Celui « qui doit venir après moi, a été mis au-dessus « de moi, parce qu'il était avant moi. »

L'homme de la pénitence sent et voit son imperfection, mais il attend qu'un plus parfait arrive en lui et règne en lui. Qu'est-ce que l'homme? L'homme, disent très-bien les philosophes, est un être imparfait, incomplet, qui tend et qui aspire sans cesse à quelque chose de plus grand et de meilleur que lui-même; et ils savent bien que ce quelque chose de plus grand et de meilleur que l'homme, c'est Dieu.

Néanmoins, ce témoignage de l'âme qui tend à Dieu, c'est-à-dire cet état de prière véritable, ne se trouve réellement que dans l'âme humble et qui sent son imperfection. N'ai-je pas bien souvent des époques d'orgueil, d'aveuglement, où je cesse de sentir et de voir que je suis imparfait, incomplet, dépendant ? où je perds du même coup le sens de l'être parfait et souverain, où je cesse de grandir en aspirant vers lui?

Mais l'âme humble, et par conséquent éclairée, sait, à l'exemple de ce saint Jean qui reste nommé le Précurseur, elle sait que notre état présent n'est qu'un état de préparation.

Oui, Seigneur, quand je sors un peu de l'orgueil et de la sensualité, je sens que je ne suis qu'un précurseur de ce que je dois être, et de ce que je serai, quand celui qui doit survenir, et qui est plus que moi, puisqu'il est Dieu, sera venu, vivra et régnera en moi. C'est lui qui nous achève, qui seul peut nous rendre complets, parfaits.

Lui seul est complet et parfait, et il nous donne ce qui nous manque :

16. « Et nous avons tous reçu de sa pléni-« tude et grâce pour grâce. »

Oui, lui seul est complet, parfait, lui seul est plein, et donne à tous. Ce vide véritablement insondable qui est au fond de notre cœur, et que tous nos efforts dans la vie travaillent à remplir, lui qui est seul parfait, complet, et plein, le remplit. Il nous donne de sa plénitude, et grâce pour grâce.

Mais que signifient ces mots : Grâce pour grâce? Il y a là, je crois, un beau mystère. C'est qu'il nous donne sa plénitude comme un cœur donne la sienne au corps qu'il est chargé de remplir. Le cœur envoie, flot par flot, à tout le corps le sang qui donne la vie. Mais les ondes successives du sang ne continuent à se répandre dans le corps que quand les précédentes reviennent. Le sang est donné flot pour flot, comme la vie de l'âme, grâce pour grâce.

C'est qu'il faut que chacun de nos cœurs

réponde au cœur de celui qui nous envoie la vie. Son cœur palpite vers nous, il faut que le nôtre palpite vers lui. Lui, donne la grâce; nous, nous devons la lui rendre. C'est là le sens le plus profond du mot rendre grâce. Si vous étiez fidèle à rendre grâce pour chaque don, dit le livre de l'Imitation, la grâce vous serait renvoyée toujours plus abondante. Tout cela veut dire qu'il faut aimer Dieu comme il nous aime, si nous voulons recevoir les dons de son amour.

C'est qu'en effet la grâce tient essentiellement de l'amour. Le mot évangélique (χάρις, *charis*), qui veut dire grâce, est le mot charité lui-même. Cessez d'aimer : Dieu ne cesse pas pour cela d'être présent en vous; et cependant tout est changé. Il est en vous comme dans les corps et les êtres inanimés : vous n'avez plus la grâce. Dieu n'est plus pour vous qu'une loi, une loi dure qu'on ne comprend pas, qu'on n'aime pas. Vous êtes un Juif sous la loi de Moïse, mais non plus un chrétien sous la grâce.

« Car la loi a été donnée par Moïse,
« mais la grâce et la vérité sont apportées
« par Jésus-Christ. »

Oui, Dieu est en vous alors, comme il était dans le monde avant Jésus-Christ, comme force et loi. Mais le Verbe qui est la lumière même, étant venu, et ayant envoyé l'Esprit qui est amour, il y a eu dans le monde l'intelligence et l'amour de Dieu.

Qu'il en soit ainsi de mon âme.

Que jamais je ne retombe sous le joug de cette loi sèche, mais que je reste toujours sous la loi de grâce, sous la loi de lumière et d'amour !

Mais Seigneur, ne sont-ce pas là de vaines paroles que je répète parce que je les ai lues ? Qu'est-ce pour moi que la loi de lumière et d'amour ? Ce qui est vrai, c'est qu'il m'est arrivé quelquefois, et bien imparfaitement, d'aimer Dieu, et de vouloir dans toute ma liberté suivre sa loi. Mais, Seigneur, où est la lumière ? O mon Dieu, est-ce que je vous connais vraiment ? Est-ce que

je vous comprends? Est-ce que je vous vois? Ce ciel que je voudrais voir, qui n'est que vous-même, cette vie éternelle, bienheureuse, que je voudrais connaître, cet autre monde réel et admirable, auquel je crois, est-ce que je l'ai jamais vu?

« Nul n'a jamais vu Dieu, mais le Fils « unique qui est dans le sein du Père nous « en parle. »

Oui, cela est vrai, je ne vois pas Dieu, mais Jésus-Christ m'en parle : il est certain que ses paroles, écrites dans l'Évangile, ont parfois, même à mes yeux, un caractère visiblement divin. Mais surtout il est vrai que lorsque j'ai pu m'unir à lui par les moyens que me donne l'Église catholique, lorsque ce Fils unique qui est dans le sein du Père, a été aussi dans mon sein ; dans les bons moments de ma vie, dans les jours de communion bien préparées et bien conservées, quand j'ai été vraiment chrétien, oui, j'ai senti quelque chose du ciel, et le Verbe incarné, présent en moi, m'en a dit quelque

chose. Il m'en a dit plus que je n'en ai su écouter. Et s'il y avait eu en moi plus de silence et de calme, j'en aurais appris davantage.

Je sais bien qu'il y a des chrétiens judaïques qui nomment rêverie et mysticisme ces communications intérieures de Dieu. Si quelqu'un rend ce témoignage qu'il a entendu quelquefois en lui la voix de Dieu, ils lui disent : Qui êtes-vous donc? Et il arrive ce qu'ajoute l'Évangile :

20. « Tel est le témoignage de Jean, lorsque « les Juifs envoyèrent de Jérusalem des prê- « tres et des lévites pour lui dire : Qui es-tu « donc ? »

« Lui répondit sans hésiter, et confessa « la vérité : Je ne suis pas le Christ. »

21. « Et ils lui demandèrent : Qui es-tu « donc? Es-tu Élie? Il leur dit : Je ne le suis « pas. Es-tu prophète? Il leur répondit : « Non. »

22. « Ils ajoutèrent : Qui es-tu donc, et que

« répondrons-nous à ceux qui nous ont en-
« voyés ? Que dis-tu de toi-même ? »

23. « Il leur dit : Je suis la voix de celui
« qui crie dans le désert : Rendez droite la
« voie du Seigneur, comme le dit Isaïe. »

Oui, si une âme veut rendre à Dieu ce témoignage que Dieu lui parle au fond du cœur, si un chrétien catholique qui croit que Jésus-Christ est venu dans son cœur par la sainte communion, croit aussi que le Fils de Dieu lui parle du ciel et lui enseigne les choses de Dieu, on s'étonne, ou plutôt cette âme elle-même s'étonne d'abord la première, et se joignant à ceux qui l'interrogent, elle se dit : Qui suis-je donc ? Suis-je donc un saint, un prophète, un autre Jésus-Christ ?

Or le nombre des âmes qui se laissent prendre à cette question est plus grand qu'on ne pense. Sans parler de beaucoup d'insensés, d'hérétiques, de sectaires, que cite l'histoire, combien d'âmes, parce qu'elles ont en effet reçu quelques inspirations de Dieu, et entendu quelques paroles du ciel, sont per-

dues par l'orgueil ! Elles ne le confessent pas tout de suite, comme saint Jean, l'homme de la pénitence et de l'humilité. Elles ne disent pas nettement : Certes, non, je ne suis ni le Christ, ni Élie, ni quelque chose de grand et d'extraordinaire, ni un prophète, ni un saint. Et les voilà perdues par l'orgueil et par la folie.

Que si elles évitent et cette folie et cet orgueil, que font-elles ? Si elles disent en effet d'elles-mêmes : Je ne suis rien, qu'est-ce qu'elles en concluent? Elles en concluent que Dieu ne leur a pas parlé, que cette voix intérieure n'est qu'une illusion, que le Saint-Esprit ne cherche point à les diriger. Elles laissent là la vie intérieure, pour retomber dans le judaïsme des pratiques sèches, et cesser d'être, comme le demande Dieu dans l'Évangile, des adorateurs en esprit et en vérité.

Pourquoi ne pas dire comme saint Jean : Je ne suis rien de grand ni d'extraordinaire, mais cela n'empêche pas que Dieu

me parle? Est-ce que Dieu ne parle pas sans cesse à toute âme? La sagesse éternelle, disait saint Augustin, ne cesse de parler à la créature raisonnable pour l'attirer à elle. Eh bien! je ne suis rien d'extraordinaire, mais je suis une créature raisonnable à qui la sagesse éternelle ne cesse pas de parler. C'est bien par ma faute que je ne l'entends que si rarement. Il est étrange que je ne l'entende point chaque jour et à chaque heure. Mais enfin je l'entends quelquefois; je puis, je veux l'entendre plus souvent.

Tout cela vient de ce que l'homme ignore ce qu'il est. Rien ne peut faire croire et comprendre à l'homme distrait son admirable dignité. Ce n'est pas seulement la foi qui nous l'enseigne, c'est la raison, c'est la sagesse de tous les hommes qui ont vraiment pensé : l'homme, comme je l'ai déjà dit, n'est et ne peut pas être autre chose qu'un mot de Dieu, un mot que Dieu prononce actuellement. Non-seulement je suis capable d'entendre la parole de Dieu, mais

je suis moi-même cette parole. Je ne suis pas pour cela le Christ, Verbe éternel et intérieur de Dieu, mais je suis ce que la théologie catholique, science des sciences, appelle sa parole extérieure, son verbe *ad extra*. Je suis bien réellement cette voix que dit saint Jean, cette voix par laquelle Dieu parle, non pas en lui, mais hors de lui, dans le désert du néant, pour créer ce qui n'était pas.

Toute la création, du reste, n'est autre chose que la voix de Dieu criant dans le désert de ce qui n'était pas, et peuplant d'êtres créés ce désert où il n'y avait rien. Mais moi, être libre et intelligent, je suis plus : je suis cette voix de Dieu, disant : *Suivez droit la ligne de Dieu.*

C'est-à-dire que je ne suis pas seulement un mot comme celui-ci : « Que la lumière soit! » Je suis une parole bien plus haute. Je suis ce propre mot qui retentit toujours : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Oui, Dieu ne cesse pas un

seul instant de travailler à nous développer et à nous embellir à son image. Il ne cesse pas un seul instant de nous rappeler de notre propre néant à l'être, de nous redresser de l'erreur à la vérité, et de l'égoïsme à l'amour. Il ne cesse de nous dire : Réparez-vous à mon image; suivez la voie que je vous trace : *Suivez droit la ligne de Dieu.*

Oui, sa voix ne cesse de crier dans le désert de mon inattention et de ma distraction : Purifie-toi, corrige-toi, suis donc enfin la ligne de Dieu, pour devenir la vive image de Dieu.

Il y a pour chaque âme comme pour l'humanité entière, une ligne de Dieu, qui est le plan providentiel de l'histoire de chaque homme, et de l'histoire du genre humain; ligne de Dieu (*via Domini*) dont chaque siècle dans son travers, dont chaque âme dans son aveuglement, veut à chaque instant s'écarter. Mais Dieu perpétuellement nous redresse, en disant perpétuellement ce mot : « Faisons cette âme à notre image. » Ainsi

que l'a si bien dit saint Augustin : « Nous « devons être incessamment faits par lui, in- « cessamment perfectionnés par lui. »

Mais ceux qui n'adorent pas Dieu d'esprit et de cœur, et qui bornent leur religion aux pratiques extérieures, comme les Juifs et les pharisiens, ceux-là ne comprennent point ces choses. C'est pourquoi l'Évangile ajoute :

24. « Et ceux qui lui furent envoyés « étaient des pharisiens. » Mais ces pharisiens insistèrent.

25. « Et ils l'interrogèrent encore et lui « dirent : Pourquoi donc baptises-tu, si tu « n'es ni le Christ, ni Élie, ni prophète?

26. « Et Jean leur répondit : Moi je bap- « tise dans l'eau ; mais au milieu de vous « se tient celui que vous ne connaissez « pas.

27. « C'est lui qui doit venir après moi, « qui est au-dessus de moi, et je ne suis « pas digne de dénouer les cordons de ses « souliers.

28. « Ceci se passa en Béthanie, au-delà « du Jourdain, où Jean baptisait. »

Les pharisiens, ce sont les hommes du culte extérieur, les hommes de la foi morte. Ces sortes d'esprits ne comprennent pas une âme vivante et opérante en Dieu. Ils demandent à Jean : Pourquoi donc baptises-tu, si tu n'es ni le Christ, ni Élie, ni prophète?

Qu'est-ce que le baptême ? C'est le sacrement de la régénération, c'est l'œuvre de la vie éternelle.

Or il est clair que Dieu seul régénère, et opère la vie éternelle. Mais alors pourquoi baptises-tu, si tu n'es pas le Christ?

Ne croyez pas que cette question n'ait jamais été adressée qu'à saint Jean. Les hypocrites l'ont de tout temps adressée aux enfants de Dieu.

Lorsqu'il y a trois cents ans des prêtres apostats ont entraîné dans l'hérésie une partie de l'Europe, que disaient-ils ? Ils disaient aux peuples : Le Christ seul régénère. A

quoi bon toutes vos œuvres que vous croyez salutaires? A quoi bon votre pénitence que vous croyez vivifiante? Le Christ seul régénère. Pourquoi baptisez-vous, puisque vous n'êtes pas le Christ?

Mais l'Église catholique leur répondait, au nom de chaque âme pénitente et opérante en Dieu : L'homme ne baptise que dans l'eau, mais il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas.

C'est-à-dire qu'au milieu des hommes, et au centre de l'âme de chaque enfant de Dieu, il y a celui qui baptise dans l'Esprit, celui qui régénère et vivifie, celui que les hommes de la foi morte ne connaissent pas. Certes l'œuvre humaine seule n'est rien. Ce ne serait qu'un baptême d'eau qui ne purifierait que la surface. Mais quand mon œuvre a pour principe l'opération même de celui qui est en moi, qui est plus grand que moi, elle est divine, salutaire et régénératrice. Moi, je ne suis pas digne de dénouer les cordons de ses souliers. Je ne fais rien

d'utile que par lui. Mais avec lui, par lui, mon œuvre est sainte. Or, il est en moi, comme il est en vous, mais vous n'en savez rien.

Mais je ne puis quitter encore cette merveilleuse parole adressée à chaque âme : « Il y a au milieu de vous quelqu'un que « vous ne connaissez pas. » « Ainsi donc, dit « un savant théologien, il est au milieu « de vous celui que vous méconnaissez. « Voilà comment aucune âme ne naît sans « le Christ. Voilà comment le Christ se ré- « vèle en nous, plutôt en nous qu'à nous, « puisque c'est lui que la nature enfante « en nous, et dont elle pose en nous le « germe, quand elle met en nous la semence « de la loi éternelle. C'est ainsi qu'il occupe « le milieu, le centre de chaque âme, et les « illumine toutes : de sorte que ceux-là même « que l'Évangile et la prédication n'attei- « gnent pas par le dehors, ceux-là le Christ « les provoque et les sollicite au dedans : le « Christ, c'est-à-dire la droite raison, la loi

« éternelle, le germe inné du bien. Que « ceux-là donc cultivent ce germe, qu'ils « domptent le vice et tous ses amours adul- « tères, et le Christ, grandissant dans leur « sein, s'y déploiera dans la plénitude de sa « foi et de sa religion. »

Vous êtes donc bien en moi, Seigneur, Verbe éternel, Christ régénérateur. Vous êtes en moi, au centre de moi-même, avant moi, plus que moi et au-dessus de moi. Mais alors que me manque-t-il donc ?

Il me manque de le savoir. Il me manque de suivre droit la ligne de Dieu, la ligne que votre lumière me trace, que votre voix me fait connaître quand j'écoute, où votre amour me pousse quand j'obéis.

Si je savais cela, si j'écoutais, si j'ouvrais les yeux, si j'obéissais, si je rendais témoignage comme saint Jean, ne m'arriverait-il pas aussi ce que dit l'Évangile ?

29. « Le lendemain, Jean vit Jésus qui « venait à lui, et dit : Voilà l'agneau de

« Dieu ; voilà celui qui ôte le péché du « monde. »

Je le verrais venir peu à peu du centre de mon âme où il se tient, dans mes sentiments, mes pensées, mes volontés, dans toutes mes forces et toutes mes facultés, dans mon corps même et dans ma vie entière pour tout régler, tout posséder, tout purifier, pour ôter partout le péché et ses traces. Voici l'Agneau de Dieu, dirais-je, voici celui qui ôte les péchés du monde. Oui, je verrais, comme le remarque un pieux auteur, comment la communion bien faite calme les sens, la chair, tous les mouvements des passions, purifie tout et nous rend en quelque sorte impeccables. Je le verrais venir en moi avec cette douceur, cette modestie, cette humilité, cette pudeur vraiment divines, qu'il répandrait en moi. L'Agneau de Dieu me rendrait « cette douceur, signe « de l'innocence, ou conservée ou recou- « vrée ».

Comme je sentirais bien alors qu'il est au-

dessus de moi, qu'il n'est venu dans ma vie qu'après moi, que j'ai été moi, moi seul, par trop longtemps! Je sentirais par le contraste de sa sainteté et de ma misère combien il est au-dessus de moi. Il est mon Dieu; il est mon Dieu qui m'a créé, puisqu'il me régénère. Il était avant moi, puisqu'il m'a créé, et il ne revient en moi qu'après moi, puisqu'il me rend une vie nouvelle, et que j'ai si longtemps vécu sans lui.

Et longtemps aussi je ne le connaissais pas, je ne le voyais pas, et c'est afin de le rendre visible en moi et de le manifester dans mon âme, que je me suis mis à l'œuvre.

31. « Et moi je ne le connaissais pas, et « c'est pour le manifester dans Israël que « je suis venu baptiser dans l'eau. »

Encore une fois qu'est-ce que le baptême? C'est l'œuvre de la régénération. Qu'est-ce que le baptême d'eau? C'est le côté humain de cette œuvre. C'est mon œuvre, c'est mon travail et mon effort. Est-ce là ce qui régénère? Non certes, ce qui régénère, c'est le

baptême de l'Esprit que donne Dieu même, que donne le Christ. Mes efforts, mes œuvres, ma pénitence, ce laborieux baptême, tout cela sans doute ôte l'obstacle à l'œuvre du Christ, à l'opération de l'Esprit. Mais le Christ seul, parce qu'il est Dieu, lui qui est plus que moi et au-dessus de moi, lui seul me régénère. Lui seul possède l'Esprit de Dieu et me le donne. Certes, si je ne suis pas aveugle, je dois rendre ce témoignage.

32. « Et Jean rendit alors ce témoignage. « J'ai vu, dit-il, l'Esprit descendre du ciel « sous la figure d'une colombe, et s'arrêter « sur lui. »

33. « Pour moi je ne le connaissais pas, « mais celui qui m'a envoyé baptiser dans « l'eau m'a dit : Celui sur qui vous verrez « l'Esprit-Saint descendre et s'arrêter, c'est « celui-là qui baptise dans le Saint-Esprit. »

34. « Je l'ai vu, et j'ai rendu témoignage « qu'il est le Fils de Dieu. »

Oui, Seigneur, quelle que soit ma misère et mon indignité, je le dis aussi : je l'ai vu

et je rends témoignage qu'il est le Fils de Dieu. Oui, Seigneur, je vous ai quelquefois vu en moi : ce que j'ai vu ne pouvait être que Dieu.

Je ne vous connaissais pas, Seigneur, mais celui qui m'a envoyé baptiser dans l'eau, comme saint Jean, c'est-à-dire celui qui est toujours au fond de l'âme, dans la conscience, et qui ne cesse de dire : Il faut changer de vie et se régénérer; celui qui m'a enfin déterminé à travailler à mon salut et à celui des autres, et à entreprendre ces œuvres et ces efforts qui ne sont qu'une régénération superficielle, et le baptême de l'eau; celui-là me disait et me faisait comprendre que la force de Dieu s'ajouterait à mes efforts et que le baptême de l'Esprit suivrait ce baptême d'eau. Et je savais très-bien à quoi je pouvais reconnaître le baptême de l'Esprit et celui qui le donne, et sa venue en moi et sa présence réelle en moi. Oui, Seigneur, je sais maintenant comment vous reconnaître. Vous êtes celui qui fait venir

l'Esprit, et qui le fait descendre et s'arrêter sur vous. Et quand est-ce que je vois l'Esprit? Certes je ne le vois pas lui-même, je vois ses fruits. Je le vois, comme saint Jean le voyait, sous forme visible et corporelle et sous la figure d'une colombe. Quand je vois les fruits de l'Esprit se réaliser en moi, s'incarner dans mon âme; quand je vois cette âme, inerte par elle-même et languissante, attachée à la terre et rampante, aigre et impure, inquiète et sans amour, se transformer et prendre la candeur, la simplicité, la douceur, l'amour de la colombe; quand je la vois prendre des ailes et s'élever de terre; quand je vois les fruits de l'Esprit dans cette âme, ces fruits que saint Paul énumère : la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la douceur, la foi, la modestie, la continence, la chasteté, oui, Seigneur, je vois bien alors que vous êtes là, parce que je vois, sous forme visible et réalisée, l'Esprit-Saint que vous donnez seul. Je vois ce baptême de l'Esprit,

je vois la forme de la colombe, et je sais que vous êtes présent.

Oui, mon Sauveur, cette foi est en moi bien entière. Je vous ai vu quand j'ai vu ces choses, je vous ai reconnu quand j'ai vu l'Esprit-Saint descendre ainsi sur vous. Aveugle que je suis cependant, car je ne le sais encore pas assez ! Si je n'étais pas aveugle, oui, je saurais que j'ai vu Jésus-Christ, que j'ai reconnu sa face, aussi bien que ceux qui vivaient avec lui sur la terre : ces fruits visibles de l'Esprit en moi, voilà sa présence et sa face. Aussi certainement que je reconnais un homme par sa figure, aussi certainement je dois reconnaître le Christ à ces traits. Voir dans mon âme la chasteté, la paix, l'amour, la douceur et la foi ; je l'affirme, c'est voir le Christ en moi.

Aveugles que nous sommes, quand nous voyons ces traits divins paraître dans notre âme, nous croyons que ce sont nos traits ! Cette pure colombe, c'est mon âme : celui sur qui descend l'Esprit, c'est moi ; telle est

parfois mon aveugle pensée. Je l'ai cru ainsi quelquefois, parce que celui sur qui vient l'Esprit est près de moi, ou plutôt est en moi, parce que, comme saint Jean, je le baptise dans l'eau, c'est-à-dire que par mon œuvre et mes efforts j'ôte les obstacles à sa venue en moi, et j'opère le côté humain de mon baptême et de ma régénération. Mais l'Esprit-Saint vient par lui seul et sur lui seul ; lui seul est en moi ce foyer de l'Esprit qui sort de ce foyer pour vivifier, transformer et embraser mon âme. Si l'orgueil voulait s'y méprendre, il y a un signe bien décisif qui m'apprendrait que ces traits sont les siens, non les miens ; que c'est lui réellement que je vois, quand je vois dans mon âme les fruits et comme la forme de l'Esprit. Voici ce signe donné par l'Évangile : celui sur qui vous verrez l'Esprit descendre et s'arrêter, c'est celui-là qui baptise dans l'Esprit. Or, quand il m'est arrivé quelquefois d'apercevoir la colombe dans mon âme, candeur, douceur, amour et chasteté, je pourrais m'y

méprendre, je pourrais croire que la colombe descend sur moi. Mais, grand Dieu ! si elle semble descendre sur moi, parce qu'elle descend sur lui qui est en moi, je le demande, est-ce sur moi qu'elle s'arrête? Elle *s'arrête*, voilà le signe. Elle s'arrête, et certes ce n'est pas sur moi. Soyons certains que celui sur qui elle s'arrête, c'est Dieu, Dieu incarné.

Quant à moi, l'expérience de ma vie entière est celle-ci : je n'ai jamais vu la colombe que passer. Elle passe et ne s'arrête pas. Je l'ai maintes fois clairement aperçue, elle descendait du ciel et venait, mais elle passait. Plus je la voyais venir clairement, plus je voyais clairement qu'elle s'en allait.

Seigneur, toutes les fois que j'ai vu la belle et blanche colombe, ailes déployées, au milieu de son auréole, qu'ai-je vu aussitôt après? Maintes fois j'ai vu dans mon âme un brusque et désolant changement de la scène intérieure. Au lieu de votre colombe, c'était le son discordant et le vol tournoyant

de je ne sais quel oiseau de proie, le vol lourd et aveugle de je ne sais quel oiseau de nuit, la bassesse et le venin de je ne sais quel reptile affreux. Ces monstres n'approchent pas de vous, Seigneur, mais ils approchent de moi, et font fuir la colombe. Ainsi, Seigneur, c'est bien sur vous qu'elle vient et qu'elle s'arrête, non pas sur moi. Elle n'est point mon âme même, elle est la forme que votre présence donne à mon âme, lorsque vous voulez vous montrer à moi et vous faire reconnaître.

Et vous voulez vous montrer, Seigneur, lorsque comme Jean je vous baptise dans l'eau ; quand par mes œuvres et mes efforts, ma pénitence et ma fidélité, j'ôte les obstacles à votre manifestation, à votre opération, et que vous me donnez le baptême de l'Esprit.

Mais, Seigneur, pourquoi ces manifestations sont-elles si rares et surtout si promptes à passer? Je dois le dire. Oui, j'ai vu Dieu en moi, mais pourquoi disparaît-il toujours

tout aussitôt ? Si j'avais plus de foi, et surtout plus de pénitence, plus de fidélité à repousser les premiers mouvements des tentations, je le verrais sans doute plus souvent, plus longtemps. Mais enfin je l'ai vu. Puisse-t-il reparaître ! Et chaque fois que je reverrai dans mon âme la forme de la colombe, je saurai que c'est lui, Dieu vivant et présent, et je dirai avec saint Jean : « Voilà « l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du « monde. »

QUATRIÈME MÉDITATION.

DEMEURER EN JÉSUS-CHRIST.

35. « Le jour suivant, comme Jean était « encore là avec deux de ses disciples,

36. « Voyant passer Jésus, il dit : Voilà « l'Agneau de Dieu.

37. « Les deux disciples, qui entendirent « ce qu'il disait, suivirent Jésus.

38. « Jésus s'étant retourné, et voyant « qu'ils le suivaient, leur dit : Qui cher- « chez-vous?

39. « Ils lui répondirent : Maître, où lo- « gez-vous? Il leur dit : Venez et voyez. « Ils allèrent et ils virent où il logeait, et ils « demeurèrent chez lui ce jour-là. Il était « environ la dixième heure. »

Oui, Seigneur, quand je vous verrai de nouveau passer sur mon âme, je dirai comme saint Jean : voilà l'Agneau de Dieu, et je ferai en sorte que mon intelligence et ma volonté, les deux forces dont je dispose, tout le reste étant en moi, sans moi, et n'étant mu que par vous seul, — je tâcherai, dis-je, que mon intelligence et ma volonté représentent ici les deux disciples de saint Jean, et comme eux s'attachent à vous aussitôt et refusent de vous quitter. Que mon esprit et ma volonté m'oublient moi-même, qu'ils me laissent et s'attachent à vous! O mes pensées, ô mes désirs, il faut savoir où demeure l'agneau de Dieu; il faut y aller et rester avec lui. Nous ne l'avons jamais vu qu'un instant, et passer au milieu de nous. Tâchons maintenant de rester tout un jour avec lui comme les disciples de Jean. Plus tard, peut-être, nous le suivrons partout comme les apôtres.

Oui, Seigneur, il paraît qu'il y a des âmes qui demeurent avec vous; qui vous arrêtent près d'elles; qui vous obligent par la

prière à vous tourner vers elles; qui vous demandent : Maître, où est le lieu de votre repos? à qui vous répondez, à qui vous dites : Venez et voyez.

Oui, Seigneur, j'ai souvent entendu dire qu'il en était ainsi, et je connais assez l'âme humaine pour le savoir. Oui, il y a en moi un lieu qui est le lieu de votre repos. Oui, il y a au centre de mon âme un sanctuaire, un tabernacle où repose l'Agneau de Dieu. C'est ce lieu dont Bossuet disait : « Écoute, « Israël, écoute dans ton fond, là où la vé- « rité se fait entendre; n'écoute pas à l'en- « droit où se forgent les fantômes; écoute « au lieu où se recueillent les pures et sim- « ples idées. »

C'est là où le Sauveur nous dit : *Voyez.* Mais, remarquons-le bien, avant de nous dire : *Voyez*, il nous dit : *Venez.* Il faut marcher d'abord, et l'on verra ensuite. La volonté doit agir la première, et puis l'intelligence. Il faut marcher pour sortir de l'endroit où se forgent les fantômes, où vien-

nent les monstres, les reptiles et les oiseaux de nuit, où l'on ne voit pas la pure et simple colombe qui plane sur lui. Il faut sortir du trouble des sens, des désordres de l'imagination, de la turbulence des passions. Toujours jetés et dissipés hors de nous-mêmes par le monde et la sensualité, il faut entrer en nous; car c'est en nous que demeure le Maître. Notre âme, dit sainte Thérèse, est comme un château-fort composé de sept enceintes, Dieu, dit-elle, est au milieu, au centre de la septième; nous, d'ordinaire, nous ne sommes dans aucune enceinte, mais au dehors, comme une sentinelle qui fait le tour des murailles. Il faut rentrer et pénétrer jusqu'à la dernière enceinte, pour trouver Dieu. Cette rentrée de l'âme en son fond, c'est le recueillement. Et cependant, pour suivre le Maître, les deux disciples quittèrent saint Jean.

Suivrai-je ici ce sens allégorique, et dirai-je que mon intelligence et ma volonté doivent me quitter? Oui, certes, et en un cer-

tain sens, ce sera profondément vrai. Car, n'a-t-on pas dit : « Qui ne sait sortir de soi-« même ne sait pas être vertueux? » — Ne voyons-nous pas Bossuet prendre pour devise de toute la vie la plus parfaite ces trois mots : « Sortez, sortez, sortez (1)! » Les maîtres de la vie spirituelle nous disent tantôt : *il faut rentrer en soi*, et tantôt, *il faut sortir de soi*. Est-ce une contradiction ? Non, je le comprends, il n'y a pas contradiction. Il faut rentrer en soi, en quittant ce qui est au-dessous de nous, en remontant des créatures à nous; il faut sortir de nous, en montant de nous-mêmes à Dieu. Un pieux auteur a tout dit en un mot : Rentrer du dehors au dedans, et du dedans à ce qui est plus haut.

Oui, il me faut cesser d'habiter le dehors de mon âme et ses enceintes les plus superficielles; il faut rentrer et pénétrer jusqu'à l'enceinte la plus profonde; là nous serons au fond de nous-mêmes. Arrivés là, il faut aller

(1) Panégyrique de saint Benoît.

plus loin, il faut aller jusqu'au centre même, qui n'est plus nous et qui est Dieu. Là est le Maître, là est l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde; c'est là qu'il nous dit de venir et de voir. C'est là qu'il peut parfois nous être donné de demeurer chez lui un jour entier.

Or, quand une fois il nous aura été donné de passer un jour avec lui, nous voudrons le suivre partout, toujours, comme ses apôtres, ses disciples et ses serviteurs.

Oui, Seigneur, lorsqu'il m'aura été donné d'être un jour entier près de vous, je voudrai vous suivre toujours.

C'est ce qui dut arriver à ces deux disciples de Jean. L'Évangile du moins le rapporte de l'un d'eux, André, qui devint apôtre. Pourquoi n'est-il point parlé de l'autre? Verrai-je là quelque allégorie? Reconnaîtrai-je là ce qui m'arrive quand j'ai entrevu la lumière? mon esprit se lance aussitôt à sa poursuite; mon intelligence s'y complaît; mais ma volonté est plus lente,

et souvent elle refuse de suivre l'esprit et de pratiquer ce qu'il voit.

40. « Or André, frère de Simon Pierre, « était l'un des deux qui avaient entendu « ce que Jean avait dit, et qui avaient suivi « Jésus.

41. « Il rencontra d'abord son frère Si- « mon, à qui il dit : Nous avons trouvé le « Messie, le Christ.

42. « Et il le mena à Jésus. Jésus l'ayant « regardé lui dit : Vous êtes Simon, fils de « Jean : vous serez appelé Pierre. »

André devint donc apôtre, et c'est lui qui amena à Jésus son frère qui est devenu saint Pierre. Jésus avait dit à André : Venez et voyez. André avait vu et compris, et avait reconnu le Sauveur du monde, le Messie, celui qu'attendait Israël, et que toute âme attend. Comme plus tard saint Thomas, « *il vit l'homme et comprit le Dieu,* » ainsi que s'exprime saint Augustin. Acte de foi sublime qui est le mérite, la gloire et le salut d'une âme. Dans sa foi, André conduit son

frère à Jésus. Mais nul ne pouvant être appelé que par un regard direct du Christ, l'Évangile dit : *Jésus l'ayant regardé.* Ce regard, auquel saint Pierre répondit, fut la vocation de saint Pierre, et Jésus le lui dit aussitôt : Vous êtes une pierre de mon édifice.

Seigneur, est-ce que j'agis comme ces deux apôtres, quand vous me dites : Venez et voyez ; est-ce que je vais, est-ce que je vois, est-ce que je comprends? Est-ce que je vous crois présent, vous Dieu, dans cette lumière qui me sollicite un instant? Est-ce que je vais à vous toutes les fois que mes frères m'y excitent par la parole ou par l'exemple? Et quand vous me regardez, est-ce que je réponds à vos regards?

Est-ce que je ne détourne pas les yeux pour ne pas voir, pour ne pas être entraîné trop loin? Et ne suis-je pas celui dont parle le prophète : « Il n'a pas voulu voir et comprendre de peur d'être forcé à bien faire (1)? »

(1) Ps. xxxv, 4.

Jésus rassemble ses apôtres par une parole, par un regard, en leur disant : Suivez-moi. Il y a des âmes qui sur ce seul mot le suivent toujours. Mon âme est-elle parmi ces âmes?

43. « Le lendemain Jésus ayant dessein
« d'aller en Galilée, rencontra Philippe et
« lui dit : Suivez-moi.

44. « Philippe était de la ville de Beth-
« saïde, d'où étaient aussi André et Pierre.

45. « Philippe ayant rencontré Nathanaël,
« lui dit : Nous avons trouvé celui dont
« Moïse a parlé dans la loi, et que les pro-
« phètes ont prédit : c'est Jésus de Nazareth,
« fils de Joseph.

46. « Nathanaël lui dit : Peut-il venir quel-
« que chose de bon de Nazareth? Philippe
« lui dit : Venez et voyez. »

Pourquoi cette différence entre Nathanaël et Philippe? Philippe n'entend qu'un mot et ne répond que par des actes de foi vive et des œuvres d'apostolat. Nathanaël à qui l'on explique qu'on a trouvé celui dont

Moïse parle dans la loi et qu'ont annoncé les prophètes, Nathanaël hésite et se défie.

La différence, c'est que Philippe a entendu un mot qui sortait de la bouche du Christ, et que Nathanaël en entend plusieurs qui sortent de la bouche de Philippe. Or la foi est est un don de Dieu. Il faut que Dieu lui-même nous parle. Alors un mot suffit; sinon beaucoup de mots sont impuissants.

Mais Philippe avait fini par dire : *Venez et voyez*.

C'est le mot qu'il faut dire à ceux qui ne croient pas : Approchez-vous du Christ par la pratique du bien, et vous verrez; comme Jésus-Christ le dit lui-même plus bas : « Celui qui fait le bien arrive à la lumière. » Il y a aujourd'hui des hommes qui nous disent : Peut-il sortir quelque chose de bon de l'Église catholique? Il faut leur dire : Venez et voyez.

Nathanaël vint donc. Que ne suis-je certain que mon âme vient aussi et s'approche? Que ne suis-je décidé à venir?

CINQUIÈME MÉDITATION.

« JE VOUS AI VU LORSQUE VOUS ÉTIEZ SOUS LE FIGUIER. »

47. « Jésus voyant venir à lui Nathanaël, « dit de lui : Voilà un véritable Israélite « sans ruse et sans artifice. »

48. D'où me connaissez-vous, lui dit Nathanaël? « Jésus lui répondit : Avant que « Philippe vous eût appelé, je vous ai vu « lorsque vous étiez sous le figuier.

49. « Nathanaël lui dit : Maître, vous êtes « le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël. »

Souvent, en lisant le texte de l'Évangile, je me suis demandé ce que voulaient dire ces paroles : « Je vous ai vu lorsque vous « étiez sous le figuier. » Qu'a vu le Sauveur? Et que faisait Nathanaël?

Aujourd'hui, après avoir prié pour le comprendre, je crois le savoir.

N'y a-t-il pas eu aussi dans ma vie, Seigneur, une heure, un lieu que je vois encore, une heure que je n'oublierai jamais, qui est l'heure principale de ma vie, l'heure critique qui, peut-être, a décidé de moi ?

J'étais dans ce lieu que je vois encore : j'avais toutes ces pensées que j'entends encore ; dont je vois encore le détail chaque fois que je veux me le rappeler. Il y eut une lutte, il y eut un cri de l'âme, il y eut une agonie, il y eut une prière perçante, et je crois voir encore aujourd'hui, après tant d'années, ces profondeurs inconnues et inexplorées de mon âme, qu'ouvraient en moi cette agonie et cette prière. Depuis le fond de cet abîme de l'âme, jusqu'à la surface ordinaire de mes pensées et de mon imagination, jusqu'à mon corps et à sa posture, jusqu'aux détails du lieu où se trouvait mon corps, jusqu'à l'objet sur lequel je m'appuyais ; il est certain, Seigneur, que je

vois encore tout, et que je le verrai toujours (1). Il y a là un point lumineux dans ma vie, et transfiguré pour toujours. Mais, je vous prie, Seigneur, pourquoi ce point se détache-t-il, toujours lumineux, sur des années que l'oubli efface peu à peu ? Qu'est-ce que cette mémoire éternelle qui m'est donnée, d'un lieu, d'une heure et d'une pensée, à moi qui oublie tout chaque jour ? Qu'est-ce que cette lumière ineffaçable et au-dessus du temps, que je vois encore, que je verrai toujours ?

Cette lumière, c'était vous, Seigneur, c'était votre regard. Vous m'avez vu lorsque j'étais sous le figuier.

Les souvenirs transfigurés, Seigneur, ce sont les souvenirs où vous étiez. La mémoire éternelle, Seigneur, c'est la mémoire qu'on a de vous. La lumière qui ne s'efface pas et qui est au-dessus du temps, c'est vous seul, ô mon Dieu, qui êtes la lumière éter-

(1) Voir *les Souvenirs de ma jeunesse*, récemment publiés, p. 38 à 42.

nelle, la lumière infinie. Ce lieu, cette heure, et ces objets transfigurés que je vois encore, c'est l'heure, le lieu et les objets que j'ai vus pendant que vous me regardiez, et qui demeurent illuminés en moi parce que je les ai vus un instant dans la lumière qui vient de vous.

Il est donc bien certain, Seigneur, que vous me regardiez dans ce moment. Oui, je le sais, vous m'avez vu ; et tous ces événements n'ont eu lieu dans mon âme, en ce court intervalle, que parce que vous me regardiez.

Cette heure a été la crise de ma vie. Votre regard tout d'un coup m'a tout montré. Vous m'avez montré la vanité tout entière du monde tout entier. Que savais-je de cela l'heure d'avant ? Qu'en savais-je en cette heure-là même où mon âme était pleine des plus vifs et des plus enivrants spectacles de la terre, de ses désirs, de ses espérances et de ses plus beaux rêves ; quand tout à coup votre regard traversant toute cette scène,

perçant tous ces fantômes, comme une flèche de feu, effaça tout et fit tout rentrer dans la nuit, en me montrant dans tout une seule réalité : la mort; en m'enveloppant de désespoir et de terreur, et me disant : Tu ne voyais que des fantômes ; tout cela n'était rien.

Mais cette terreur, cette nuit obscure, qui m'enveloppait, c'était déjà votre regard, Seigneur, c'était déjà votre lumière. En effet, qui peut faire rentrer dans la nuit en un instant, le monde entier, si ce n'est vous, Seigneur ? Qui peut dire à toutes les beautés de la terre, à toutes ses joies : « Vous n'êtes rien, » si ce n'est vous, Seigneur ? Et quelle est la lumière, si ce n'est la vôtre, Seigneur, qui peut dire à la lumière du soleil et à ce qu'elle éclaire devant moi : « Tu n'es que ténèbres ? »

C'est donc votre divin regard, ô Jésus, qui effaçait en moi le monde entier ; et ce monde entier plongé dans les ténèbres, et la nuit qui m'envahissait me forçait à chercher l'autre lumière devant laquelle l'ancienne dispa-

raissait, mais que mes yeux n'étaient pas encore capables de voir. Donc, ô mon Dieu, c'était bien vous qui me regardiez, et il est bien certain qu'en ce lieu, en cette heure, que je sais, que je vois encore et que je ne puis oublier, vous m'avez vu.

C'est ainsi que vous avez vu Nathanaël sous le figuier.

Mais alors, ô mon Dieu, puis-je aussi m'appliquer la bienheureuse parole que vous dites à Nathanaël : Voici un véritable Israélite, sans ruse ni tromperie?

Qu'est-ce qu'Israël? C'est le peuple de Dieu. Israélite veut donc dire un homme de Dieu. Suis-je donc un homme de Dieu, un véritable enfant de Dieu, par cela seul que Dieu m'a regardé un jour?

Oui, si comme Nathanaël, après ce regard de Dieu qui me fait voir que le monde n'est rien, je vais à Jésus-Christ, à la voix de ceux qui me disent : Venez et voyez. Et c'est en me voyant venir à lui, que Jésus me dira : Voici un véritable Israélite.

Mais, puis-je me rendre ce témoignage, Seigneur? Depuis le jour où vous m'avez regardé, où j'ai compris la vie, où j'ai vu mon devoir et votre volonté, qu'ai-je fait? Ai-je été droit à vous? Depuis ce jour où j'ai dû me dire : « J'irai à Dieu ; » y ai-je été?

O mon Dieu, si je me juge sous la lumière de ce regard qui ne m'a plus quitté, voici le jugement. Ma vie n'est qu'un perpétuel artifice et une ruse habile pour me faire croire et pour faire croire aux autres hommes, et à vous-même, Seigneur, s'il se pouvait, que je suis votre enfant, que je marche dans la justice et dans la vérité ; et cela, Seigneur, sans vivre de la vie qui vient de vous, mais en vivant toujours de ma vieille vie, étroite et vaine, sensuelle et corrompue. J'élude à chaque instant la vie du ciel pour retomber dans la vie de la terre. J'élude avec un art profond l'application pratique de votre lumière à ma vie. Cette belle et sainte lumière, j'aime à la voir de loin. Mais quand j'en viens au détail de chaque heure, de chaque œuvre, et de chaque

pensée, est-ce elle qui me dirige? D'ordinaire je la repousse du présent de la vie, et je lui donne mon avenir. Et je crois me donner à Dieu, parce que je lui donne chaque lendemain, en me réservant le présent, voilà la ruse. Puis-je dire, après cela, que je suis un véritable Israëlite, un véritable enfant de Dieu, sans ruse ni artifice?

Mais je n'ai pas seulement une ruse et un seul artifice. J'en ai plusieurs.

Une autre de mes ruses pour éluder la vie du ciel et rester dans mes goûts, mes bassesses, mes habitudes, mes vanités, c'est de donner à Dieu ma pensée et de ne pas lui donner mon cœur. Vous voyez, Seigneur, que je pense beaucoup à vous, je fais de longues prières; je parle de vous; j'entends parler de vous.

Oui, pourrait dire le Seigneur; mais tout cela n'est que ruse, car ton cœur est bien loin de moi.

Une autre de mes ruses, c'est de suivre la volonté de Dieu tant qu'elle est douce et

consolante, et de la repousser quand elle est triste et désolante. Je veux la joie qui vient de Dieu ; je veux la récompense, mais non la correction ni les épreuves. Or, comme on ne s'améliore que par la correction, comme on n'avance que par l'épreuve, ma ruse fait que je n'avance pas et que je ne vais pas à Jésus, et qu'il m'a regardé en vain.

De sorte que, ne me voyant pas venir à lui, il ne peut dire : Voici un véritable Israélite, sans ruse ni artifice.

O Seigneur, quand pourrez-vous le dire ? O mon Dieu, quand ferai-je des progrès? Quand donc serai-je vraiment en marche pour m'approcher de vous ? Quand cesserai-je de tourner dans un cercle qui me ramène toujours au même point ? Quand sortirai-je de ce cercle fatal ? Quand irai-je droit à vous et réellement à vous, sans ruse ni artifice ?

Ce sera quand je pourrai dire, non plus de bouche, mais de cœur, non en pensée, mais en action : Maître, vous êtes le Fils de

Dieu, vous êtes le roi d'Israël. C'est lorsque ce premier regard du Christ qui m'a appelé autrefois, mais que je n'ai pas voulu suivre en pratique jusqu'au bout, se ravivant encore en moi, m'aura pénétré jusqu'au cœur, et m'arrachant enfin un sacrifice entier, un consentement entier à toute la volonté de Dieu, je verrai dans cette divine lumière qui, depuis si longtemps veut me guider, ce que jamais je n'avais su y voir, mon maître, mon roi, mon Dieu.

Et c'est alors que, comme le dit la suite de l'Évangile, je verrai de bien plus grandes choses.

50. « Jésus lui répondit : Vous croyez « parce que je vous ai dit : Je vous ai vu sous « le figuier; vous verrez de bien plus grandes « choses. »

51. « Et il ajouta : En vérité, en vérité je « vous le dis, vous verrez le ciel ouvert, et « les anges de Dieu monter et descendre sur « le Fils de l'homme. »

Ainsi cette parole mystérieuse qui est ré-

pétée deux fois dans ce premier chapitre de l'Évangile : « venez et voyez, » cette parole que Jésus adresse à ceux qu'il appelle, et que ses apôtres adressent à ceux qu'ils appellent en son nom, cette parole, si j'y suis fidèle, doit me conduire à ce que dit ici Jésus : vous verrez le ciel ouvert, et le reste.

D'abord elle me conduit à ce premier regard de Dieu en moi qui me montre les bornes, la misère et la vanité de tout ce qui n'est pas lui, et qui m'appelle à le chercher, à le suivre et à trouver le lieu de son repos. Puis elle me conduit à voir de plus grandes choses.

Ces grandes choses, je ne les verrai pas tant que j'hésiterai, comme je le fais encore, entre les ténèbres et la lumière; tant qu'il y aura en moi de la ruse et de l'artifice, et que je n'irai pas réellement, actuellement et tout droit à Jésus-Christ. Mais si j'étais sincère, généreux, courageux, décidé à tout sacrifice, habitué à tout sacrifice pour le suivre, oui, c'est alors que je verrais.

Oui, je verrais le ciel ouvert.

Oui, il y a un paradis terrestre pour ceux qui donnent à Dieu, sans réserve, la vie présente ; il y a une ouverture vers le ciel dans l'âme de ceux qui sacrifient à Dieu le monde entier.

Oui, Seigneur, je sais que ces mots ont du sens. Qu'on vienne à cela, on le verra.

Je ne verrai plus seulement cette belle lumière qui m'a ravi par intervalles ; que j'ai vue parfois dans ma vie et qui était l'appel et le regard de Dieu. Je verrai se former dans mon âme le séjour permanent du Verbe, sa vie réelle pénétrant mes pensées, mes sentiments, mon imagination et ma mémoire, mes habitudes, mes premiers mouvements, mes désirs et mes sens, et peut-être mon sang lui-même avec ma chair. Je sentirai ma vie entière et la verrai s'ouvrir vers le ciel par cette présence du Verbe ; je verrai sa divine présence, sa vie céleste envoyer vers le ciel mes mouvements et appeler en moi les mouvements du ciel ; je verrai les prières du Fils

de l'homme monter et redescendre aussitôt exaucées, je verrai toutes les communications du ciel à l'âme et de l'âme au ciel, aller et venir, monter et descendre sur le Fils de l'homme venu en moi. Et, comme là où il est, là sont aussi les saintes âmes qui le suivent toujours, et les anges qui l'environnent toujours et le servent toujours, peut-être me sera-t-il donné de sentir et de voir quelque chose de cette belle cour céleste qui remplit l'âme lorsqu'il y vient et qu'il y vit.

SIXIÈME MÉDITATION.

LES NOCES DE CANA.

Seigneur, nous ne croyons point aujourd'hui au surnaturel mêlé à la vie de chaque jour. Nous sommes insensibles aux merveilles quotidiennes de la nature, et nous sommes incrédules aux miracles formels de Dieu, intervenant dans la nature, par un acte de puissance infinie.

Nous n'admirons pas Dieu nourrissant toute l'humanité par les fruits de la terre et lui donnant son pain de chaque année. Nous ne l'admirons pas, multipliant chaque année tous les grains de blé qu'on sème, et leur faisant rendre à chacun trente, soixante et cent pour un ; nous ne l'admirons pas, transformant chaque année dans la vigne la séve

du printemps, qui est l'eau, en séve d'automne qui est le vin.

Nous ne pensons plus à ces merveilles trop connues, trop continues; nous les voyons, sans tomber à genoux, pour remercier le bienfaiteur. Et puis, quand l'Évangile nous dit que Jésus-Christ multipliait les pains ou changeait l'eau en vin, nous ne le croyons pas possible.

Nous ne comprenons pas que Dieu puisse faire plus vite, quand il le veut, ce qu'il fait chaque jour sous nos yeux plus lentement.

C'est donc souvent avec peu de goût, peu d'intelligence et de foi, que nous lisons ce second chapitre, où Jésus fit son premier miracle public.

1. « Trois jours après il y eut des noces à « Cana en Galilée, et la mère de Jésus s'y « trouva. »

2. « Jésus fut aussi invité à ces noces avec « ses disciples. »

3. « Et le vin venant à manquer, la mère « de Jésus lui dit : Ils n'ont plus de vin. »

4. « Jésus lui répondit : Femme, qu'y a-t-il « entre vous et moi ? Mon heure n'est pas « encore venue. »

5. « Sa mère dit à ceux qui servaient : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

6. « Or, il y avait là six grands vases de « pierre pour les purifications des Juifs, dont « chacun tenait deux ou trois mesures. »

7. « Jésus leur dit : Emplissez les vases « d'eau. Et ils les remplirent jusqu'au haut. »

8. « Jésus ajouta : Puisez-en et portez-en « au maître d'hôtel. Et ils lui en portèrent. »

9. « Le maître d'hôtel ayant goûté de cette « eau qui avait été changée en vin, et ne sa- « chant d'où venait ce vin (quoique les ser- « viteurs qui avaient puisé l'eau le sussent « bien), il appela l'époux. »

10. « Et il lui dit : Tout le monde sert d'a- « bord le bon vin, et après que les conviés « ont beaucoup bu, on en donne de moindre ; « mais vous, vous avez réservé le bon vin « jusqu'à cette heure. »

11. « Ce fut là le premier des miracles de

« Jésus; il le fit à Cana en Galilée, et par là « il fit connaître sa gloire, et ses disciples « crurent en lui. »

Trois jours après la parole de Nathanaël, « Maître, vous êtes le Fils de Dieu et le Roi d'Israël, » et après la réponse de Jésus : « Vous verrez de bien plus grandes choses, » trois jours après, Jésus fit son premier miracle.

Cela veut dire que dès qu'une âme droite et pure se donne à Dieu tout entière, sans réserve, sans fraude ni ruse, et reçoit véritablement en elle le Verbe, le Verbe fait chair, pour qu'il habite en elle et vive en elle, cette âme ne tarde pas à reconnaître cette présence de Jésus par ses effets. Une force nouvelle se mêle en nous à notre ancienne nature, et des effets surnaturels se produisent. Le Christ descend avec nous dans la vie de chaque jour et dans tous les détails de la vie; il bénit et il transfigure ses actes les plus communs. Non-seulement il est dans l'âme et dans la vie de ses Apôtres, pour les conduire,

mais il se mêle aussi à la vie de ce Nathanaël qui vient à lui, et de cet autre Israélite, qui se marie et qui invite Jésus au festin de noces. Jésus y vient et s'occupe même de ces alliances terrestres ; il les bénit, il s'assoit à notre table, il bénit notre nourriture corporelle, afin de mêler à toute la vie et à toute la nature le divin et le surnaturel. Que de miracles cachés se font chaque jour pour les élus ! que de miracles de détail, qui sont surnaturels, qui sont aussi divins et aussi grands aux yeux des Anges, que le miracle de Cana, s'accomplissent chaque jour, sans autre témoin qu'une seule âme, qui même ne les voit pas toujours, pour sauver, pour guérir, je dis corporellement, pour conduire et bénir, même dans leur vie terrestre, ceux en qui vient le Christ !

Mais remarquez la condition que l'Évangile paraît poser à tout ceci. C'est que Jésus descend ainsi dans ce côté terrestre de la vie, lorsque sa mère y est. « La mère de Jésus s'y trouva, » dit l'Évangile. Jésus y

vint aussi. La mère de Jésus, c'est celle qui donne un corps terrestre au Verbe universel. La mère de Jésus, sa mère immaculée, c'est la plus pure et la plus humble des créatures.

Or, quand une âme se donne à Jésus-Christ, elle devient en un sens sa mère, comme il le dit lui-même. Et de fait, les miracles d'intervention de Dieu, dans les choses terrestres, sont accordés à cette maternité divine de l'âme, à la pureté et à l'humilité.

L'humilité attire Dieu dans l'esprit, la chasteté l'attire dans le corps, comme la virginité a été et a dû être le ministre de l'Incarnation.

C'est Marie qui demande à Jésus le miracle des noces de Cana et qui l'obtient.

Mais, Seigneur, oserai-je une chose? Oui, je dois l'avouer, c'est que je n'ai jamais lu qu'avec peine ces paroles par lesquelles vous accueillez votre mère : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » Quoi! votre mère bien-aimée, la plus grande de vos créatures, la libre coopératrice de l'œuvre de

la rédemption, celle que vous faites dépositaire et comme dispensatrice de toutes vos grâces et de tous vos trésors, cette mère aimable et admirable, vous lui dites : Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Et cette parole est la première que l'Évangile de saint Jean cite de vous à son sujet ; il n'en citera plus qu'une autre, prononcée sur la croix : « Femme, voici votre fils (1). »

Comment saint Jean, qui, en vertu de cette dernière parole, conserva chez lui la sainte Vierge pendant de longues années, n'a-t-il pas autre chose à citer de l'amour du Christ pour sa mère?

Voici tout ce que j'en puis comprendre. C'est que l'humble mère du Sauveur avait dit maintes fois à saint Jean : « Mon fils, vous ne parlerez point de moi ; » que c'est elle qui apprit et répéta souvent à son fils adoptif ces mots du Christ : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » et que saint Jean et la sainte Vierge les répé-

(1) Joan., XIX, 26.

tèrent, parce qu'ils renferment une leçon capitale que voici.

Oui, Seigneur, je le comprends, vous êtes mon Créateur et je suis votre créature. Vous êtes le Dieu éternel, infini en toute perfection; et moi, que suis-je? Misère, imperfection, et, comparé à vous, néant. Il n'y a donc rien entre vous et moi, rien que l'amour qui vous porte à me créer, et l'amour qui vous porte à me sauver.

D'un autre côté, l'Évangile me fait voir assez clairement que lorsque je vais à Jésus, il me nomme aussitôt un véritable Israélite, il m'encourage de ses promesses; que, dès que mon âme devient sa mère par la pureté et l'humilité, et par l'obéissance au Père, il entre dans ma vie et y fait des miracles. Cela est vrai.

Mais voici l'erreur capitale dont Jésus-Christ veut me sauver en disant à mon âme, et qui plus est, en disant à sa mère, la plus pure des âmes, et l'unique âme immaculée : « Qu'y a-t-il entre vous et moi? » Il veut

m'apprendre que ce n'est pas mon œuvre, ma vertu, mon effort qui fait le miracle et qui produit en moi la vie surnaturelle. Il n'y a aucune proportion entre mes efforts et ces dons; en ce sens il n'y a rien entre lui et moi.

Que de fois, Seigneur, j'ai oublié en pratique cette vérité fondamentale de la vie intérieure, tout en la sachant bien en théorie! J'ai compté mes jours de vertu pour calculer si le temps de vos miracles viendrait bientôt. J'ai mesuré l'élévation à laquelle je croyais mon âme parvenue, pour voir si bientôt j'atteindrais jusqu'à vous. Je vous ai présenté mes mérites, et vous ai demandé vos grâces. Et alors vous m'avez dit aussi, mais d'un autre ton et avec d'autres suites qu'à la sainte Vierge : Qu'y a-t-il entre vous et moi? et me laissant, vous m'avez laissé retomber dans l'abîme de ma misère et de ma corruption.

O mon Dieu, que cette folie ne m'arrive plus! Que cette folie, cause de la longue

stérilité de mon âme, soit guérie par votre parole! Vous l'avez dite à la sainte Vierge même, cette parole, pour faire comprendre à toutes les âmes, quelles qu'elles soient, qu'il n'y a pas de proportion entre leurs efforts et la vie, entre leurs mérites et vos grâces, et que tout est dû à votre amour seul.

Quant à votre sainte Mère elle-même, ô Jésus, il me semble que je vois d'ici le gracieux et divin sourire avec lequel vous lui disiez ces mots : « Qu'y a-t-il entre vous et moi? » Les mots étaient l'éternelle vérité que nous venons de dire, et le sourire signifiait : « Qu'y a-t-il? Il y a, vous le savez bien, le plus grand amour qui fut jamais. »

Aussi la sainte Vierge comprit, et, voyant sa prière exaucée, elle dit aussitôt : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

Faites tout ce qu'il vous dira! Oui, je crois, ô Seigneur, que si je faisais tout ce que vous me dites, ma vie serait bientôt

transformée d'une manière plus miraculeuse que l'eau n'est transformée en vin; et je dirais comme ce maître d'hôtel, après avoir goûté cette eau changée en vin, cette vie commune et souvent corrompue changée en vie surnaturelle; je dirais : Tout homme sert d'abord le meilleur, puis, quand on s'est enivré, vient le moindre. Mais vous, vous avez réservé le meilleur pour la fin. Oui, je sais et je vois que tout homme, tout homme tel que la nature le conduit de sa naissance jusqu'à sa mort, tout homme dans sa vie sert d'abord le meilleur. Comme l'enfant prodigue, il dévore la substance de son bien et s'en enivre; puis vient la ruine, la décadence, et la nourriture des pourceaux. Notre bonheur terrestre ne cesse d'aller en se dégradant, et nos enivrements amènent nos épuisements. Le vin de nos enivrements, dans la jeunesse, est moins impur, plus généreux; plus vil et plus grossier dans la vieillesse. La vie de la nature n'est qu'une perpétuelle décadence de la jeunesse jusqu'à

la mort. Ainsi vivent tous les hommes dont Jésus-Christ ne régénère pas et ne transforme pas la vie. Mais moi, Seigneur, si je fais tout ce que vous me dites, et si ma vie est transformée en vous, je sais très-bien que ma jeunesse aura été moins généreuse que mon âge mûr, que ses plaisirs, même légitimes, auront été moins purs et moins profonds que le bonheur qui me vient de vous. Toutes les fois que je goûterai la vie qui vient de vous, je devrai dire : Vous avez réservé le meilleur jusqu'à cette heure ; le meilleur, en effet, sera pour la fin de la vie, comme vous donnez à l'automne de l'année les meilleurs fruits, le froment et le vin. Et c'est ce que dut comprendre saint Jean en écrivant ces mots, lui dont la longue et sainte vieillesse n'était plus que divin amour, c'est-à-dire le bonheur le plus profond, le plus divin.

Seigneur, veuillez me montrer aussi votre gloire, dès cette vie, comme vous le fîtes pour vos disciples, et augmentez ainsi ma foi.

/

SEPTIÈME MÉDITATION.

JÉSUS CHASSE LES VENDEURS DU TEMPLE.

12. « Après cela il alla avec sa mère, ses
« frères et ses disciples à Capharnaüm où ils
« ne demeurèrent que peu de jours.
13. « Comme la Pâque des Juifs était pro-
« che, Jésus s'en alla à Jérusalem ;
14. « Et ayant trouvé dans le temple des
« gens qui vendaient des bœufs, des mou-
« tons et des colombes, et des changeurs
« qui étaient là ;
15. Il fit comme un fouet de petites cor-
« des, et les chassa tous du temple avec les
« moutons et les bœufs ; il jeta aussi par
« terre l'argent des changeurs ;
16. « Et il dit à ceux qui vendaient des
« colombes : Otez cela d'ici, et ne faites

« point de la maison de mon Père une mai-
« son de trafic. »

17. « Alors ses disciples se souvinrent « qu'il est écrit : Le zèle de votre maison « me dévore. »

Quel est le sens du voyage à Capharnaüm, et pourquoi Jésus n'y resta-t-il que peu de jours? Je l'ignore. Du reste, dans l'Évangile, il faut savoir ne pas comprendre certaines choses, et passer outre avec respect. Comment la parole de Dieu ne serait-elle pas plus grande que mon esprit? Et ne sais-je pas bien que là où je crois la comprendre, et où j'en comprends, en effet, quelque chose, elle me dépasse encore infiniment, et me réserve des mystères, dont j'apercevrai un jour l'obscurité d'abord, pour en voir ensuite la clarté? Que de fois des paroles évangéliques, d'abord obscures, ne m'ont elles pas paru ensuite pleines de lumière, à mesure que j'avançais dans la vie, et que la science ou l'expérience venaient! Que de fois n'ai-je pas été d'abord scandalisé, comme

les disciples eux-mêmes, de certains enseignements du Christ, qui ensuite ont fait mon bonheur et affermi ma foi!

Je ne chercherai pas si le nom de Capharnaüm qui veut dire « champ de la pénitence », et si la conduite de ses habitants, qui ne firent point réellement pénitence, n'indique pas ces pénitences superficielles, qui servent peu à retenir en nous la vie divine. Ce que je sais et ce que je comprends, c'est que la vie divine en nous demande surtout la pénitence du cœur, la pureté du cœur, l'anéantissement de l'égoïsme. Et c'est ce dont Jésus nous instruit amplement en chassant les vendeurs du temple.

Qu'est-ce que le temple, et qu'est-ce que les vendeurs?

Le temple, c'est mon âme, le centre de mon âme, mon cœur. Dans la Sainte-Écriture, Jérusalem signifie toujours l'âme, et le temple est le centre de l'âme. Et qu'est-ce que les vendeurs du temple? Ce sont nos désirs, nos amours, et nos vertus intéressées.

Oui, Seigneur, il est bon de vous sacrifier dans le temple, des bœufs, des moutons, des colombes; mais il ne faut pas les vendre.

Le temple de mon âme autrefois n'aurait-il pas été plein de vendeurs? Ne l'est-il pas peut-être encore?

Combien de fois le bœuf, symbole du travail; l'agneau, symbole de l'innocence, de la pureté, de la douceur; la colombe, symbole de l'amour, n'ont-ils pas été par moi vendus dans le temple au lieu d'y être sacrifiés?

J'ai travaillé, non pour Dieu, mais pour moi; j'ai voulu acquérir la pureté, non pour Dieu, mais pour moi; j'ai aimé, oui, j'ai aimé Dieu, non pour Dieu, mais pour moi. Je vendais mes vertus.

La colombe surtout est trompeuse. Qui croirait qu'on puisse aimer Dieu, non pour lui, mais pour soi, et que l'âme puisse, à l'égard de Dieu, trafiquer de l'amour?

Et pourtant, dans nos piétés superficielles, que de soupirs, que de larmes, que d'émo-

tions, de sensibilités qui ne sont que colombes à vendre!

Notre égoïsme obstiné, d'abord n'aime que soi, puis n'aime Dieu que pour soi.

Heureux ceux qui sortent d'eux-mêmes, et qui aiment Dieu pour Dieu!

O Seigneur, je voudrais me connaître, et bien savoir si mon amour pour vous est franc. Ai-je une seule goutte, un seul rayon de cet amour qui s'arrête à vous, et ne va point à vous pour revenir à moi?

Certes, mon Dieu, vous êtes la source de ma vie et ma béatitude; comment pourrais-je ne pas avoir, pour ma vie et pour mon bonheur, l'amour qui me rapporte le bonheur et la vie? Mais ai-je aussi quelque chose de l'autre? Déjà aussi quelque chose de cet amour purement gratuit, que vous avez pour moi? Mon amour tout entier est-il intéressé?

Ce n'est rien moins que de savoir si j'ai la charité qui sanctifie, ou si je ne l'ai pas. C'est la question de savoir si je suis vrai-

ment né de vous, ou si je suis toujours né du sang, des désirs de la chair, ou de la volonté de l'homme. C'est pour moi la question de vie ou de mort. Seigneur, apprenez-moi à me connaître et à me juger sur ce point; jugez-moi, comme dit le Psaume, et discernez ma cause de ce qui n'est pas saint; dégagez-moi de l'homme inique, de l'homme rusé, du vendeur, du changeur qui est en moi. Faites un fouet de cordes, pénétrez au fond de mon âme, au sanctuaire, et chassez les vendeurs du temple.

A quel signe reconnaîtrai-je si mon amour est pur, si mon culte est sincère et vrai? L'Évangile nous l'apprend. Il était défendu de vendre, dans le saint lieu, les taureaux, les agneaux, les colombes; mais il était permis, il était ordonné de les sacrifier.

Suis-je, oui ou non, un homme de sacrifice? Voilà toute la question.

Que serait-ce, ô mon Dieu, si l'égoïsme était le principe de ma vie, le principe de ma vie entière, même religieuse! Je le crains

quelquefois, et j'ose à peine sonder ce point. Y a-t-il en moi quelque trace d'amour de ce qui n'est pas moi ? Y a-t-il en moi la possibilité du sacrifice ? Ai-je sacrifié quelquefois, d'un sacrifice vrai, divin, immaculé ? Serais-je encore tout entier renfermé dans moi-même, comme ce grain qui n'est pas encore mort, et dont la vie nouvelle, qui est la fructification, n'a pas pu encore commencer ?

Je le répète, c'est ce que je n'ose pas sonder.

O mon Seigneur, si j'étais encore dans cette captivité de l'égoïsme, dans son aveuglement mortel, faites-le-moi comprendre, quand j'en viendrai, dans la méditation de votre Évangile, à votre sacrifice et à votre passion, à votre croix, à votre mort.

En attendant, Seigneur, que je le sache ou que je l'ignore, s'il y a des vendeurs dans ce temple qui est mon âme, frappez, frappez ; ne me laissez pas en repos; purifiez-moi par la douleur ; que vos coups me délivrent, que

ce temple soit à vous seul, et que le zèle de cette maison vous dévore.

Oui, Seigneur, après ces premières délices de l'âme qui revient à Dieu, et que symbolisent, dans cet Évangile, les noces de Cana et l'eau changée en vin, après cette première joie de votre présence dont tressaillent l'âme et le corps, l'heure de la purification doit venir; c'est vous qui l'opérez en pénétrant jusqu'au sanctuaire de notre âme afin d'en chasser les vendeurs.

Mais, Seigneur, ce temple n'est pas seulement mon âme; c'est aussi mon corps, comme le montre ce qui va suivre.

18. « Les Juifs, prenant la parole, lui di-
« rent : Par quel miracle nous montrez-vous
« que vous ayez droit de faire de telles
« choses ? »

19. « Jésus leur répondit : Détruisez ce
« temple, et je le rétablirai en trois jours. »

20. « Les Juifs répliquèrent : On a été
« quarante ans à bâtir ce temple, et vous le
« rétablirez en trois jours ?

21. « Mais c'était du temple de son corps « qu'il parlait. »

22. « Après donc qu'il fut ressuscité, ses « disciples se ressouvinrent qu'il avait dit « cela, et ils crurent à l'Écriture et à la pa- « role que Jésus leur avait dite. »

D'après cela notre corps est un temple : non-seulement le corps de Jésus, mais encore le nôtre, lorsque nous sommes unis à Jésus-Christ ; c'est ce que dit saint Paul : « Ne savez-vous pas que vos membres « même sont le temple du Saint-Esprit (1) ? »

Ainsi donc mon corps est un temple.

Ce temple sera détruit.

Sera-t-il reconstruit? — Je veux dire sera-t-il reconstruit dans sa gloire et dans sa beauté ?

Oui, Seigneur, si vous y êtes, et si vous l'avez purifié.

Qu'on le détruise alors, il sera reconstruit.

Je ne vous demanderai pas, Seigneur, avec

(1) Cor., VI, 15.

les Juifs : De quel droit purifiez-vous mon corps ; de quel droit le châtiez-vous par la douleur, les maladies, afin d'en extirper les germes des passions et des concupiscences?

Je sais que vous avez bâti ce temple de mon corps, et que vous le reconstruirez lorsque la mort l'aura détruit.

Je sais que vous le rétablirez en un instant quoiqu'il ait été longtemps à bâtir.

Je sais que vous appliquerez à mon corps la toute-puissance qui a ressuscité le vôtre.

Et aujourd'hui, Seigneur, que ne puis-je vous voir tel que vous êtes, là où vous êtes, c'est-à-dire dans mon corps même, occupé à le maintenir et à le vivifier! Vous êtes en moi, même par la vie naturelle de ce corps. Il n'y a pas un mouvement, pas un battement de cœur qui puisse se faire sans vous. Vous êtes là comme un perpétuel créateur et un perpétuel régénérateur. Si je savais vous laisser chasser les vendeurs du temple de mon corps; si je savais vous sacrifier les

animaux qui s'y trouvent en effet; si je savais faire de ce corps, par le sacrifice, une maison de prière, un lieu calme, recueilli, purifié, où l'âme pourrait prier, je verrais bien que vous êtes la vie, même corporelle, que vous êtes la santé, l'aliment, le médecin et le remède, et que vous savez rétablir en peu de temps, si vous le voulez, un corps longtemps malade.

O mon Seigneur, je vous demande pour mon faible corps ce rétablissement qui vient de vous.

Faites vos miracles de guérison, ô mon Dieu, pour que mon âme et mon esprit, ma vie, mon corps vous soient donnés de plus en plus.

Mais ici, j'entends la suite de l'Évangile, qui me ramène de nouveau vers la crainte. C'est que je sens, Seigneur, que malgré ma foi, malgré vos grâces et malgré les miracles dont j'ai été témoin, vous ne pouvez encore vous fier à moi.

Quelle parole! mais elle est vraie.

23. « Pendant que Jésus était à Jèrusa-
« lem, à la fête de Pâques, plusieurs crurent
« en son nom, voyant les miracles qu'il fai-
« sait. »

24. « Mais Jésus ne se fiait point à eux,
« parce qu'il les connaissait tous. »

25. « Et qu'il n'avait pas besoin que per-
« sonne lui rendît témoignage d'aucun
« homme : car il connaissait par lui-même
« tout ce qu'il y avait dans l'homme. »

Vous êtes en moi, Seigneur, vous savez ce qui est en moi, et vous le savez mieux que moi. Quand je vous dis : Maintenant, Seigneur, je vous aime ; je crois en vous, je suis à vous. Quand, sous le coup de quelque grâce, quelque grâce de pardon, quelque grâce de lumière ou quelque grâce de guérison, je suis comme dans une fête, parce que vous êtes là, parce que le miracle de votre présence et de vos grâces dilate, pour un moment, ma foi et mon amour ; quand alors je veux vous rendre témoignage de moi-même, et vous dire : Maintenant je suis bien

à vous; jamais je ne vous quitterai; alors, Seigneur, il me semble, — oui, cela m'est souvent arrivé, — il me semble qu'à ces paroles je sens qu'il n'y a pas de réponse. Vous vous taisez. Vous voyez au fond de moi-même ce que je n'y peux voir : vous voyez ce qui est en moi; vous y voyez des germes de péché qui éclateront encore. Vous ne vous fiez point à moi.

O mon Dieu, serai-je jamais un de ceux à qui vous pourrez vous confier? Et quand sera-ce, Seigneur?

HUITIÈME MÉDITATION.

LA RENAISSANCE.

O mon Dieu, serai-je jamais un de ceux à qui vous vous confiez? Et quand sera-ce, Seigneur?

Ce sera lorsque ma renaissance sera entière.

1. « Il y avait un pharisien nommé Nico-
« dème, homme du premier rang parmi les
« Juifs. »

2. « Qui vint la nuit trouver Jésus, et lui
« dit : Maître, nous savons que vous êtes un
« docteur envoyé de Dieu ; car personne ne
« peut faire les miracles que vous faites, si
« Dieu n'est avec lui. »

3. « Jésus lui répondit : En vérité, en vé-
« rité je vous le dis, personne ne peut voir

« le royaume de Dieu s'il ne naît de nou-
« veau. »

Il faut renaître, c'est là la condition. Nul ne voit le royaume de Dieu s'il ne renaît. Tant que je suis né du sang et de la chair, et de la volonté de l'homme, je ne vois que moi; quand je serai né de Dieu, je verrai Dieu. Chacun voit le principe d'où il est né.

On peut voir des miracles, on peut juger que celui qui les fait est envoyé de Dieu, mais on ne voit pas Dieu.

Pourquoi donc, ô mon Dieu, est-ce que je ne vous vois pas? Pourquoi est-ce que je ne vois pas en moi votre royaume? Pourquoi donc votre ciel m'est-il toujours caché? Est-ce que je n'ai pas été baptisé? Est-ce que ce n'est pas là ma renaissance?

Il est vrai que j'ai été baptisé, et que je ne suis pas comme ce Juif à qui parlait Jésus. J'ai été baptisé, et je suis né de Dieu. Cela est vrai. Mais depuis cette naissance divine, combien de fois ne suis-je pas mort! Réponds, ô mon âme! âme faible, sans courage, sans

consistance et sans persévérance, as-tu su défendre ta vie? Combien de fois as-tu été vaincue, vaincue jusqu'à la mort? Es-tu vivante? Es-tu morte aujourd'hui ? Qui le sait?

Dans cet état comment puis-je voir le royaume de Dieu ? Il ne suffit pas de renaître, il faut vivre; il faut que la vie développe ses organes et ses forces, il faut que l'homme nouveau grandisse.

Mais si ma vie est incessamment comme criblée par la mort, à quoi me sert ma renaissance ?

Quand donc, Seigneur, me sera-t-il donné de renaître pour ne plus mourir?

C'est alors que vous vous confierez à moi, et que je pourrai voir en moi votre royaume.

Il est vrai que j'aurais à vous demander, ô mon Dieu, quoique dans un autre sens que ce docteur pharisien, comment un homme déjà vieux peut-il renaître?

4. « Nicodème lui dit : Comment un homme « qui est vieux peut-il naître? Peut-il ren-

« trer dans le sein de sa mère et naître une « seconde fois? »

Ce docteur ne connaissait pas la renaissance chrétienne, je la connais; pourtant je fais la même question.

Comment, après tant d'années de renaissances qui n'ont pas porté fruit, pourrai-je renaître enfin pour toujours, renaître pour la vie éternelle? Me sera-t-il donné de changer, de commencer une vie nouvelle qui sera la lumière, pendant que le passé n'était que ténèbres, ou du moins une suite effrayante d'éclairs qui retombaient aussitôt dans la nuit? Ce grand changement, qui sera vraiment une vie nouvelle, est-il encore possible, après tant d'épreuves manquées? Oui, Seigneur, je suis déjà vieux dans mon essai de vie surnaturelle; mais je n'y ai pas grandi, je ne m'y suis point développé, je n'y suis pas resté. Puis-je maintenant rentrer dans le sein de ma mère et naître une seconde fois, pour y prendre une nouvelle âme, un nouveau corps et un nouvel esprit plus capables

de porter vos grâces et de soutenir la vie d'en haut?

Cet Évangile va-t-il m'éclairer, Seigneur, sur cette redoutable question?

5. « Jésus lui répondit : En vérité, en vé-
« rité je vous le dis, personne ne peut entrer
« dans le royaume de Dieu s'il ne renaît de
« l'eau et de l'Esprit-Saint. »

6. « Ce qui est né de la chair est chair, et
« ce qui est né de l'Esprit est esprit. »

7. « Ne vous étonnez pas de ce que je
« vous ai dit qu'il faut que vous naissiez en-
« core une fois. »

8. « L'Esprit souffle où il veut, et vous
« entendez sa voix; mais vous ne savez ni
« d'où il vient, ni où il va; il en est ainsi
« de tout homme qui est né de l'Esprit. »

Seigneur, sans comprendre encore toutes vos paroles, j'en comprends déjà quelque chose, et j'y vois ce qu'il m'est nécessaire de savoir, ce que je vous demande.

Voici la parole qui m'éclaire : « Ne vous
« étonnez pas de ce que je vous ai dit qu'il

« faut que vous naissiez encore une fois. » Je m'en étonnais, Seigneur, ou du moins je ne prenais pas ce mot pour moi-même.

Je l'appliquais seulement à ceux qui ne sont pas baptisés, ou qui sont en péché mortel. En un mot, je l'appliquais aux morts et je comprenais qu'ils ont besoin de renaître. Mais moi, qui me croyais vivant, je m'étonnais qu'il me fût dit : Il faut que vous naissiez encore une fois. Et cependant, Seigneur, je comprends maintenant que c'est là la question de la vie éternelle et que, si je suis retombé si souvent de la vie dans la mort, c'est faute de comprendre et de pratiquer toute l'étendue de cette parole. Cette parole, Seigneur, comme toutes vos paroles, est universelle, absolue; elle s'applique à tous et toujours; elle est par excellence une parole de vie éternelle.

Oui, Seigneur, elle s'applique à tous, même à ceux qui viennent de renaître. J'étais mort par le péché : il m'a été donné de renaître par une pénitence vraie; j'ai donc accompli

votre parole, et cependant elle s'applique encore à moi. Vous me dites toujours : Il faut que vous naissiez encore une fois. Je m'en étonne, mais vous me dites de ne m'en point étonner.

Quoi ! au moment où je viens de renaître il me faut renaître encore? Et si je le fais, il me faudra renaître encore , et ainsi toujours?

Seigneur, je le comprends, c'est là ce que vous voulez : il faut toujours renaître de l'Esprit-Saint. L'Esprit-Saint est un esprit d'éternelle nouveauté, qui veut nous faire renaître chaque jour et à chaque heure, qui ne veut pas souffrir dans l'âme la plus petite trace de vieillesse, qui ne cesse d'effacer la moindre ride qui pourrait en ternir la beauté. L'Esprit-Saint veut maintenir en nous l'enfance évangélique, et cette pérennité de la vie qui va toujours de Dieu à nous, de nous à Dieu, qui ne s'arrête jamais, et qui, par son perpétuel mouvement, renouvelle à chaque instant notre jeunesse,

nous donne à chaque instant un cœur nouveau et un esprit nouveau.

Saint Augustin comprenait vos paroles lorsqu'il disait : « Il faut nous attacher à « lui pour être incessamment renouvelés et « relevés par lui. »

C'est là, Seigneur, ce que je n'ai jamais assez compris ni pratiqué ; c'est pour cela que je suis retombé si souvent dans la mort. Quand j'étais dans la mort du péché, je souffrais, je priais, je travaillais pour en sortir et j'en sortais par la vertu des sacrements. Mais à peine revenu à la vie, je m'endormais, je me croyais vivant de droit et pour toujours. Je ne croyais pas qu'il me fallût encore renaître. Pendant ce temps-là mon corps et ma chair renaissaient chaque jour et à chaque heure, par le repos, par le sommeil et par les aliments. Or, « ce qui est né de la chair est chair, » je m'en suis assez souvent aperçu. Après les jours de pénitence et de renaissance, où je comprenais que ce qui est né de l'Esprit est esprit, il m'arrivait

toujours que, cessant de renaître chaque jour de l'esprit, et continuant de renaître chaque jour de la chair, je cessais de plus en plus d'être esprit, et je devenais chair de plus en plus : et lorsque la proportion de la chair, croissant toujours, l'emportait sur les forces de l'esprit, qui ne croissait plus, je retombais sous le joug de la chair, et aussitôt dans la nuit du péché.

O Seigneur, voilà mon histoire.

Je ne sortirai donc de cette fatale périodicité de la vie et de la mort, de la lumière et des ténèbres, que quand je comprendrai et saurai pratiquer la loi de la vie éternelle : Il faut que vous naissiez encore.

C'est donc à chaque heure et à chaque instant qu'il faut renaître de l'esprit.

Une âme parfaite, en effet, suivrait à chaque instant le souffle de l'esprit, qui souffle où il veut, et dont nous entendons la voix. Mais comme l'esprit de Dieu dépasse infiniment le mien, je ne sais ni d'où il vient, ni où il va. Souvent j'entends l'ordre qui

m'est donné par la conscience et par la grâce, mais je ne le comprends pas. Je ne sais d'où me vient cette impulsion ; je ne vois pas où elle me mène ; et parce que j'ai trop peu de foi, j'hésite à obéir ; je veux comprendre tout avant de me soumettre, tandis que je ne puis comprendre qu'après m'être soumis. Et c'est ce qui m'arriverait, si j'étais vraiment né de l'esprit ; je serais soumis à l'esprit, je suivrais toutes ses impulsions actuelles ; Dieu me mènerait où il le veut. Mais maintenant, né de la chair, je suis mené par les impulsions actuelles de la chair, dont je ne sais jamais non plus, dans le moment où elles me poussent, ni d'où elles viennent, ni où elles vont.

Mais, Seigneur, montrez-moi davantage ce mystère de la renaissance, et laissez-moi vous interroger encore comme ce docteur de l'Évangile.

9. « Nicodème lui répondit : Comment « cela peut-il se faire ?

10. « Quoi ! lui dit Jésus, vous êtes doc-

« teur en Israël, et vous ignorez ces choses?

11. « En vérité, en vérité, je vous le dis, « nous parlons de ce que nous savons, « et nous rendons témoignage de ce que « nous avons vu; et cependant, vous au- « tres, vous ne recevez pas notre témoi- « gnage. »

L'homme spirituel et l'homme charnel se parlent sans se comprendre. Jésus, le premier-né des hommes spirituels, et le Père de cette race nouvelle, parle au savant qui n'est pas né de l'esprit, et dont la science n'est pas un fruit de l'esprit. Ce savant, alors, sait sans savoir, parce qu'il n'a pas vu. Il est docteur en Israël, mais il ignore ces choses, parce qu'il ne les porte pas en lui, comme l'homme spirituel qui les sait et les voit. Il sait peut-être les formules mortes et littérales de la science de Dieu, mais il n'en voit pas le rapport avec la vie, parce qu'il n'a pas la vie. Or, ceux qui n'ont pas la vie, ne reçoivent pas le témoignage de ceux qui ont la vie.

Bien plus, comment comprendrions-nous le Verbe fait chair, quand il nous parle des choses du ciel, des choses surnaturelles, nous qui ne le comprenons pas, même comme principe de la raison naturelle qui est en nous !

12. « Si vous ne me croyez pas lorsque je « vous parle des choses de la terre, com- « ment me croirez-vous si je vous parle des « choses du ciel ? »

Jésus me parle ici de la renaissance pour le ciel, et de cette vie surnaturelle dans l'Esprit-Saint qui donne cette renaissance. Et moi, qui ai peut-être passé ma vie à ne pas même écouter la raison, qui me parle des choses évidentes sur la terre, moi qui ne comprends pas le Verbe, raison suprême, et qui ne lui obéis pas lorsqu'il me parle de cet ordre de choses au sein duquel je vis, comment le comprendrai-je quand il me parle de cet ordre de choses où je ne vis pas, pour lequel je ne suis pas encore né !

Les hommes ne suivent pas même leur rai-

son ; comment alors se soumettraient-ils à la foi !

« Nul n'est monté au ciel que celui qui en « est descendu, savoir : le Fils de l'homme « qui est dans le ciel. »

Il faut croire, pour avoir la lumière d'en haut, puisque d'abord on ne voit pas. Comment voir le ciel où l'on n'est pas? On ne monte pas au ciel par sa raison, par ses efforts, pas plus qu'une grandeur croissante ne s'élève du fini à l'infini. « Nul n'est monté au ciel, que celui qui en est descendu. » Entre la terre et le ciel il y a l'infini ; Dieu seul comble l'abîme en descendant du ciel. Mais Dieu étant absolument partout, comment descend-il? En s'incarnant. Celui qui est descendu du ciel, c'est le Fils de l'homme, c'est-à-dire Dieu incarné. Il en descend, mais n'en sort pas, car il y est encore. Il est Dieu, il s'étend à tout.

Je comprends tout cela, Seigneur, mais je ne comprends pas bien ce que vous ajoutez :

14. « Et comme Moïse éleva le serpent « d'airain dans le désert, il faut de même « que le Fils de l'homme soit élevé. »

15. « Afin que tous ceux qui croient en « lui ne périssent point, mais qu'ils aient la « vie éternelle. »

Que veulent dire, en effet, ces paroles : Il faut que le Fils de l'homme soit élevé? Certes elles ne peuvent pas signifier cette élévation matérielle de votre corps sacré lors du crucifiement. Elles signifient le crucifiement lui-même et la divine élévation qui en sort. « Il fallait que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire, » est-il dit ailleurs. Cette entrée, dans la gloire, Seigneur, c'est votre élévation.

Mais, Seigneur, qu'est-ce donc encore une fois que votre élévation et votre gloire? Vous êtes Dieu, et si vous êtes descendu du ciel, vous êtes pourtant au ciel, vous le dites, même comme Fils de l'homme. En quoi donc pouvez-vous grandir, vous glorifier, vous élever? Évidemment ce ne peut être que

comme Fils de l'homme. Et de fait, comme Fils de l'homme, vous avez été conçu, vous avez pris votre premier accroissement dans le sein virginal ; cela même était déjà vous grandir et vous élever comme Fils de l'homme ; vous êtes né, nouvelle croissance ; d'abord vous ne parliez point, puis vous avez parlé, nouvelle élévation ; et enfin l'Évangile même ne dit il pas ailleurs : « Il croissait en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes ? » Le Fils de l'homme, même en Jésus-Christ, peut donc grandir et s'élever, mais vous voulez parler de votre grande élévation, de votre élévation par le sacrifice, celle après laquelle vous direz : « Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

Mais comment cela était-il nécessaire, Seigneur, afin que ceux qui croient en vous ne périssent point, mais qu'ils aient la vie éternelle? C'est ce que vous dites ailleurs : « Si
« le grain de froment ne meurt point, il
« reste seul ; s'il meurt, il porte beaucoup

« de fruit. » Pour entraîner dans la vie éternelle le genre humain, et n'y être pas seul, il vous fallait mourir. Mais pourquoi cela? Parce que nous ne pouvons renaître sans mourir, et puisqu'il nous faut renaître pour entrer dans le royaume de Dieu, il nous faut donc mourir. Mais nous ne savons pas mourir. Et nous ne pouvions mourir comme il le faut, qu'en lui, par lui, avec lui. Il devait mourir le premier pour nous ouvrir la voie de cette mort qui monte dans le ciel. La suite me le fera comprendre.

NEUVIÈME MÉDITATION.

LA FOI QUI SAUVE.

16. « Car Dieu a tellement aimé le monde,
« qu'il a donné son Fils unique, afin que
« tous ceux qui croient en lui ne péris-
« sent point, mais qu'ils aient la vie éter-
« nelle.

17. « Car il n'a pas envoyé son Fils
« dans le monde pour condamner le monde,
« mais afin que le monde soit sauvé par
« lui.

18. « Celui qui croit en lui ne sera pas
« condamné; mais celui qui ne croira pas
« est déjà condamné, parce qu'il ne croit
« pas au nom du Fils unique de Dieu.

19. « Or le sujet de cette condamnation,
« c'est que la lumière est venue dans le

« monde, et que les hommes ont mieux
« aimé les ténèbres que la lumière, parce
« que leurs œuvres étaient mauvaises.

20. « Car quiconque fait le mal hait la
« lumière, et ne s'approche point de la lu-
« mière, de peur que ses œuvres ne soient
« condamnées.

21. « Mais celui qui pratique la vérité
« s'approche de la lumière, afin qu'on
« connaisse que ses œuvres sont faites en
« Dieu. »

Seigneur, je vois d'abord que je ne puis, en aucune sorte, méditer toute l'étendue et toute la profondeur de ces divines paroles. Je me borne à me les appliquer. L'Évangile peut et doit être médité mille fois, sous mille faces diverses. Je regarde la face que je suis capable de voir en ce moment.

Ce que j'entends, c'est que Dieu m'a donné son Fils unique. Il m'a tellement aimé qu'il me l'a donné : le don est fait. Mais moi, est-ce que je crois à ce don?

Suis-je bien certain que le Fils de Dieu

est devant moi, est dans mes mains, qu'il est à moi?

Est-ce que je vis en effet dans cette béatitude et cette foi?

O mon Dieu, je me sens périr. Je vois que mes années s'écoulent, que je vais vers la mort, que les jours de cette vie sont étroits et mauvais, qu'il n'y a ici ni permanence, ni vrai bonheur, ni perfection. Mon esprit et mon cœur ont faim et soif, et dans le monde rien ne me rassasie. Cette existence imparfaite et mobile est un passage et comme le cours d'un fleuve.

Je me sens donc continuellement passer, continuellement périr. Mais, Seigneur, ce qui surtout m'étonne et me désole, c'est que les élans de mon cœur passent aussi, que les lumières les plus vives de mon esprit passent aussi, et que lors même que la vie me revient par intervalle, je retombe toujours dans la nuit. Cela veut dire que cette vie mobile, qui va et vient, n'est manifestement pas la vie pleine, c'est-à-dire la vie éternelle. Or

le Fils unique de Dieu m'est donné pour arriver à la vie éternelle.

Quand donc y arriverai-je, ô mon Seigneur?

Et que faire pour être sauvé? Croire.

L'Évangile le répète souvent : « Celui qui croit en lui ne sera pas condamné, » et ailleurs : « Voici l'œuvre de Dieu, c'est de croire à celui qu'il a envoyé. » Avoir la foi vive, c'est être sauvé; c'est avoir en soi le principe de la vie éternelle. Car la foi, dit saint Paul, est la substance des choses que nous avons à espérer.

O mon Dieu, donnez-moi cette foi vive. Pourquoi cette foi vivante n'est-elle pas toujours dans les âmes? Pourquoi les âmes la perdent-elles? Pourquoi l'ai-je perdue souvent? Pourquoi même aujourd'hui où il me semble que je n'ai pas perdu, par le péché mortel, la foi vivante, pourquoi cette foi diminue-t-elle en moi au point que je n'en aperçois pas trace? D'où vient la tristesse qui m'inonde et la langueur qui m'enveloppe;

d'où vient cette absence de lumière, cette paresse, ce dégoût général? Tout cela, Seigneur, vient de ce que vous dites. Cette paresse, ce dégoût, cette langueur viennent de ce que je ne crois pas assez; de ce que je ne vous dis pas assez : Seigneur, augmentez-moi la foi. Et je ne crois pas assez, parce que j'aime mieux les ténèbres que la lumière, parce que mes œuvres sont mauvaises.

Oui, Seigneur, tout est là.

Non-seulement l'incrédulité absolue vient toujours, quoi qu'on dise et qu'on fasse pour prouver le contraire, vient toujours de ce que les œuvres sont mauvaises, mais encore cette faiblesse, cet engourdissement de la foi, dans ceux qui ont la foi, vient aussi de ce que l'âme se relâche dans la vertu.

Les philosophes en viennent aujourd'hui à comprendre que la volonté est la condition de l'intelligence; il faut que nous sachions aussi que la volonté dépravée est l'obstacle à la foi, et que la foi, offerte à tous, n'entre que dans ceux-là qui font tom-

ber l'obstacle, par un assentiment libre d'intelligence et de volonté ; acte de foi qui est un acte de souveraine vertu, qui fait l'œuvre de Dieu, selon le mot de l'Évangile.

La foi vient ainsi, et la foi s'augmente comme elle vient. La foi, lumière surnaturelle, vous l'augmentez en nous, Seigneur, quand nous faisons le bien. Pour moi, Seigneur, j'oublie cela presque toujours, et c'est pour cela que je vais de défaillances en défaillances, et que je connais peu cette vie de croissance continue, de croissance intérieure dans la lumière, qui devrait être celle de vos enfants.

Si je tombe trop bas, je sais bien que jusqu'à présent vous me faites la grâce de me relever par la pénitence, la prière et quelque renouvellement de zèle. D'ordinaire quelques traces de lumière me reviennent aussitôt. Mais à peine rentré dans la vie, l'effort s'arrête ; plus de vertu, plus de force, plus de travail énergique dans le bien à la sueur de mon front, plus de pressantes prières, plus de larmes, plus de cris vers Dieu.

Quand je suis en danger de mort, je crie vers Dieu; quand je sens mon âme défaillir, j'appelle la vie. Mais dès que le danger immédiat s'éloigne ou paraît s'éloigner, je rentre dans mon lâche repos, dans ma déraisonnable sécurité.

A l'instant même la lumière pâlit. Pourtant je la vois encore, et comme je ne sais guère en comparer l'éclat, je ne crains pas; je reste dans mon repos. La lumière continue à pâlir, l'ardeur s'éteint, on sent que le jour va tomber : je me berce alors d'illusions; la lumière qui s'en va se varie, se colore comme celle du soir, je crois que ma lumière augmente et que sa richesse se déploie : j'en suis heureux et fier, je m'affermis dans mon lâche repos. Le travail et les larmes, les cris de l'âme vers Dieu, sont loin maintenant.

Mais tout à coup tout se décolore, je n'ai plus dans mon âme qu'un ciel gris, un mauvais soir amené par ma faute, l'aveuglement, l'abattement, la langueur, le sommeil s'em-

parent de l'âme; il n'y a plus que mes sens qui veillent, ou plutôt qui se réveillent: comme après les affaires et le travail du jour, je vois, le soir, se réveiller dans cette grande ville tous les désirs des sens et leurs excitations. Ainsi, endormi pour le bien, réveillé pour le mal, je suis en proie aux puissances des ténèbres: je cède bientôt, et je préfère ainsi les ténèbres à la lumière.

Voilà les périodes de la vie du chrétien faible, relativement à la lumière: voilà comment il marche de défaillances en défaillances. Voilà pourquoi sa foi n'augmente pas, et souvent diminue et se perd.

Dirai-je que le corps même ressent ces influences, que la santé même suit les vicissitudes de nos élans ou de nos défaillances dans le bien? Oui, je le dirai.

O mon Dieu, donnez-moi donc la force! Donnez-moi quelque vertu! Que je pratique enfin le bien, et que je fasse enfin la vérité dans mon cœur et dans mon esprit, dans mon corps et dans toutes mes facultés, pour

que la foi s'augmente en moi, pour que la vie divine, immortelle, éternelle me soit donnée, pour que je comprenne bien que vous m'avez été donné, ô Seigneur Jésus, pour me sauver; que vous m'êtes donné, que vous êtes là devant moi, dans mes mains, en moi, dans ma bouche, dans mon cœur, ô Jésus, comme le disent vos apôtres et vos prophètes; mais que seulement vous êtes captif dans mes péchés : *Spiritus oris nostri Christus captus est in peccatis nostris* (1). Donnez-moi donc la force, mon Dieu, de briser enfin tous ces liens du péché, pour que votre vie, libre en moi, après tant de luttes et une si longue captivité, me régénère enfin tout entier et me fasse naître tout entier de l'Esprit.

22. « Après cela, Jésus, accompagné de « ses disciples, alla dans la Judée; il y fut « quelque temps avec eux, et il y baptisait. »

23. « Jean baptisait aussi à Ennon, près « de Salem, parce qu'il y avait là beaucoup

(1) Thren., IV, 20.

« d'eau. Plusieurs y revenaient et y étaient « baptisés. »

24. « Car Jean n'avait pas encore été mis « en prison. »

O Seigneur! vous venez d'enseigner à ce savant pharisien la nécessité de la renaissance. Maintenant vous opérez ce que vous venez d'annoncer; vous conférez le sacrement qui donne cette renaissance; vous allez en Judée et vous y baptisez.

Vous venez dans cette partie de l'humanité qui a la loi et les œuvres de la loi, mais qui n'a pas pour cela la vie éternelle. Vous leur donnez cette vie éternelle en les régénérant par l'eau et par l'esprit. Vous les aviez préparés par la loi qui vient de vous, par ces venues et ces efforts que vous leur commandiez. Maintenant vous donnez la vie même dans l'Esprit-Saint par le baptême divin.

Jean baptisait aussi, mais c'était un autre baptême, ce n'était qu'un baptême humain, ordonné de Dieu, sans doute, mais qui ne

remettait pas les péchés, mais qui n'élevait pas l'homme au-dessus de l'homme, car « nul ne peut monter au ciel que celui qui en est descendu. » Ce baptême c'était pour ainsi dire l'effort humain qui cherche la vie. Le vôtre, Seigneur, c'est le don divin qui l'apporta. On désigne le lieu où saint Jean baptisait, et il y baptisait parce qu'il y avait là beaucoup d'eau. Vous, Seigneur, vous baptisez partout, avec peu d'eau comme avec beaucoup d'eau, et même sans eau, car il y a le baptême de l'esprit seul. Les Juifs, sans doute, se croyaient mieux baptisés dans cette abondance d'eau, comme quelquefois en multipliant mes efforts, mes actes humains, je me crois transformé. Grande illusion !

Car, que sera-ce si le côté humain de mes forces venait à être paralysé, ce qui arrive parfois comme accident dans la vie intérieure de l'âme? Alors il faudrait bien que tout s'appuyât sur Dieu seul, que tout allât à lui. C'est là même une épreuve que Dieu

envoie aux âmes pour les purifier entièrement, comme on le voit dans l'histoire de la plupart des saints.

Jean n'avait pas encore été mis en prison, dit l'Évangile; le Précurseur agissait encore, baptisait encore; le côté humain était encore libre, ce qui représente cet état intérieur des âmes où la force purement humaine est encore séparée de la force divine, où il y a trop encore deux hommes dans l'homme. Il faut en venir peu à peu à ce qu'il n'y ait plus en nous qu'un homme, un homme à la fois divin et humain, qui soit l'Homme-Dieu.

Ou du moins il ne faut plus qu'il puisse s'élever de dispute entre les deux. Comprenons ce qui suit.

25. « Or, il s'éleva une dispute entre les « disciples de Jean et les juifs, touchant le « baptême.

26. « Les premiers vinrent trouver Jean « et lui dirent : Maître, celui qui était avec « vous au-delà du Jourdain et à qui vous

« avez rendu témoignage, le voilà qui bap-
« tise, et tout le monde va à lui. »

La dispute était donc sur le sujet des deux baptêmes, celui de Jean et celui du Christ.

C'est l'éternelle dispute. Qui dirigera l'homme? Dieu ou l'homme? Tout ira-t-il à Dieu, ou bien l'homme se réservera-t-il quelque chose, quelque chose qui ne soit pas pour Dieu, mais pour l'homme seul, où Dieu n'ait rien à voir? C'est l'éternelle question de la vie intérieure des âmes. Anéantira-t-on l'égoïsme, oui ou non? Donnera-t-on à Dieu tout son cœur, oui ou non? Ou bien encore, d'un autre point de vue, s'appuiera-t-on sur sa propre force ou sur la force de Dieu?

S'appuiera-t-on sur l'œuvre et sur l'effort purement humain, ou sur l'opération divine en nous qui donne alors une portée divine à notre opération humaine?

Jean résout ces questions par sa réponse à ses disciples.

DIXIÈME MÉDITATION.

« IL FAUT QU'IL CROISSE ET QUE JE DIMINUE. »

27. « Jean leur répondit : L'homme ne
« peut rien recevoir s'il ne lui est donné
« du ciel.

28. « Vous m'êtes vous-mêmes témoins
« que j'ai dit : Ce n'est pas moi qui suis
« le Christ, mais j'ai été envoyé devant
« lui.

29. « L'époux est celui à qui est l'épouse,
« mais l'ami de l'époux qui est auprès de
« lui, et qui l'écoute, est ravi d'entendre la
« voix de l'époux. Je suis donc maintenant
« au comble de ma joie.

30. « Il faut qu'il croisse et que je dimi-
« nue. »

Ainsi l'homme ne peut rien recevoir s'il ne lui est donné du ciel. Celui qui ne reçoit pas de Dieu ne reçoit rien, n'a rien. Celui qui ne reçoit pas le baptême d'en haut ne reçoit pas le baptême. Celui qui ne puise pas tout en Dieu, sa vie, ses œuvres, ses actes, s'épuise, s'éteint. Celui qui ne donne pas tout à Dieu, et qui veut réserver quelque chose, disperse.

Cela tient à la nature même de mon âme, ô Seigneur, et à ma condition d'être créé. Ce n'est pas moi qui suis le Christ.

Mais que veut dire ce qui suit : L'époux est celui à qui est l'épouse et le reste ?

Qui est l'époux des âmes? C'est vous, Seigneur. Et qui est votre épouse? C'est chaque âme. C'est mon âme. Mais qu'est-ce donc alors que l'ami de l'époux? L'ami de l'époux, c'est moi, si je suis un homme de bonne volonté. L'ami de l'époux, c'est mon vouloir personnel, s'il est droit et s'il tend à Dieu.

Eh bien! ces divines paroles m'appren-

nent d'abord que mon âme est plus à Dieu qu'à moi.

Le maître de mon âme, plus maître par nature et par nécessité que je ne puis jamais l'être moi-même; qui connaît et possède mon âme plus que je ne pourrai jamais la connaître et la posséder, celui-là, puisque l'épouse est à lui, est l'époux. C'est ce qu'il faut bien savoir, car c'est là la question principale de la vie, de la vie dans tous les sens du mot. Même dans l'ordre physique celui qu'on appelle l'époux n'est que l'ami de l'époux.

L'époux, c'est Dieu, puisque Dieu seul est vraiment père. Lui seul met le germe du nouvel homme, et développe ce germe dans le sein maternel, et tout père aussi bien que toute mère doit dire avec la mère des Machabées : « Mes fils, je ne sais comment vous « avez surgi dans mon sein ; ce n'est pas moi « qui vous ai donné l'esprit, l'âme et la « vie, ce n'est pas moi qui ai formé vos mem- « bres ; c'est le Créateur du monde qui forme

« l'homme naissant, et qui possède la source « d'où il sort (1). »

Cela est vrai de tout homme et toujours. Dieu est la source de ma vie, de toutes les formes de ma vie. Ni mon savoir, ni mon vouloir ne sauraient être la source de ma vie : la source de ma vie, c'est l'époux. Moi, par mon savoir et mon vouloir, je ne suis que l'ami de l'époux. Seulement, quand je suis près de lui, quand je l'écoute, quand je cherche à saisir, au fond du sanctuaire de l'âme, la voix de l'époux, et ces veines délicates du murmure sacré qui est la voix de Dieu dans l'âme, et quand il m'arrive parfois d'entendre très-certainement sa voix, oui certes alors je suis ravi, je suis au comble de ma joie.

Mais, ô mon Dieu, que cela est rare pour moi, et que cela passe vite !

Et pourquoi si rare, ô mon Dieu ? Parce que je ne dis pas assez avec saint Jean : « Il « faut qu'il croisse et que je diminue. » Je

(1) Machab., VII, 22.

ne veux point diminuer, je ne veux pas laisser croître Dieu en moi. Au contraire, je veux augmenter, et je diminue Dieu en moi. « La vérité est diminuée par les enfants « des hommes, dit la sainte Écriture (1). » La vérité, c'est Dieu. Par ma perpétuelle croissance égoïstique, je diminue sans cesse la vie divine en moi, à mesure qu'elle revient et veut bien se donner encore. Saint Paul s'était laissé diminuer jusqu'à dire : Ce n'est plus moi qui vis : il avait laissé croître Dieu dans son âme jusqu'à dire : C'est lui qui vit en moi. Certes, il n'avait pas perdu au change. Quant à moi, mon aveugle égoïsme s'est opposé jusqu'à présent à cette transformation. Je crains d'y perdre. Je crains, en me rendant trop petit, de m'annuler ; je crains, en cédant tout à Dieu, de demeurer esclave ; je crains de me perdre si j'abandonne l'initiative du gouvernement de moi-même. Et j'oublie constamment qu'il est dit : Celui qui s'élève sera humilié, celui qui s'humilie

(1) Ps. XI, 2.

sera élevé. J'oublie qu'il est dit : Celui qui veut garder sa vie la perd, celui qui consent à la perdre, la trouve.

Si je savais m'humilier, c'est-à-dire humilier, perdre et anéantir mon égoïsme, je verrais venir en moi celui qui vient d'en haut.

31. « Celui qui vient d'en haut est au-« dessus de tous ; celui qui vient de la terre « est terrestre, et son langage tient de la « terre. Celui qui vient du ciel est au-des-« sus de tous. »

32. « Et il rend témoignage de ce qu'il a « vu et de ce qu'il a entendu ; mais personne « ne reçoit son témoignage. »

33. « Celui qui a reçu son témoignage at-« teste que Dieu est véritable dans ses paroles. »

34. « Car celui que Dieu a envoyé ne dit « que des paroles de Dieu : parce que Dieu « ne lui donne pas son esprit avec mesure. »

35. « Le Père aime le Fils et lui a mis « toutes choses entre les mains. »

36. « Celui qui croit au Fils a la vie éter-« nelle ; celui qui ne croit point au Fils ne

« verra point la vie ; mais la colère de Dieu « demeure sur lui. »

Celui qui vient d'en haut, celui qui vient du ciel, c'est Dieu seul et il est au-dessus de tout, comme l'infini au-dessus du fini. Celui qui vient de la terre, la terre ici veut dire la nature finie et créée, celui-là est terrestre ; c'est-à-dire il est impossible qu'il ne soit pas toujours une créature bornée. Il est impossible que sa parole soit la vérité même, et que son langage ne tienne pas toujours de la terre et ne soit plein d'insuffisance, et même, dans notre état présent, d'erreur et d'illusion.

Mais il n'en est pas de même de celui qui vient du ciel, de ce Verbe éternel, de ce Verbe incarné qui naît en moi par le baptême et par la régénération.

Lui qui est en Dieu de toute éternité, et qui est Dieu, rend témoignage en nous, de ce qu'il a vu et de ce qu'il a entendu. Notre part à nous, c'est de recevoir son témoignage. Tel est notre devoir. Mais qui sait le

remplir? Personne, dit l'Évangile, ne reçoit son témoignage.

Ne serait-il pas temps enfin, ô mon Dieu, après tant d'épreuves et après avoir vu aussi clairement où me mène mon aveugle indocilité, ne serait-il pas temps enfin pour moi, ô mon Dieu, de recevoir votre témoignage? Ne serait-il pas temps de comprendre que c'est vous-même, Verbe infini, Verbe incarné, qui me parlez par la raison, par la conscience, par la grâce, par la foi, par l'Église catholique, par l'Évangile? Toutes ces choses qui me sont données, c'est vous-même qui m'êtes envoyé. C'est à nous d'élargir notre cœur pour vous recevoir, pour recevoir l'esprit de Dieu dans la plus grande mesure possible.

Diminuons, détruisons, autant qu'il est en nous, les bornes de notre volonté propre, et Dieu croîtra dans notre volonté; faisons de même pour toutes nos facultés.

Mais cet Esprit de Dieu venant en nous dans une mesure croissante, c'est la vie éter-

nelle dont le principe est la foi, c'est-à-dire l'acte d'adhésion à la vie éternelle. Celui qui croit au Fils, au Fils qui apporte et qui donne cette vie, la reçoit. Celui qui ne croit pas au Fils ne la peut recevoir. Celui-là ne voit pas la vie et ne la verra pas. Il ne reçoit pas Dieu qui est la vie. Il est donc séparé de Dieu, et cette séparation est la colère de Dieu ; la colère de Dieu qui est la vie offerte et refusée, qui est la vie éternelle repoussée, qui est l'éternelle descente dans la mort, parce que toute force qui vivifie ce qui lui obéit, tue ce qui lui résiste.

O mon Dieu ! que je vous obéisse donc toujours !

1. « Jésus ayant su que les pharisiens « avaient ouï qu'il faisait plus de disciples « et baptisait plus de monde que Jean,

2. « Quoique Jésus ne baptisât point lui-« même, mais ses disciples, »

3. « Il quitta la Judée et il s'en retourna « en Galilée. »

C'est ainsi, Seigneur, que vous retirez

quelquefois à mon âme votre présence, du moins votre présence sensible, quand l'homme, en moi, devient jaloux de Dieu.

Ne m'est-il jamais arrivé de dire au fond de l'âme le mot contraire à celui de saint Jean : Il ne faut pas qu'il croisse et que je diminue ?

Combien de fois ai-je repoussé cette nullité intérieure et ces privations profondes par lesquelles notre âme doit passer pour arriver au règne de Dieu en nous! Semblable aux pharisiens, je n'ai pas voulu perdre mon règne pour laisser venir celui de Dieu, et alors vous vous êtes retiré.

Je veux agir, et je ne veux pas que vous agissiez plus en moi que moi. Et cependant, quand je vous laisse agir et faire en moi tout ce que vous voulez, c'est alors que j'agis le plus.

Ne craignez pas que Jésus fasse dans l'âme ce qu'elle peut faire elle-même; il veut au contraire que l'âme fasse par elle-même tout ce qu'elle peut. Il ne baptisait pas lui-même,

dit l'Évangile, mais ses disciples, c'est-à-dire qu'il ne versait pas l'eau, il ne versait que l'Esprit-Saint. De même, lorsque Dieu règne en nous, il nous laisse tout le côté humain de la vie, il nous en charge; mais il le divinise.

O Seigneur, que je ne sois jamais plus l'orgueilleux pharisien qui vous repousse, parce qu'il se croit saint et auteur de sa sainteté. Mais que mon âme soit humble comme celle de cette pauvre pécheresse samaritaine que vous rencontrez sur le chemin, et à qui vous donnez de si divines paroles.

ONZIÈME MÉDITATION.

LA SAMARITAINE.

4. « Or, il fallait qu'il passât par la Sa-
« marie. »

5. « Il arriva donc à une ville de Samarie,
« nommée Sichar, près de l'héritage que
« Jacob avait autrefois donné à son fils
« Joseph. »

6. « Il y avait là un puits appelé la fon-
« taine de Jacob : Jésus, fatigué du chemin,
« s'assit sur le bord de ce puits. C'était en-
« viron la sixième heure du jour. »

7. « Une femme samaritaine y étant venue
« pour puiser de l'eau, Jésus lui dit : Donnez-
« moi à boire, »

8. « Car ses disciples étaient allés à la ville
« pour acheter de quoi manger. »

Quand l'orgueil et la jalousie des pharisiens chassent Jésus de la Judée, il se retire en Samarie, en Galilée, il va parler à la pécheresse samaritaine, et il lui dit : J'ai soif; et il permet que l'Évangile nous apprenne qu'il s'assit, fatigué du chemin, sur le bord du puits de Jacob.

O mon Seigneur, comme je comprends tous ces symboles!

Voilà longtemps, mon Dieu, que je vous fatigue par mon orgueil, mon inattention, ma sécheresse. Je ne vous ai pas cultivé dans mon âme. Je ne vous ai pas nourri chez moi. Je ne vous ai pas désaltéré. Et vous avez été dire à d'autres : J'ai soif.

Et à qui, Seigneur? A des Samaritaines, à des pécheresses.

Moi, je crois en vous depuis longtemps, et je crois pratiquer votre loi depuis longtemps, sauf mes péchés. Vous avez été trouver des âmes qui ne croient point en vous, qui ne sont point dans votre Église, et vous leur avez dit des choses que vos disciples eux-

mêmes se trouvent n'avoir point entendues, parce qu'ils s'occupent en ce moment des soins du corps et de la nourriture du corps, tandis que vous, Seigneur, vous pensez à un autre breuvage et à une autre nourriture.

Et ceux à qui vous allez parler ainsi au fond de l'âme, ne vous comprennent pas d'abord et ne savent pas qui vous êtes. Ils s'étonnent de cette voix qui leur parle du ciel au milieu de leurs iniquités. Ils s'étonnent que Dieu leur adresse des demandes et des prières, et il en est ainsi pourtant. Dieu m'a bien souvent prié, et adressé des demandes avec instance, avec douceur, avec clarté ; je ne m'en suis pas étonné, mais je ne l'ai pas écouté, moi qui connais sa voix. Alors il s'adresse à d'autres qui ne le connaissent pas, et qui, malgré leur étonnement, l'écouteront peut-être.

9. « Mais cette femme samaritaine lui dit : « Comment vous, qui êtes Juif, me deman-« dez-vous à boire, à moi qui suis Samari-

« taine ? car les Juifs n'ont point de com-
« merce avec les Samaritains. »

Notre Seigneur s'adresse à des âmes qui sont hors de l'Église, qui ne la peuvent pas connaître ou qui la méconnaissent ; et si ces âmes l'écoutent, elles entreront dans l'âme de l'Église et dans la société des justes. Et comme d'ordinaire ces âmes s'étonnent d'entendre cette voix divine, Jésus répond à leur étonnement :

10. « Jésus lui répondit : Si vous connais-
« siez le don de Dieu, et qui est celui qui
« vous dit : Donnez-moi à boire, peut-être
« que vous lui en auriez demandé, et il vous
« aurait donné de l'eau vive. »

« Si vous connaissiez le don de Dieu ! »

C'est-à-dire, si vous saviez comment Dieu donne ! Si vous saviez ce qu'il donne ! Si vous saviez qu'il donne toujours ! Si vous saviez qu'il est toujours à la porte de l'âme, non pas pour demander, mais pour donner ! Si vous saviez que cherchant à entrer pour donner, il se présente toujours comme un

pauvre qui demande ! Si vous saviez combien il demande peu, et combien il prétend donner ! Si vous saviez qu'il demande le verre d'eau dont il nous parle ailleurs dans l'Évangile, et que pour le verre d'eau il entend rendre une source d'eau vive jaillissant jusqu'à la vie éternelle !

Pauvre âme ! vous êtes si petite, qu'en vous la vie est comparable à un verre d'eau, tandis qu'en Dieu elle est la source, d'où vient ce peu que vous avez déjà. Si donc vous restez pleine de ce pauvre verre d'eau, votre capacité est si étroite que la vie de la source ne pourra plus couler en vous.

Laissez donc refluer vers la source le peu qui vous en est déjà venu, et Dieu laissera couler en vous la source, et vous donnera une vie nouvelle.

Donnez encore, il vous rendra encore. Donnez toujours, il vous rendra toujours.

Mais, hélas ! d'ordinaire j'oublie « qui est celui qui me dit : Donnez-moi à boire. » Souvent même, chose incroyable, je sais qui est

celui qui me demande, je sais, ô Seigneur, que c'est vous. Mais je ne vous donne rien et je ne vous demande rien. O source vive, je ne puise point en vous pour recevoir la nouveauté, la fraîcheur et la vie!

Homme de peu de foi, bien plus coupable et plus aveugle que la Samaritaine, moi qui sais tout cela, je lui réplique toujours comme cette pauvre ignorante :

11. « Cette femme lui dit : Seigneur, vous « n'avez pas de quoi en puiser, et le puits « est profond ; d'où pourriez-vous donc « avoir cette eau vive? »

12. « Êtes-vous plus grand que notre père « Jacob qui nous a donné ce puits dont il a « bu lui-même, aussi bien que ses enfants et « ses troupeaux? »

Oui, cela est très-certain, j'ai cent fois répondu ainsi. Quand la source de la vie s'est approchée de moi et m'a sollicité de lui demander la vie et de venir à elle, je n'ai rien demandé et je n'ai pas bougé, parce que je n'ai pas cru qu'elle pût me donner.

Qui ne l'a remarqué ? Dans les temps sombres on ne croit plus au beau temps. Quand l'âme est toute couverte de nuages, elle ne croit plus au soleil. Quand l'âme est morte ou presque morte, elle ne se souvient plus de la vie ou n'y croit plus. Ainsi, comme la Samaritaine qui ne croit point d'abord que cet homme qui lui parle est la source de la vie, je n'ai pas cru que cette voix intérieure qui me parlait de ma sécheresse, de mon aridité, de ma stérilité ; cette voix de Dieu qui souvent dit en moi et pour moi : J'ai soif; qui me dit ce mot, par une grâce insigne, pour me rappeler que l'eau féconde existe ; qui me demande une prière, un mouvement, un sacrifice, pour qu'il lui soit possible de me rouvrir la source ; je n'ai pas cru que celui qui me parlait me pût donner l'eau vive, et que rien de nouveau et de bon me pût venir de cette pauvre voix, de cette voix du Dieu fatigué et assis sur le bord du puits. Ce puits, c'est mon âme. Je sais bien qu'il y a dans cette âme des profondeurs et quel-

ques ressources d'eau dans ces fonds, mais je dis à la voix qui me parle : C'est difficile; vous n'avez pas de quoi puiser, et le puits est profond. On me parle de source vive, et moi je ne connais que ce puits; ce puits qui, selon sainte Thérèse, est notre âme livrée à elle-même et à son propre effort. Comme les peuples des terres arides, j'ai perdu l'espérance de la rosée et de la pluie du ciel. Et quant au puits, je ne le connais que trop; je sais, par expérience, combien il faut de temps et de peine pour en tirer quelque chose, et quand la grâce cherche à me rendre l'espérance de la vie pleine et abondante qui vient de Dieu, je réponds : Le puits est profond, et vous n'avez rien pour puiser. J'ai mes habitudes traditionnelles, et je ne crois guère qu'on puisse faire mieux. « Êtes-vous « plus grand que notre père Jacob qui nous « a donné ce puits dont il a bu lui-même, « ainsi que ses enfants et ses troupeaux? » Je reste dans l'ornière de ma vie naturelle, et de ma pauvre manière d'y vivre; je vais

chercher ma vie où l'ont cherchée mes pères, et leurs enfants et leurs troupeaux, où la cherchent toutes les générations qui passent, où la cherche toute chair, hommes et troupeaux! Je reste là, et m'obstine en ce point, en face de Jésus-Christ, en face de Dieu fait homme pour me diviniser.

Mais, que dit alors Jésus-Christ?

13. « Jésus lui répondit : Quiconque boit « de cette eau aura encore soif;

14. « Mais celui qui boira de l'eau que je « lui donnerai, n'aura jamais soif; et l'eau « que je lui donnerai deviendra en lui une « source d'eau jaillissant dans la vie éter- « nelle. »

Vous me répondez, Seigneur, par une vérité que l'expérience de ma vie a dû m'apprendre assez : « Quiconque boit de cette « eau aura encore soif. » Non-seulement je n'ai jamais trouvé que la vie présente désaltérât; mais je trouve qu'elle irrite la soif. Buvez vos plaisirs, voluptueux; votre soif augmente, et vous en arrivez bientôt à je

ne sais quelle soif incurable et désespérée où votre immonde breuvage est radicalement impuissant. Ainsi du reste. Tous les aliments de cette vie passagère sont passagers, j'allais dire qu'ils nourrissent pour un jour. Mais où sont ceux qui nourrissent et qui désaltèrent pour un jour?

Donc quiconque boira de cette eau aura encore soif; c'est-à-dire toute cette vie présente est finie, bornée; finie par la fatigue, l'épuisement, le changement, l'altération, par l'oubli, par la vanité, par le vide, par la vicissitude du temps qui passe, par le sommeil et par la mort. Mais quiconque saura boire de l'eau venant de la source infinie, celui-là n'aura jamais soif, et comme nous avons Dieu au centre de notre âme, c'est en nous-mêmes que nous trouverons la source d'eau jaillissant dans la vie éternelle.

L'homme peut rester dans la vie finie, dans cette vie mourante, isolée de je ne sais quelle affreuse manière de la vie de Dieu; s'il meurt en cet état, il meurt pour la mort

éternelle. Ou bien l'homme peut s'unir à la vie infinie de Dieu. Notre vie alors devient comme une grandeur croissante entée sur l'infini; notre vie, unie à celle de Dieu, jaillit alors dans la vie éternelle.

15. « La femme lui dit : Seigneur, don-« nez-moi de cette eau, afin que je n'aie « plus soif et que je ne vienne plus pour en « tirer. »

O mon Dieu! moi qui sais et comprends ces choses depuis bien des années, m'arrive-t-il souvent de vous dire aussi décidément que cette femme pécheresse : Seigneur, donnez-moi de cette eau afin que je n'aie plus soif? — Non, Seigneur, j'oublie toujours l'existence de cette eau vive; j'oublie toujours que vous pouvez me la donner. J'oublie toujours que la grâce, que la vie éternelle est une source toujours prête à jaillir en moi, si j'ôte l'obstacle.

Oter l'obstacle, c'est là toute la question.

Aussi, que répond Jésus à la Samaritaine lorsqu'elle lui demande cette eau vive? Il va

droit à son péché, le lui montre, et attend la confession que la pécheresse fait aussitôt.

16. « Allez, lui dit Jésus, appelez votre « mari, et venez ici. »

En d'autres termes : le don vous sera fait lorsque vous serez sortie du péché (1). . .

. . . .

. . . .

(1) Ici s'arrête dans le manuscrit le commentaire des quatre premiers chapitres de saint Jean.

Les Méditations suivantes sont le commentaire du chapitre 7me. (*Note des éditeurs.*)

DOUZIÈME MÉDITATION.

« QUE NE VOUS FAITES-VOUS CLAIREMENT
« CONNAITRE AU MONDE? »

Jésus vient de révéler le grand mystère; le mystère de son sang donné pour le salut du monde. Aussitôt commence plus particulièrement sa vie et son état d'hostie et de victime.

Déjà des disciples l'ont quitté; déjà il a parlé de celui qui doit le trahir. Comme hostie, il va devenir plus que jamais un Dieu caché et une victime poursuivie jusqu'à la mort.

1. « Depuis ce temps-là, Jésus parcourait
« la Galilée, ne voulant pas aller en Judée
« parce que les Juifs cherchaient à le faire
« mourir. »

Jésus n'avait pas fini son œuvre. Le temps n'était pas venu où il marcherait droit sur Jérusalem pour y chercher la croix. Le Christ attendait encore un peu, par les mêmes raisons qui lui faisaient attendre, depuis le commencement du monde, l'heure de son sacrifice. Il choisit l'heure la plus salutaire pour le monde comme pour chaque âme.

2. « Mais la fête des Juifs, appelée des « Tabernacles, étant proche,

3. « Ses frères lui dirent : Quittez ce pays « et allez en Judée, afin que vos disciples « voient aussi les miracles que vous faites.

4. « Car personne n'agit en secret lorsqu'il « veut être connu de tous. Puisque vous « faites ces choses, que ne vous faites-vous « connaître au monde? »

5. « Ses frères mêmes ne croyaient pas en « lui. »

Oui, Seigneur, souvent vos plus familiers croient le moins. Oui, il y a des âmes à qui vous vous êtes trop montré, à qui vous vous êtes trop donné, dont vous êtes trop connu.

Vous vous donnez à eux comme à vos frères, tous les jours. Que de fois il arrive que ces frères mêmes ne croient point en vous !

Et c'est justement pour cela que dans l'ensemble de la création Dieu est un Dieu caché ; que dans l'ensemble de l'histoire comme dans la vie de chaque âme, Jésus-Christ est un Dieu caché. Dieu veut toujours se réserver de pouvoir dire : Pardonnons-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font.

Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu, dit ailleurs notre Maître. Mais que dire de ceux qui ont vu et n'ont pas cru ? C'est le malheur que Dieu veut éviter à la plupart des hommes. Il ne leur montre que ce qu'ils peuvent porter. A mesure que leur cœur s'égare ou s'endurcit, il se retire, s'éloigne, se cache, afin de ne pas les perdre en les rendant inexcusables. Mon Dieu, je connais cette conduite, vous l'avez tenue pour mon âme. Mais puisse le temps venir où vous vous montrerez de plus en plus !

6. « Jésus donc leur dit : Mon temps

« n'est pas encore venu; mais, pour vous,
« votre temps est toujours prêt. »

Pourquoi? Le voici :

7. « Le monde ne peut vous haïr; mais,
« pour moi, il me hait parce que je rends
« contre lui ce témoignage que ses œuvres
« sont mauvaises. »

C'est très-certainement pour cela que Dieu se fait peu connaître et se montre très-peu.

On peut toujours parler aux hommes des choses humaines; le temps en est toujours venu. Mais voyez si on peut bien parler toujours des choses divines.

Que les moments où l'on peut parler de Dieu à une âme sont rares! Combien il faut choisir son temps pour ne pas lui rappeler Dieu mal à propos et ne pas exciter en elle ce que Bossuet appelle « la haine des hommes contre la vérité! » Dieu tient la même conduite à l'intérieur des âmes. Il choisit ses moments; s'il se montrait trop clairement en certains temps, il se ferait haïr, parce que sa lumière serait un témoignage si vif

de nos iniquités indignes et innombrables, que nous ne pourrions le supporter. Il agit presque toujours comme Dieu caché. Il nous instruit et nous conseille à notre insu. Il nous réprimande sans éclat. C'est ce que fait en cette occasion Jésus-Christ.

9. « Après avoir ainsi parlé, il s'arrêta en « Galilée. »

10. « Mais lorsque ses frères furent partis, « il alla aussi lui-même à la fête, non pas « publiquement, mais comme s'il eût voulu « se cacher. »

Oui, encore une fois, c'est à peu près la seule manière dont Dieu puisse se montrer ici-bas. Dans notre état présent, Dieu ne se montre guère à nous qu'en se cachant. Il ne se fait connaître que par son absence. Il ne se fait chercher que par le vide qu'il laisse en nous.

Sous l'inquiétude de ce vide immense qui est son attrait indirect, nous le cherchons; nous disons, comme ici les Juifs : Où est-il?

11. « Les Juifs, donc, le cherchaient pen-

« dant la fête, et ils disaient : Où est-il? »

C'est bien ce qu'on dit de Dieu : où est-il? Et certes il n'est pas loin; mais nous aimons le vague du problème ainsi posé. Et s'il nous disait : Me voici, nous serions renversés comme quand Notre-Seigneur l'a dit au jardin des Oliviers à ceux qui le cherchaient.

En attendant, nous vivons dans le doute intérieur sur Dieu, sur sa présence, sur son attrait, ses impressions, sa voix dans la conscience. Nous ne discernons pas Dieu en nous de l'homme en nous. Nous ne discernons pas sa sainte inspiration des illusions de nos pensées et de nos désirs. Nous doutons et ne savons pas. Nous faisons comme le peuple pendant cette fête des Juifs.

12. « Et on faisait plusieurs discours de
« lui en secret parmi le peuple; car les uns
« disaient: C'est un homme de bien, les au-
« tres disaient : Non, mais il séduit le
« peuple. »

Du reste, c'est ce que nous n'osons pas trop scruter. C'est une trop grave affaire.

Reconnaître clairement en nous la voix de Dieu, ce serait se donner un maître pour toujours et pour chaque instant. Nous n'y pensons donc pas librement, de crainte d'être forcés de le reconnaître comme maître et comme Dieu.

C'est ce que ne voulaient pas les Juifs. C'est ce que nous ne voulons pas non plus.

C'est pourquoi l'Évangile ajoute :

13. « Néanmoins personne ne parlait li-
« brement de lui, par la crainte qu'on avait
« des Juifs. »

Ces profondes vérités sont la cause de ce fait étrange, si surprenant quand on y réfléchit. On se demande souvent : mais enfin pourquoi Dieu ne se manifeste-t-il pas clairement au monde (*manifesta te ipsum mundo*)? Pourquoi ne force-t-il pas tous les hommes à le reconnaître?

Répétons-le, c'est parce que Dieu aime mieux encore de notre part le doute et l'ignorance que la haine. Il veut se réserver de dire : Ils ne savent ce qu'ils font. Imaginez

quelque miracle que ce soit, quelque manifestation que ce soit; ressuscitez des morts chaque jour, cela nous paraîtra bientôt moins surprenant, à juste titre, que la naissance des hommes. Les prodigieux, perpétuels, magnifiques et inconcevables miracles de la nature, comme dit saint Augustin, n'ont plus de sens pour nous : « *Assiduitate viluerunt.* » Mais enfin, supposez que la toute-puissance de Dieu invente des manifestations qui nous forcent à dire : Voici Dieu; nous forceront-elles à l'aimer? Ces manifestations croissantes et redoublées n'augmenteraient pas d'un seul le nombre des élus. Elles augmenteraient celui des réprouvés, des méchants décidés à résister en face à Dieu.

Soyez certain que Dieu tempère sa présence pour chaque âme et pour toute l'histoire, dans la mesure parfaite de ce que peut porter chaque âme, et le genre humain.

TREIZIÈME MÉDITATION.

LA DOCTRINE DE LA VÉRITÉ.

14. « Vers le milieu de la fête, Jésus « monta au temple où il se mit à enseigner. »

Le temps de la visite de Dieu était venu pour ce peuple assemblé à Jérusalem. Au milieu de la fête, Jésus se met à enseigner. Il y a eu un temps de la visite de Dieu pour le monde; *c'est le milieu des temps,* dit la sainte Écriture. Il y a un temps de la visite de Dieu pour chaque âme. Ce temps est toujours, par cela même que c'est le temps de Dieu, le centre, le milieu de nos jours, le centre de gravité de la vie.

Il y a de plus, pour les enseignements intérieurs de Dieu, des moments périodiques qui viennent, qui passent; ce sont certains

jours, certaines heures. Tout à coup la lumière vient, et quelque temps après on reconnaît qu'elle a passé ; on n'en trouve plus en soi qu'une mémoire amoureuse et le désir de la revoir. Cette lumière encore était un milieu entre les ténèbres qui la précèdent et les ténèbres qui la suivent.

Lumière qui êtes mon Dieu, montrez-vous plus souvent; rendez plus vifs et ma mémoire et mon désir ; rendez surtout plus rapprochés les retours successifs de ce rayon qui revient par intervalles.

Lumière qui êtes mon Dieu, ne permettez jamais que je doute d'où vous venez. Ne permettez jamais que je croie que ces flots lumineux viennent de l'homme. Ne permettez jamais qu'avec les Juifs je m'étonne de vous voir, et que je dise : D'où vient cette science et cette lumière? Et où sont les études et les travaux qui me l'apportent?

15. « Et les Juifs, en étant étonnés, di-
« saient : Comment cet homme peut-il être
« si savant, n'ayant point étudié? »

Et ici vient toute la théorie de la science, toute la philosophie en trois versets. Quand Jésus-Christ prononce un mot, c'est toujours dans la vérité universelle et absolue. Chaque parole tombée de sa bouche est un principe universel et éternel.

16. « Jésus leur répondit : « Ma doctrine « n'est pas de moi, mais de celui qui m'a « envoyé. »

17. « Si quelqu'un veut faire la volonté « de Dieu, il reconnaîtra si ma doctrine est « de lui ; ou si c'est de moi-même que je « parle. »

18. « Celui qui parle de son propre mou- « vement cherche sa propre gloire ; mais « celui qui cherche la gloire de celui qui l'a « envoyé, dit la vérité ; et il n'y a point en « lui d'injustice. »

Quand est-ce, ô divine lumière, que je pourrai dire aussi : « Ma doctrine n'est pas « de moi, mais de celui qui m'a envoyé » ? Celui qui envoie, c'est Dieu. Cette mission même, c'est la vie. Les moindres frémisse-

ments de la vie sont sa lumière et ses inspirations. Quand donc transmettrai-je sa lumière seule ? Quand donc exprimerai-je ses inspirations pures ? Moi, je retranche, j'ajoute, je défigure, je diminue. Ce que j'ajoute n'est que vide et altération. C'est la vérité diminuée, coupée, gâtée, renversée. Voilà ma doctrine, à moi. Telle est la doctrine propre de l'homme. Mais la doctrine de celui qui m'envoie, et sous l'impulsion de qui seul je devrais mouvoir mon esprit, c'est la vérité pleine, totale, divine. C'est la doctrine de Dieu.

Que faire donc pour connaître et avoir cette doctrine ? On me le dit : « Si quel-« qu'un veut faire la volonté de Dieu, il « reconnaîtra si ma doctrine est de Dieu, ou « si c'est de moi-même que je parle. »

Si donc je veux faire la volonté de Dieu, j'aurai la doctrine de Dieu, et je connaîtrai par moi-même que la doctrine de Jésus-Christ est la doctrine de Dieu, et que ce n'est pas l'homme seul qui a parlé, l'homme

isolé, à partir de son propre esprit. Ce qui revient toujours à cette parole fondamentale : « Si vous pratiquez ma parole, vous « connaîtrez la vérité, et la vérité vous ren- « dra libres. »

Oui, pratiquez la parole du Christ qui est la volonté de Dieu : cet acte même de pratiquer la volonté de Dieu, engendre en vous la vérité, comme, en Dieu même, le Père engendre le Fils, et de cette force qui pratique, et de cette lumière qui connaît, procédera en vous la liberté, c'est-à-dire la dilatation du cœur, comme l'Esprit-Saint procède du Père et du Fils dans la sainte Trinité.

Si une âme veut connaître la vérité, si le genre humain veut connaître la vérité, ceci est précisément la méthode : il n'y en a point d'autre ; elle suffit à tout : elle est certaine. Qu'un homme, qu'un peuple, qu'un siècle s'en empare, cet homme, ce peuple, ce siècle sera très-certainement régénéré dans la lumière et dans la liberté ; et il n'y

a point d'autre voie vers la lumière et vers la liberté.

Si quelque cœur, si quelque esprit savait (quoique librement, ô merveille !) reproduire purement les mouvements de Dieu, ce cœur et cet esprit seraient dans la justice et dans la vérité. Se mouvoir à partir de Dieu, principe de tout, vérité même et justice même, c'est là précisément la justice et la vérité ; se mouvoir à partir de soi pris comme principe, c'est là précisément l'essence même de l'injustice et de l'erreur.

C'est Dieu seul qui envoie, c'est-à-dire qui est moteur premier de tout. Toute créature est envoyée. Voyez donc cet être envoyé travaillant à se dégager de l'impulsion même qui l'envoie, pour s'en donner une autre qui commence à lui seul ! Travail tout aussi impossible que de se donner la vie à soi-même, mais qui a cet horrible effet d'altérer la vie reçue. Être envoyé de Dieu, c'est recevoir de Dieu des impulsions de force, de lumière et d'amour. Dans le style

divin de Jésus, *gloire* signifie les rayons de force, de lumière et d'amour.

Comprenons donc bien ces paroles : « Celui qui parle *de son propre mouvement* « cherche sa propre gloire. »

Celui-là ne veut plus d'autres rayons que ceux qui partent de lui-même. Or quels rayons partent de vous ? Vous avez les restes brisés et altérés des rayons qui partaient de Dieu. Ces débris sont autant de larcins. Et vos efforts pour les faire luire et briller à partir de vous, sont tout autant d'erreurs et d'injustices.

« Mais celui qui cherche la gloire de ce-« lui qui l'a envoyé dit la vérité, et il n'y a « point en lui d'injustice. »

Vous avez donc dans ces mots du Christ la loi logique et la loi morale.

Mais qui parle de loi ? Qui entend observer la loi ? Qui sait, qui peut observer une loi proclamée au dehors ? Qui la comprend? Qui s'en souvient ? Qui la retrouve quand il s'agit de l'appliquer ? Qui a la force de s'y

soumettre, s'il la retrouve, en présence d'un désir contraire?

19. « Moïse ne vous a-t-il pas donné la « loi? Cependant aucun de vous n'observe « la loi. »

QUATORZIÈME MÉDITATION.

« POURQUOI CHERCHEZ-VOUS A ME FAIRE MOURIR ? »

La loi, nous venons de le dire, consiste à continuer librement l'impulsion de la vie reçue de Dieu, à réprimer nos mouvements propres, c'est-à-dire à anéantir dans notre âme la passion insensée, l'orgueil absurde qui prétend nous faire vivre à partir de nous-mêmes, comme Dieu ; qui arrête et termine en nous la vie qui vient de Dieu, pour commencer en nous la vie qui vient de nous. Et quand tout à coup Jésus s'écrie : « Pourquoi « cherchez-vous à me faire mourir ? » parole étrange, qui semble aux auditeurs du Christ arriver ici tout à coup comme un cri de délire, Jésus, le Verbe qui a la vie en lui,

in ipso vita erat, dit ici le grand mot de l'histoire de chaque âme et de l'histoire du genre humain. Il dit l'origine du mal et de toute lutte. Ce grand mot, c'est *qu'on veut le faire mourir*.

20. « Pourquoi cherchez-vous à me faire « mourir? Le peuple lui répondit : Vous « êtes possédé du démon. Qui est-ce qui « cherche à vous faire mourir ? »

Qui cherche à le faire mourir? Nous tous.

Nul n'observe la loi qui est de réprimer notre vie propre d'orgueil et de luxure, vie qui consiste précisément à faire mourir en nous la vie du Verbe, pour en détourner je ne sais quels restes en notre vie de concupiscence. De sorte que quand le Verbe dit à une âme quelconque, en quelque temps et en quelque lieu que ce soit, sauf l'âme des justes et des saints, quand il lui dit ce mot en apparence étrange : *Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir?* le Christ dit à cet âme précisément ce qu'elle médite, ce qu'elle cherche et ce qu'elle entreprend en

ce moment même. Les Juifs, en entendant ce mot, lui disent : « Vous êtes possédé du « démon : qui est-ce qui cherche à vous « faire mourir ? » Et cependant, quelques lignes plus bas, l'Évangile nous apprend que les princes des prêtres et les pharisiens envoient déjà « des archers pour le prendre ». Si donc, ô âme, il vous arrive du dehors ou du dedans, de la part de Jésus, cette plainte : « Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ? » Ne dites pas : Qui est-ce qui cherche à le faire mourir ? car c'est vous.

Exterminer en nous la vie du Verbe, pour opérer nous seuls en nous, et vivre par nous seuls, c'est comme le vice originel des cœurs et des esprits. Seulement nous le faisons mourir en nous, le plus souvent, sans le savoir, par faiblesse, par paresse, par lâcheté, par sensualité, plus que par malice arrêtée ; et c'est pourquoi il dit d'ordinaire en mourant : « Pardonnez-leur, « mon Père, car ils ne savent pas ce qu'ils « font. » Tout ceci se passe dans chaque pé-

ché mortel. Et puis, pour nous sauver, il consent à mourir, il accepte sa mort en sacrifice pour mon péché ; il meurt, il ressuscite, il remonte vers son Père en m'attirant vers lui.

Mais n'anticipons pas sur la fin de l'histoire évangélique.

Nous ne savons donc pas assez que dans tout péché mortel nous sommes homicides, homicides de nous-mêmes, et homicides du Christ. Nous disons, ou, sans le dire, nous l'exécutons : « Voici l'héritier, allons, tuons-« le et l'héritage sera pour nous (1). »

C'est quand le Verbe descend trop dans l'homme pour y régner, que l'orgueil et la sensualité parlent ainsi. Alors Jésus leur répond et leur dit : « J'ai fait une œuvre « (*unum opus feci*), et vous en êtes étonnés! » Quelle est cette œuvre? Quel est le sens de cette réponse? Quand le Fils de Dieu dit : J'ai fait une œuvre, le fond du sens ne peut être que l'œuvre de l'incarnation pour le salut du monde.

(1) Luc., xx, 14.

Après la création, Dieu ne fait plus qu'une œuvre, merveilleuse en effet, l'incarnation, qui étonne toute créature. Et savez-vous quelle est peut-être l'origine première du mal dans l'ensemble de la création? C'est que la créature s'est scandalisée de l'incarnation.

L'incarnation prévue et annoncée, disent beaucoup de Pères, a été la cause de la chute des Anges, qui se sont révoltés à l'idée du Verbe fait chair, et de la chair élevée au-dessus d'eux.

L'ange rebelle, le premier, a médité l'extermination de l'Homme-Dieu, et c'est pourquoi il est dit qu'il a été homicide dès le commencement. Mais cette œuvre de l'incarnation était comme l'œuvre unique de Dieu (*unum opus feci*).

Ce n'est que pour l'Homme-Dieu que le monde a été créé, comme le montre saint François de Sales. Or c'est le vice originel des esprits et des cœurs de repousser l'Homme-Dieu ; de ne pas vouloir que le Verbe les

dirige seul; de ne pas vouloir que le Christ soit leur roi.

C'est la cause unique de la lutte de chaque âme contre Dieu pendant la vie entière. Et c'est la cause des luttes sociales et doctrinales qui remplissent aujourd'hui le monde. Le pouvoir humain ne veut pas se soumettre au pouvoir divin. La raison humaine ne veut pas se soumettre à la raison divine, à la lumière de Dieu.

C'est toujours l'Homme-Dieu qu'on repousse. dans chaque esprit et dans chaque cœur, dans chaque pensée et chaque désir, dans chaque mouvement d'égoïsme, dans l'histoire presque entière de la philosophie humaine et de la politique humaine. Sans doute on parle toujours de justice et de vérité; on ne peut pas faire autrement, mais c'est au nom de cette justice et de cette vérité qu'on repousse la Vérité même, et l'éternelle Justice. On parle de la loi, comme les Juifs, mais nul n'observe la loi. Ce qu'on en observe, c'est la lettre, non l'esprit; on

tue l'esprit par la lettre, et on observe la lettre dans l'intention de tuer l'esprit. On pratique, comme Jésus le reproche aux Juifs, la circoncision de la chair, non celle du cœur. Et l'on ne voit pas que cette forme vide que l'on conserve est l'appel à l'incarnation ; les Juifs ne le voyaient pas.

Pas plus que la philosophie ne voit que la raison, la raison humaine, est une capacité vide qui appelle Dieu, qui appelle le Verbe à descendre, à s'incarner dans la pensée humaine. De même que la politique ne voit pas que l'ordre des sociétés est une figure, aujourd'hui montrée vaine, de l'ordre divin que le Verbe incarné veut faire régner parmi les hommes.

QUINZIÈME MÉDITATION.

LA CIRCONCISION.

22. « Moïse vous a donné la circoncision « (qui vient d'ailleurs des Patriarches, non « de Moïse lui-même), vous la donnez le « jour même du sabbat. »

« Pour maintenir la loi de Moïse, « l'homme reçoit la circoncision le jour « même du sabbat. Et vous vous indignez « contre moi parce que j'ai guéri l'homme « entier le jour même du sabbat. »

Ici intervient une allusion au paralytique, à l'homme guéri dans son âme et dans son corps le jour du sabbat, lequel est ici la figure de l'humanité entière guérie par l'incarnation, pendant *le repos de Dieu* qui a suivi la création. Or, il se trouve que les

Juifs se sont scandalisés de ce miracle, comme la nature, pour peu qu'elle soit mêlée d'orgueil et de sensualité, se scandalise de l'incarnation.

Il y a plus : les deux formes primitives de la religion, quand l'esprit s'y arrête et s'y fixe, la religion naturelle et la religion légale, la religion des patriarches et celle de Moïse, ces deux formes qui ne sont que des figures de l'incarnation, se révoltent quand elle survient.

De là, le rôle des pharisiens et des princes des prêtres dans l'Évangile.

Or, qu'est-ce que cette circoncision donnée par Moïse, et d'abord par les patriarches? La circoncision, ce caractère de la vraie religion naturelle, et aussi de la religion légale plus parfaite, est une attaque à la nature humaine telle qu'elle est. La religion naturelle reconnaît par ce sacrement primitif, que l'homme, pour obtenir son rapport à Dieu, a du sang à répandre; que la nature, pour être unie à Dieu, a quelque chose à

retrancher et à couper. Que faut-il retrancher? Il faut retrancher l'obstacle à la venue de Dieu en nous. Il faut retrancher cette source d'erreur et d'injustice, dont il a été parlé plus haut, qui fait que l'homme veut vivre à partir de soi seul, et cherche *sa propre gloire*, au lieu de chercher *la gloire de Celui qui l'envoie*. En d'autres termes, il faut retrancher l'obstacle à la vie de Dieu en nous, l'obstacle à l'incarnation du Verbe dans la nature humaine. Ceci est le côté de l'homme dans l'œuvre de l'Incarnation et dans l'œuvre de la grâce, et de l'incarnation appliquée à chaque âme et continuée dans chaque âme par la grâce et les sacrements. C'est ce que les Juifs ne comprenaient pas. Ils ne voyaient pas que la circoncision est l'appel de l'incarnation. Et quand ils condamnaient le Christ au nom de Moïse, ils ne comprenaient pas le fond des choses et jugeaient sur les apparences. C'est pourquoi

24. « Jésus-Christ leur dit : Ne jugez pas

« sur les apparences, mais jugez selon la
« justice. »

O Seigneur, jusqu'à quand resterai-je aussi dans les apparences, sans entrer dans la justice même? Jusqu'à quand refuserai-je de pratiquer la loi? Jusqu'à quand resterai-je dans la forme de la religion, comme les Juifs qui pratiquaient la circoncision extérieure, mais qui n'en pratiquaient pas l'esprit? Jusqu'à quand refuserai-je chaque jour de pratiquer la circoncision du cœur et de la volonté? « Votre volonté est bornée, me
« dit-on. Tant qu'elle se resserre en elle-
« même, elle se donne des bornes. Voulez-
« vous être libre? Dégagez-vous. *Coupez*,
« *retranchez*, n'ayez plus d'autre volonté
« que celle de Dieu. » Voilà la circoncision du cœur. *Coupez*, *retranchez!* Coupez et retranchez tout ce qui dans ce cœur et cette volonté s'oppose à Dieu. Retranchez ces perpétuels rejetons d'égoïsme qui, chaque jour, renaissent en nous. Retranchez ces ennemis intérieurs du Christ qui cherchent inces-

samment à le mettre à mort dans notre âme. Alors rien ne l'empêchera plus de naître en nous et de grandir en nous. Nous serons dans la loi de Dieu, dans la vie et l'esprit de la loi.

O Seigneur, il y a là une vérité qui m'épouvante. Ce mot « nul d'entre vous ne pratique la loi », je ne le vois que trop réalisé et vérifié en moi, et autour de moi. A mesure que nous avançons dans la vie, nous pratiquons de moins en moins l'esprit de cette loi de la circoncision du cœur. Nous laissons grandir avec nous et vieillir avec nous vos ennemis. Nous laissons s'endurcir en nous notre vie propre, la vie de l'égoïsme et ses deux formes, l'orgueil et la sensualité, vos ennemis. Chacun de nous porte en soi une passion vieillie, calme par l'habitude et par la possession, indiscutée, inaperçue. Elle nous régit; elle gouverne la vie; elle est principe; on parle et on agit à partir d'elle; elle est en nous racine et point de départ. On ne l'a pas retranchée et coupée quand elle était encore

visible et faible ; elle est maintenant invisible et toute-puissante; elle est nous; il nous faudra mourir pour la quitter, si toutefois la mort elle-même nous en délivre. C'est cet ennemi invisible, caché en moi, comme quelquefois, dans nos entrailles, ce ver immense qui nous dévore inaperçu; c'est là surtout, Seigneur, ce qui m'effraye. Et certes, les passions de la chair, fougueuses, violentes, et qui vont par éclat, nous ruinent bien cruellement, mais du moins elles ne cessent pas d'être visibles ; l'homme voit toujours son ennemi; souvent il passe sa vie à lutter contre lui ; il n'est pas vainqueur, mais il lutte ; souvent il s'en délivre par une victoire entière. Mais ces vices plus spirituels, comme l'orgueil, l'avarice, invisibles comme des esprits purs, sont formidables. Il y a des âmes qui passent des années dans cette mort invisible, en montant tous les jours à l'autel ou avec la pratique de la communion quotidienne.

La vie de presque tous les hommes, si

chacun n'y prend garde, converge vers un de ces états épouvantables, où l'on se fixe jusqu'à la mort, sans plus jamais apercevoir ni discuter son ennemi. Combien d'hommes, par exemple, en avançant dans la vie, et rassasiés, ou calmés par vertu, dans la sensualité éclatante, passent à la sensualité cachée, à la sensualité permanente et plus que quotidienne de la bouche! Que d'hommes vivent à l'insu d'autrui et d'eux-mêmes, dans une petite gourmandise modeste, mais constante; laquelle, chaque jour et plusieurs fois par jour, nous attache et nous colle à la terre de plus en plus! Que nul donc ne se fasse illusion. Nos ennemis renaissent toujours et croissent toujours. Il n'y a qu'une voie de salut, la croix, la pénitence, l'austérité, la mortification, le retranchement quotidien du mal et la perpétuelle circoncision de l'égoïsme.

Qui n'a pas blessé aujourd'hui son égoïsme, a perdu sa journée. Qui n'a pas attaqué son orgueil ou sa sensualité renaissante depuis

ce matin, recommence aujourd'hui à vouloir mettre à mort le Christ. La vie et la nourriture quotidienne nous ramènent, sans nulle cesse, à l'égoïsme et à la sensualité. Il faut de notre côté, sans nulle cesse, réprimer cette dégénérescence. En pratique, si l'on savait s'imposer chaque jour quelque sacrifice de table, on pourrait arrêter, par ce simple moyen, la décadence quotidienne de la vie; on parviendrait à cette tenue morale, à cette force intérieure, qui est vertu, esprit et vie; on se spiritualiserait au lieu de s'enfoncer avec l'âge dans la terre. C'est sans doute pour compenser notre lâcheté à saisir et à porter la croix, que Dieu envoie à tous les hommes, à mesure qu'ils avancent dans la vie, des douleurs croissantes d'âme et de corps, et tous ces malheurs qui nous brisent, afin que l'égoïsme n'arrive pas au dernier moment, entier et satisfait.

SEIZIÈME MÉDITATION.

LA LUTTE DE L'AME CONTRE LA PAROLE DE DIEU.

Puissé-je, Seigneur, être toujours plutôt instruit par votre loi, par votre voix dans l'intérieur de l'âme, que par les coups qui viendront me frapper du dehors!

Mais, si votre parole me réprime, me blesse, me parle de sacrifice et contrarie mon goût, ma pente, ma volonté présente, je me demande si c'est bien vous, et le plus souvent je réponds : Non, ce n'est qu'une pensée humaine, insignifiante; c'est un scrupule, une illusion, une imagination. Quand Dieu parle, me dis-je, sa voix doit être quelque chose de plus étonnant, de plus mystérieux, de plus nouveau; tandis que ceci est tout

simple, et je sais parfaitement d'où cette pensée me vient. Que si vous insistez, Seigneur, si vous parlez avec une force pressante et presque irrésistible, alors la volonté propre qui me gouverne, et qui est habituée à régner seule en moi, fera un acte pour faire taire cette voix, comme ces princes des prêtres qui envoient des archers pour vous prendre. Que si cet effort de volonté échoue contre la clarté, l'insistance, l'autorité pressante de votre voix, si ces mouvements de volonté propre reculent en votre présence, comme ces archers qui n'osent pas mettre la main sur vous et qui reviennent en disant : « Jamais homme n'a parlé comme cet « homme-là ; » si notre volonté propre, qui pourtant n'est pas décidée à résister en face à la vérité même, se partage, ou seulement conçoit un doute et un moment d'hésitation, comme l'assemblée des princes des prêtres, c'est alors que presque aussitôt je conclus comme eux en disant : Après tout, ma pensée n'est pas prophétie.

« Et chacun s'en retourna dans sa maison, » dit l'Évangile ; et moi, je retourne à mes habitudes, et je rentre dans ma vie triviale, privée de Dieu.

O Seigneur, faites-moi connaître encore plus clairement cette lutte de l'âme contre votre présence et vos discours. J'écoute, instruisez-moi.

25. « Alors quelques gens de Jérusalem « commencèrent à dire : N'est-ce pas là ce- « lui qu'ils veulent faire mourir ? »

26. « Le voilà qui parle devant tout le « monde, et ils ne lui disent rien. N'est-ce « point que les magistrats ont reconnu qu'il « est le Christ ? »

« Mais pourtant nous savons bien d'où « est cet homme ; au lieu que, quand le « Christ viendra, personne ne saura d'où il « est. »

Il y a en moi des impressions irréfléchies, des mouvements spontanés, des pensées sourdes et vagues qui sont dans mon âme comme le peuple. Et il y a dans mon esprit

et dans ma volonté des maximes et des habitudes de conduite qui sont en moi comme les princes des prêtres, les magistrats, les pharisiens et les lettrés. Ces impressions et ces mouvements viennent de toutes les causes, de Dieu, du monde, de mes passions : c'est à ma raison de juger et à ma libre volonté de choisir.

Quand le peuple, en moi, est ému, il se demande aussi quelle est ou quelle sera la décision des magistrats, et il cherche à la déterminer. Quand ce sont les passions qui me poussent, je me révolte assez souvent contre les magistrats, et je brise leur joug. Quand c'est Dieu qui me pousse, je ne suis pas si emporté. L'histoire me montre aussi que les princes et les lettrés détournent le peuple assez facilement de Dieu, de son Christ et de son Église. Gloire aux peuples qui savent alors résister aux princes et aux lettrés !

Mais chacun trouve des raisons contre Dieu, mauvaises, contradictoires, n'importe. Ici on reproche au Christ d'avoir une ori-

gine connue; « mais pourtant nous savons « bien d'où est cet homme, tandis que, quand « le Christ viendra, nul ne saura d'où il « est. » Plus bas ils disent, au contraire, que, quand le Christ viendra, il viendra de la petite ville de Bethléem. Et on le rejette encore pour cela. Et cependant Jésus vient en effet de Bethléem. Soit, mais on n'y regarde pas de si près; on le voit venir de Galilée, on ne recherche pas s'il vient d'ailleurs. Ceci ressemble admirablement aux raisons qu'on donne aujourd'hui pour ne pas être chrétien.

Mais, Seigneur, je le comprends, une des plus grandes fautes de mon âme et des âmes est de rejeter votre visite intérieure, sous prétexte que, quand vous paraissez, ce doit être une apparition mystérieuse, merveilleuse, qui ne ressemble à rien, et dont on ne voit pas l'origine. Que de fois l'âme ne dit-elle pas : Mais pourtant nous savons d'où vient cet homme-là! Et c'est précisément là ce qu'ignore la pauvre âme; elle ne voit pas

que ce remords ou cette inspiration, cet élan, cet amour, cette lumière, c'est Dieu présent en elle. Si Dieu se fait sentir comme joie profonde, force, courage, lumière, élan, l'âme dit : C'est moi ! Que je suis belle et forte ! Et elle ne rend pas grâces, et n'adore point, mais elle usurpe et profane les dons de Dieu. Si Dieu vient comme contradicteur, comme pauvre, comme pénitent, pour chasser les vendeurs du temple, pour condamner les hypocrites, les pharisiens et les lettrés, on ne le reconnaît pas davantage. Pour se faire voir ou pour se faire sentir à nous, il se revêt de notre cœur, de notre esprit, de notre conscience et de notre raison, il entre dans nos mouvements et dans nos opérations humaines ! On dit : Je sais ce que c'est.

O mon Dieu, ne sortirai-je jamais de cette déplorable et perpétuelle illusion ? Continuez, Seigneur, à m'instruire et à m'ouvrir les yeux. Apprenez-moi à démêler dans la vie de chaque jour le ciel et la terre, à démê-

ler dans mon âme le divin qui vient en moi pour me guérir et me sauver.

28. « Jésus, cependant, continuant à les « instruire, disait à haute voix dans le « temple : Vous me connaissez, et vous sa- « vez d'où je suis! Je ne suis pas venu de « moi-même; mais Celui qui m'a envoyé est « véritable, et vous ne le connaissez point. »

« Pour moi, je le connais, parce que je « suis né de lui, et qu'il m'a envoyé. »

Ne dites pas facilement, quand vous voyez dans l'histoire de l'humanité, ou dans l'intérieur de votre âme, un mouvement, une lumière, ne dites pas facilement : Je sais ce que c'est; je sais d'où cela vient. Car souvent ce mouvement est un mouvement de Dieu, et cette lumière est Dieu. Quoi! dit le Verbe incarné, vous me connaissez et vous savez d'où je suis!

Oui, vous savez d'où vient mon corps et mon humanité; vous savez que vous avez un homme devant vous, vous savez où est né cet homme, mais vous ne savez pas tout. Cet

homme que vous voyez ne vient pas de lui-même. Vous ne savez pas qui l'envoie et vous ne savez pas que je suis né de Dieu, vous ne connaissez pas ma naissance divine.

De même que la raison, à la vue du monde, doit confesser Dieu créateur du monde; de même la foi, en présence de toute parole, de tout mouvement, de toute inspiration de grâce, doit confesser le Christ, Dieu incarné, auteur de la grâce, principe de tout ce qui vit dans l'ordre surnaturel; et au lieu de tout cela, presque toujours, quand le Christ nous parle de pénitence et nous propose le sacrifice de nos passions, nous imitons la conduite des Juifs :

30. « Ils cherchaient donc à l'arrêter; « mais personne ne mit la main sur lui, « parce que son heure n'était pas encore « venue. »

31. « Cependant plusieurs du peuple cru-« rent en lui, et ils disaient : Quand le Christ « viendra, fera-t-il plus de miracles que cet « homme? »

32. « Les pharisiens entendaient les dis-
« cours que le peuple tenait; alors les pha-
« risiens et les princes des prêtres envoyè-
« rent des archers pour le prendre. »

Oui, telle est la lutte de l'âme et de Dieu. Il parle, on doute; il parle plus haut, l'âme se partage et se divise. Il y a des mouvements pour Dieu, il y a des mouvements contre Dieu. L'immense multitude des pensées et des mouvements des sentiments est comme un peuple. Les uns veulent immédiatement arrêter le Verbe et son inspiration, mais ils n'osent pas. Les autres croient en lui et disent : Mais que peut-il y avoir de plus beau, de plus vrai, de plus divin que ce qui se présente à mon âme? Pourquoi ne pas suivre cette inspiration manifestement sainte? C'est alors que ce qui représente en nous les pharisiens et les princes des prêtres, c'est-à-dire les maximes pratiques et les habitudes de conduite qui nous gouvernent, doivent prendre un parti entre ces mouvements divers, et d'ordinaire le parti consiste

à envoyer des archers pour prendre Jésus.

32. « Alors les princes des prêtres et les « pharisiens envoyèrent des archers pour le « prendre. »

33. « Jésus leur dit donc : Je suis encore « avec vous pour un peu de temps, et je « m'en vais ensuite vers Celui qui m'a en- « voyé. »

34. « Vous me chercherez et vous ne me « trouverez point, et vous ne pouvez venir « là où je suis. »

Quand la volonté s'apprête à arrêter l'inspiration, l'inspiration parle plus haut encore et plus clairement.

Que veux-tu, âme égarée, âme aveugle?

Tu veux le bonheur, tu veux le ciel; tu veux la vie, la vie pleine, éternelle; tu veux la lumière et l'amour. Or tout cela est présent; tout cela est offert; tout cela est en toi. Je suis le bonheur, la vie, la lumière et l'amour; et j'ai voulu venir en toi; et j'y suis encore pour un peu de temps; j'essaye de *prendre* en toi comme une semence qui

prend racine; si je ne puis, je rentre dans ma source et je m'en vais vers Celui qui m'a envoyé.

Alors, pauvre âme, toujours affamée de bonheur et inquiète de Dieu, tu sentiras, par contraste, mon départ; tu sentiras la cessation de cet essai de la vie éternelle que j'étais venu tenter en toi; tu me chercheras et tu ne me trouveras point; tu ne pourras venir où je serai.

Oui, quand l'âme a repoussé Dieu, elle le cherche. Dieu est pour l'âme un besoin et, comme on l'a dit, une passion.

Il faut le bonheur. Quand on a repoussé Dieu qui le donne, on recommence à chercher le bonheur, c'est-à-dire Dieu. Et tant qu'on n'aura pas trouvé Dieu, on cherchera.

35. Quant aux Juifs, ils ne comprenaient pas. « Les Juifs, donc, se disaient entre eux :
« Où ira-t-il, que nous ne puissions le trou-
« ver? Ira-t-il chercher les tribus dispersées
« et enseigner les nations ? »

36. « Quelle est cette parole qu'il nous

« dit : Vous me chercherez, et vous ne me « trouverez pas? Là où je suis, vous n'y pou- « vez venir. »

Les Juifs se demandent s'il va quitter la Judée, et si c'est pour cela qu'on ne le trouvera plus. On ne comprendrait guère mieux que les Juifs, si on appliquait ces paroles à sa mort.

La vérité est que cette profonde parole rappelle celle-ci : « Nul ne peut monter au « ciel qne Celui qui en est descendu. » — « Là où je suis, vous n'y pouvez venir; » cela veut dire qu'on ne va pas à Dieu ; Dieu vient. Mais l'atteindre en marchant, en mettant un pas devant l'autre, en ajoutant travail à travail, en multipliant ses pensées et ses efforts, cela est aussi impossible qu'il est impossible au fini de parvenir à l'infini. C'est ce qu'enseigne la doctrine catholique en ces termes : « Aucun effort de l'ordre na- « turel ne peut, en aucun sens, mériter la « grâce. » Or l'homme, étant créé pour l'ordre surnaturel, en a la soif. Il cherche

cet ordre surnaturel qui est *Dieu avec nous*. Si *Dieu avec nous* ne vient le premier, ne se donne, si nous ne l'acceptons comme se donnant et venant de lui-même, et non comme l'opérant nous-mêmes par notre effort et par notre lumière, comme s'il pouvait venir de nous, nous ne le trouverons pas.

Mais que faire, si on sent cette soif de l'ordre éternel pour lequel nous avons été créés? Jésus le dit :

37. « Au dernier jour de la fête, qui était « le plus solennel, Jésus, debout, s'écriait « et disait : Quiconque a soif, qu'il vienne « à moi et boive. »

38. « Celui qui croit en moi, comme le « dit l'Écriture, celui-là aura dans le sein « une source d'eau vive. »

39. « Ce qu'il disait du Saint-Esprit que « devaient recevoir ceux qui croiraient en « lui, l'Esprit n'ayant pas encore été donné « parce que Jésus n'était pas encore glo- « rifié. »

Ainsi, Seigneur, si nous vous repoussons

quand vous vous présentez sous forme humaine, dans le monde ou dans l'âme, nous serons obligés de vous chercher ensuite, et nous ne vous trouverons pas. Là où vous êtes, nous ne pouvons parvenir de nous-mêmes.

Cependant, si la soif de la vie éternelle nous presse, c'est à vous qu'il faut venir, dites-vous, pour nous désaltérer. Mais comment, puisque c'est impossible? Impossible à l'homme, oui; impossible à Dieu, non. Impossible à mes efforts, mais non impossible à vos dons; impossible à ma raison qui est ma lumière et mon effort, mais non impossible à la foi qui est votre lumière et votre don. Aussi après ces mots : « Que celui qui a soif vienne à moi et qu'il « boive, » vous ajoutez de suite : « Celui qui « croit en moi, un fleuve d'eau vive jaillira « de son sein. » Qu'est-ce à dire? C'est-à-dire que celui qui croit en vous, vous porte déjà en lui; il a en lui l'eau vive qui est vous-même; il peut aller à vous bien faci-

lement, puisque vous êtes en lui; sans cela ce serait impossible.

Que de fois, ô mon Dieu, quand votre don de lumière, de force ou d'ardeur s'est retiré, que de fois j'ai cherché à le retrouver! Plein de souvenir et de regret, je sentais la grandeur du don par sa perte; je le cherchais dans mon esprit, dans ma mémoire, dans ma raison ou dans mon cœur. Tout était vide. Je déployais mes forces pour travailler à le reproduire, mais il m'eût été tout aussi facile de me créer moi-même que de créer en moi vos grâces.

Je vis dans le souvenir de cette force dont mon infidélité m'a privée, dans le souvenir de cette lumière qu'a éteinte mon iniquité. Des mois s'écoulent, quelquefois des années. Il faut que vos bienfaits de chaque jour, bien épargnés, accumulés par la fidélité, me relèvent, et que mon innocence réparée puisse de nouveau vous concevoir, pour que la source vive puisse de nouveau jaillir en moi.

Tous pourtant ne sont pas infidèles, et

heureusement il y a des âmes qui, à votre premier appel, n'hésitent pas à se donner à vous.

40. « Dans cette foule, après ces discours, « les uns disaient : C'est vraiment un pro- « phète. »

41. « D'autres disaient : C'est le Christ. « Mais d'autres reprenaient : Est-ce que le « Christ vient de Galilée ? »

42. « L'Écriture sainte ne dit-elle pas : « C'est de la famille de David et de la petite « ville de Bethléem, d'où était David, que « vient le Christ? »

43. « La foule, donc, se divisait à son « sujet. »

44. « Quelques-uns voulaient l'arrêter; « mais personne ne mit la main sur lui. »

45. « Les archers retournèrent vers les « princes des prêtres et les pharisiens. Ceux- « ci leur dirent : Pourquoi ne l'avez-vous « pas amené? »

46. « Les archers répondirent : Jamais « homme n'a parlé comme cet homme-là. »

Oui, Seigneur, votre langage a quelque chose de plus qu'humain. Et il est certain que plus d'une fois je vous ai cédé malgré moi.

Mais bientôt mon orgueil disait : Est-ce que me voilà donc, moi aussi, séduit et converti? Est-ce que les âmes fortes cèdent ainsi? Est-ce que les grands esprits se laissent mener par la foi comme le peuple, comme les enfants et comme les femmes?

47. « Les pharisiens, donc, répondirent « aux archers : Est-ce que vous êtes donc « aussi séduits ? »

48. « Est-ce que quelqu'un des princes ou « des pharisiens croit en lui? »

49. « Quant à cette foule qui ne connaît « pas la loi, elle est maudite. »

Les pharisiens parlent ici comme Voltaire quand il disait en parlant du peuple : « La « vérité n'est pas faite pour cette canaille. »

Et cependant, l'un de ces pharisiens, Nicodème, était venu trouver la nuit le Seigneur, et était disciple caché. Il fait remar-

quer aux autres qu'on juge le Christ très-légèrement et sans l'entendre.

50. « Nicodème, l'un d'eux, celui qui était « venu trouver Jésus pendant la nuit, leur « dit :

51. « Notre loi permet-elle de juger un « homme sans l'entendre d'abord, et sans « connaître ce qu'il a fait? »

52. « On lui répond : Est-ce que vous êtes « aussi Galiléen? Lisez les Écritures, et ap-« prenez qu'il ne sort point de prophète de « Galilée. »

Comment ces Juifs ne savent ils pas que le prophète Jonas était de Galilée? Mais c'est ainsi qu'on juge le Christ; on oublie, pour le condamner, même ce qu'on sait. Quoi qu'il en soit, après ce raisonnement,

53. « Chacun s'en retourna en sa maison. »

Seigneur, que votre Évangile est donc vrai! Et combien de fois cette histoire ne s'est-elle pas répétée depuis! Vos paroles touchent une âme et mettent à côté de ses passions et de ses aveuglements de divins

sentiments, de douces et saintes lumières qui viennent de vous. La vieille science et la vieille volonté qui gouvernent encore cette âme s'émeuvent : « Est-ce que nous voici donc « aussi séduits? » Que signifient ces émotions? Mais il se trouve que la vieille science elle-même se voit entamée sur un point; il se trouve qu'en secret j'ai quelque idée confuse que le Christ pourrait avoir raison. Et je me dis timidement : Mais, après tout, puis-je le condamner sans l'entendre? Sur quoi toute ma vieille science, tous mes vieux préjugés se soulèvent : Allons, nous voilà donc aussi devenus Galiléens! Réfléchissez donc un instant! Est-ce que le catholicisme peut être vrai?

Et sur cela, on s'en retourne dans sa maison.

Oui, j'ai vu ces faits. Quand la vieille science commence elle-même à être partagée, on cesse la dispute; on lève la séance. On s'en retourne dans sa maison ; on rentre dans ses préjugés, ses habitudes, ses vices, son

orgueil et son indépendance envers Dieu.

C'est l'histoire de la lutte d'une âme contre la foi.

C'est l'histoire de l'esprit humain et de la philosophie humaine luttant contre Dieu, son Christ et son Église. Cependant nulle âme ne vit d'une vie utile, croissante, tant qu'elle ne reçoit pas Jésus-Christ et sa foi. Cependant l'esprit humain ne deviendra véritablement lumineux, la philosophie ne deviendra féconde et ne verra la vérité qu'elle cherche, que quand elle aura reconnu Jésus-Christ. La société ne sortira de ses grandes misères et de ses tristes révolutions, ne parviendra enfin à la justice et à la paix qu'elle cherche, que quand elle aura reconnu le Christ et son Église.

« Quelle est la grande question, disait, il « y a peu de jours, un noble esprit qui se « relève vers la lumière (1), quelle est la « question suprême qui préoccupe aujour- « d'hui les esprits? C'est la question posée

(1) M. Guizot.

« entre ceux qui reconnaissent et ceux qui
« ne reconnaissent pas un ordre surnaturel,
« certain et souverain, quoique impéné-
« trable à la raison humaine; question po-
« sée — pour appeler les choses par leur
« nom — entre le supernaturalisme et le
« rationalisme. D'un côté les incrédules,
« les panthéistes, les sceptiques de toute
« sorte, les purs rationalistes; de l'autre,
« les chrétiens. Parmi les premiers, les
« meilleurs laissent subsister, dans le monde
« et dans l'âme humaine, la statue de Dieu,
« s'il est permis de se servir d'une telle ex-
« pression, mais la statue seulement, une
« image, un marbre. Dieu lui-même n'y est
« plus. Les chrétiens seuls ont le Dieu vi-
« vant. Or, c'est du Dieu vivant que nous
« avons besoin. Il faut, pour notre salut pré-
« sent et futur, que la foi dans l'ordre surna-
« turel, que le respect et la soumission à
« l'ordre surnaturel, rentrent dans le monde
« et dans l'âme humaine, dans les grands
« esprits comme dans les esprits simples,

« dans les régions les plus élevées comme
« dans les plus humbles. »

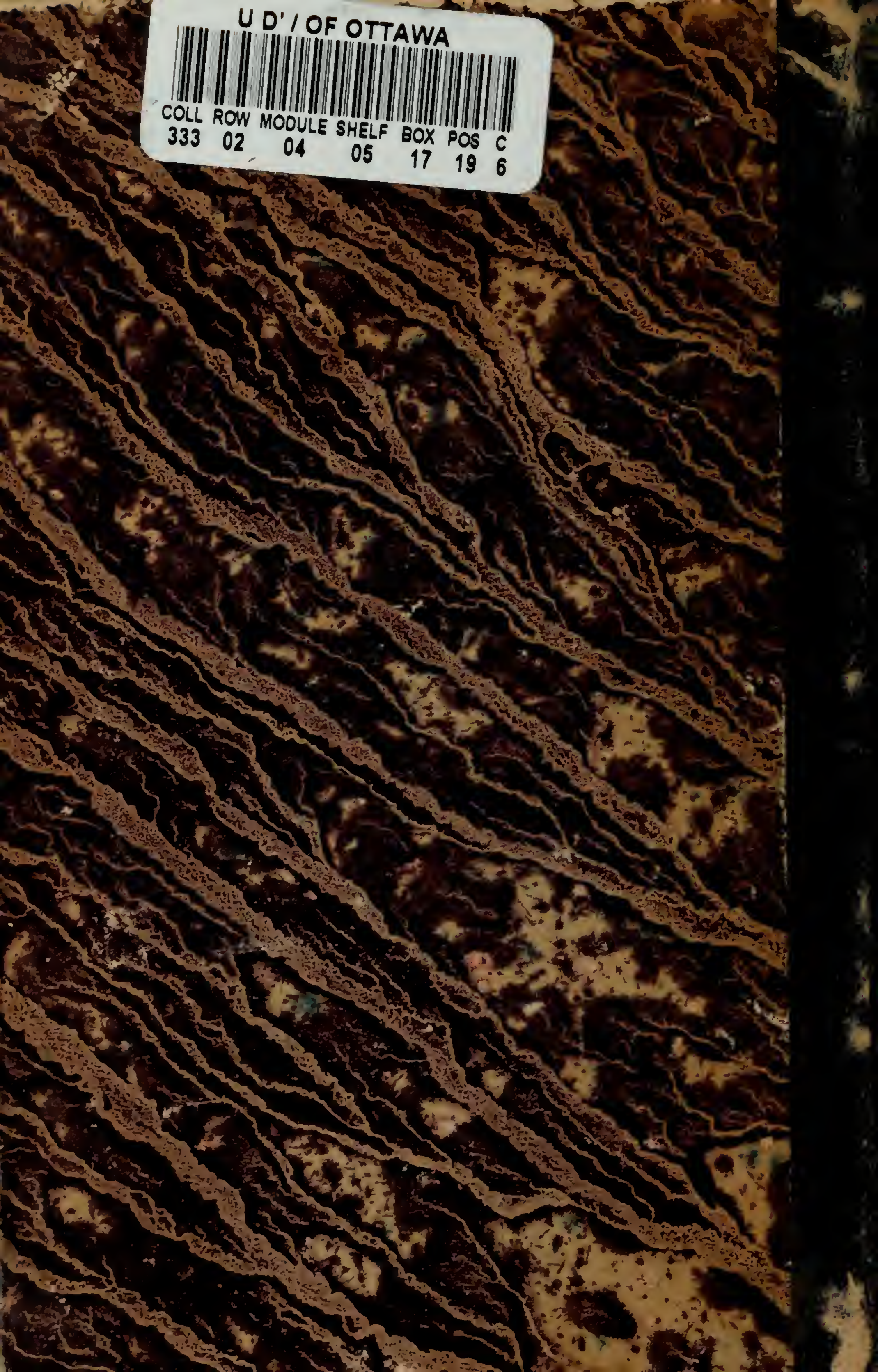
Dieu veuille que nous ne sortions pas encore des crises présentes en nous en retournant encore *chacun chez nous!*

FIN

TABLE DES MATIÈRES

MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN

Paris. — Typographie Adolphe Lainé, rue des Saints-Pères, 19.


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 04 05 17 19 6